LE FASCISME ET LA RELIGION

De l'incompatibilité avec le christianisme et de la nécessaire restauration d'une spiritualité organique aryenne

Komodo, Ordre de Teutatès

Cette page est intentionnellement laissée vierge.

Sommaire

Introduction 4

Le National-Socialisme 5

Le cas d'Hitler 5

Hitler et le christianisme 5

Hitler et le paganisme 12

Hitler et l'islam 14

La religion d'Hitler 15

Conclusion 28

La SS 29

Heinrich Himmler 29

La SS 32

Autres acteurs du national-socialisme 38

Joseph Goebbels 38

Alfred Rosenberg 39

Martin Bormann 40

Les raciologues 41

Autres 42

Le combat contre les Églises 44

Les Églises catholiques 45

Le sort des Églises protestantes 47

Autres 49

L'eugénisme 49

Les Jeunesses Hitlériennes 51

Sur l'art nazi 52

Sur le salut hitlérien 52

Sur la devise *Gott mit uns* 52

Le fascisme italien 53

Le cas de Mussolini 53

L'opposition au christianisme 53

La religion fasciste 55

Les rapports avec l'Église 55

Annexes 60

Un baptême SS 61

Texte récité lors de la célébration des morts sur la Feldherrnhalle 63

Exemple du déroulement d'une cérémonie du solstice d'été 65
Mit brennender Sorge 66
Non abbiamo bisogno 79
Notes 94

Introduction

Fascisme et religion : voilà un sujet vaste mais hélas trop peu étudié, y compris par ceux se revendiquant fascistes. Avant toute chose, définissons ce qu'est le fascisme et ce qu'est la religion.

Le mot fascisme vient de *fascio*, qui désigne les faisceaux des licteurs romains. Le fascisme est une vision du monde, une Weltanschauung pour reprendre le terme allemand, organique, qui a comme archétype l'Antiquité. Ainsi, le régime italien souhaitait revenir à la Rome antique, quant au régime allemand c'est Sparte, la Grèce antique, et la Germanie primitive que l'on voulait embrasser.

La religion, pour sa part, est une forme de conception du monde et de croyances, fondée sur la foi, dont les dogmes et les rites en sont l'application.

Le fascisme, ayant une conception du monde spécifique, il est évident qu'il s'oppose et se substitue aux religions constituants une autre vision du monde.

Cet exposé est destiné essentiellement à ceux qui s'intéressent au fascisme. Nous souhaitons démontrer, par l'appui de différentes sources, se corroborant entre elles, que le fascisme italien comme le national-socialisme s'opposent ontologiquement au christianisme, mais aussi à l'ensemble des religions abrahamiques.

Nous savons qu'il existe des individus aujourd'hui se revendiquant de ces deux oppositions. Ainsi, nous avons eu l'occasion de lire *Le IIIème Reich sous la bannière du Christ*, auquel le présent abrégé constitue une réponse, et même une réfutation.

Nous nous sommes appuyés sur des dizaines de sources, dont une seule qui, nous le savons, peut être considérée comme non-authentique pour certains. C'est pourquoi nous avons toujours essayé de citer d'autres sources qui corroborent avec les *Libres Propos* aussi appelées Propos de table (en anglais : *Hitler's Table Talk*), dont d'aucuns pensent que Martin Bormann a falsifié.

Chaque citation est suivie d'un numéro attribué. Si le lecteur souhaite savoir la source de cette dernière, il doit se rendre à la toute fin de ce document où sont regroupées la source des citations ayant été utilisées. Des notes ont été aussi utilisées pour des remarques ou des précisions.

Nous invitons chaque lecteur et lectrice, à ne pas obligatoirement partager nos interprétations et conclusions, mais à étudier les faits et en déduire par soi-même une opinion.

Enfin, nous espérons que le présent texte permettra à plus d'un d'apprendre de nouvelles choses et de potentiellement se remettre en question sur le sujet.

Komodo, Ordre de Teutatès

Le National-Socialisme

Le national-socialisme, qui n'est rien d'autre que la forme allemande du fascisme, ne cesse de faire couler d'encre depuis son apparition dans les années 1920. Il est le régime fasciste le plus connu et a été énormément étudier par les historiens, et continue de l'être encore aujourd'hui. C'est pourquoi nous traiterons ce fascisme en particulier dans cet ouvrage.
De culture catholique, Hitler, Himmler et Goebbels se sont tous progressivement détachés de la foi et des valeurs chrétiennes dans les années 1920.

Le cas d'Hitler

Nous commencerons par le cas d'Hitler lui-même dont nous n'avons nul besoin de présenter. Nous nous contenterons de rappeler que, bien qu'il soit le principal acteur du national-socialisme, il est bien loin de pouvoir s'y substituer.
L'étude des autres acteurs du mouvement – qui n'ont pas le poids des responsabilités d'un Führer et président du Reich sur les épaules –, sont une nécessité pour quiconque souhaitant comprendre réellement la période nazie.

Hitler et le christianisme

Les références au christianisme

Dans son ouvrage majeur *Mein Kampf*, Adolf Hitler aborde la question de la religion, et du christianisme en particulier.

En parlant de la guerre de 14-18, il écrit :

> « Le pasteur protestant comme le curé catholique contribuèrent grandement tous deux au maintien de notre force de résistance, non seulement au front, mais surtout à l'arrière »[1]

Cette idée de la religion comme soutien moral aux troupes est très importante pour Hitler, nous verrons pourquoi. Il poursuit en disant qu'il s'agit surtout, pour le mouvement national-socialiste, de ne pas mêler religion et politique.
Lorsqu'Hitler écrit son livre, c'est-à-dire en 1924-1925, il a en vue l'annexion de l'Autriche : c'est l'un des objectifs du courant pangermaniste dont il est issu. Il sait très bien que le catholicisme est la confession majoritaire en Autriche. Il ne veut pas de division, au contraire c'est d'unification que rêve le pangermanisme – et donc le national-socialisme. Il ne faut donc surtout pas s'attaquer, conclut Hitler, à la « grandeur des organisations religieuses ».
Il ne faut surtout pas reproduire l'erreur du mouvement pangermaniste qui s'est attaqué à l'église de Rome lors du *Kulturkampf*, ce qui a amené la masse des catholiques à s'aliéner au mouvement, ce qui a fortement réduit l'électorat de ce dernier. Ce mouvement avait, dit-il, « mal compris la psychologie des grandes masses ».

> « Ici encore, il nous faut prendre des leçons de l'Eglise catholique. Bien que son édifice doctrinal, sur plus d'un point heurte la science exacte et l'observation, elle se refuse pourtant à sacrifier la plus petite syllabe des termes de sa doctrine. »[2]

Hitler voit l'Église comme un exemple à suivre dans son dogmatisme clérical, il expliquait d'ailleurs juste avant que les 25 points du NSDAP constituaient une « profession de foi politique ».
Il n'y a donc rien de « pro-chrétien » dans *Mein Kampf*, nous ne voyons que le constat que le christianisme apporte un soutien moral aux troupes et que l'Église catholique peut être un exemple à suivre dans son dogmatisme.

Les incompatibilités avec le christianisme

On pourrait être vite tenté de croire que, n'étant pas opposé explicitement au christianisme, le national-socialisme serait compatible avec la religion chrétienne. Mais dès 1924, c'est-à-dire à l'écriture de *Mein Kampf*, on perçoit déjà des incompatibilités avec la doctrine chrétienne. Hitler y défend l'euthanasie et la stérilisation :

> « Nos deux confessions chrétiennes répondraient bien mieux aux plus nobles aspirations humaines si, au lieu d'importuner les nègres avec des missions dont ils ne souhaitent ni ne peuvent comprendre l'enseignement, elles voulaient bien faire comprendre très sérieusement aux habitants de l'Europe que les ménages de mauvaise santé feraient une œuvre bien plus agréable à Dieu, s'ils avaient pitié d'un pauvre petit orphelin sain et robuste et lui tenaient lieu de père et de mère, au lieu de donner la vie à un enfant maladif qui sera pour lui-même et pour les autres une cause de malheur et d'affliction. »[3]

Les individus de mauvaise santé ne doivent pas se reproduire, ce qui est difficilement conciliable avec la foi chrétienne. En outre, Hitler affirme, toujours dans *Mein Kampf* :

> « Pourquoi un semblable renoncement serait-il impossible si, à la place d'un commandement de l'Église, intervenait un avertissement solennel invitant les hommes à mettre enfin un terme au vrai péché originel, aux conséquences si durables, et à donner au Créateur tout-puissant des êtres tels que lui-même les a d'abord créés ? »[4]

Hitler ne croit pas au péché originel chrétien – et même Joseph Mérel[5] est forcé de le reconnaître –, le véritable péché originel pour Hitler est celui du métissage, celui du péché de la race. Il place tout au long de son œuvre la race comme élément central, contrairement au christianisme qui ne fait aucune différenciation entre les hommes sur le plan métaphysique.

Ce qu'il pensait du christianisme

Une coïncidence devenu un symbole[6]

Nous savons désormais qu'Hitler considérait « le pasteur protestant comme le curé catholique » comme soutien moral, qu'il admirait le dogmatisme clérical de l'Église catholique. Toutefois il défendait l'euthanasie et la stérilisation, et il ne croyait pas au péché originel chrétien. Ces éléments ne suffisent pas pour affirmer qu'Hitler était antichrétien.
Le christianisme est une religion intolérante et fanatique et a instauré un régime de terreur, c'est ce qu'explique Hitler dans *Mein Kampf* :

> « Le christianisme ne pouvait se contenter de construire son propre autel, il devait nécessairement détruire les autels païens. Ce n'est que sur cette intolérance fanatique qu'a pu se fonder une foi apodictique, dont l'intolérance fut précisément la condition nécessaire. »[7]

Une foi apodictique, c'est-à-dire une foi qui est nécessairement vraie où que l'on soit, en raison de son caractère universel et de sa nécessité, conduit à une intolérance fanatique, qui ne tolère aucune autre forme de croyance et de religiosité. De fait, le christianisme a mis en place un règne de terreur :

> « Chacun peut aujourd'hui constater avec douleur qu'avec le christianisme, c'est la terreur spirituelle qui s'est insinuée dans le monde antique, qui était bien plus libéral. »[8]

À cette terreur fanatique, il faudra répondre par la terreur et le fanatisme :

> « Une telle idéologie, caractérisée par une satanique intolérance, ne pourra être brisée que par une nouvelle idée qui soit portée par le même esprit, par la même volonté, quoiqu'elle soit, elle, pure et vraie […]. Le monde ne peut être libéré de cette oppression que par une autre oppression, la terreur ne peut être vaincue que par la terreur. »[9]

Le national-socialisme ne fait donc qu'opposer une réponse à l'agression. On retrouve cette idée, presque vingt ans plus tard, dans ses propos de table :

> « L'Église s'est pliée à la nécessité d'imposer son code moral avec la dernière brutalité. Elle n'a même pas reculé devant la menace du bûcher, livrant aux flammes, par milliers, des hommes de grande valeur [...]. L'Église, elle, aussi longtemps qu'elle en a eu le pouvoir, a torturé les corps de ses victimes de la façon la plus horrible. »[10]

C'est Ludendorff qui l'écrit à longueur d'ouvrages : si l'Allemagne a perdu la Grande Guerre, c'est en raison de son christianisme, qui l'a rendue faible et, en tous les sens du terme, pitoyable. Hitler en est lui aussi convaincu, puisqu'il dit à Goebbels :

> « Les généraux les plus pieux sont ceux qui réussissent le moins. Les païens à la tête des armées sont ceux qui ont remporté les plus grandes victoires. »[11]

Pour Hitler, le christianisme n'est pas seulement une religion intolérante et fanatique : c'est aussi le premier bolchevisme de l'histoire européenne, et il a été utilisé par les juifs.
Dans son discours intitulé « Pourquoi nous sommes antisémites », Hitler explique :

> « Nous observons pour Rome aussi le même processus. Nous savons que le Juif utilisa précisément le christianisme non par amour pour les chrétiens mais en partie seulement parce qu'il avait compris que cette nouvelle religion refusait aux yeux de tous la puissance terrestre et la force de l'Etat et ne reconnaissait qu'un Seigneur plus élevé, supra-terrestre, que cette religion devait porter la hache à la racine de l'Etat romain, fondé sur l'autorité des magistrats, et il devint le porteur de cette religion nouvelle, son plus grand propagandiste, et il l'a utilisée non pour se faire chrétien lui-même, ça il ne le pouvait pas, il restait toujours le Juif, exactement comme aujourd'hui notre socialiste de race juive ne se transforme jamais en travailleur mais reste toujours seulement le patron et joue au socialiste »[12]

Le christianisme, judéo-bolchevisme, a détruit l'État romain puisqu'il refuse « la puissance terrestre et la force de l'État ». Cette idée, Hitler l'exprime de nouveau lorsqu'il visite Rome en mai 1938. Au musée des thermes de Dioclétien, en compagnie de Mussolini, il dit :

> « [Le christianisme est la] première vague bolchevique à avoir déferlé sur l'Europe »[13]

Cette conception du christianisme comme premier bolchevisme est partagée par Eckart, Rosenberg, Himmler, et d'autres figures du national-socialisme allemand.
L'antichristianisme d'Hitler se dessine progressivement, mais il n'est pas assez explicite. Rentrons directement dans le vif du sujet avec ses propos antichrétiens. Le 8 avril 1941, au moment de l'invasion de la Grèce, Goebbels note que :

> « [Hitler] hait le christianisme, parce qu'il a détruit tout ce qu'il y a de noble dans l'humanité. Schopenhauer dit que le christianisme et la syphilis ont aliéné l'humanité et ont fait son malheur. Quel contraste entre un Zeus souriant de sagesse et de bonté et un Christ crucifié grimaçant de souffrance ! […] Quelle distance entre une cathédrale si sombre et un temple antique, clair et libre ! […] Le Führer ne veut rien savoir du gothique. Il hait ce qui est sombre et ce mysticisme rampant. Il veut de la clarté, de la lumière, de la beauté. C'est aussi l'idéal de notre temps »[14]

Cet évènement a été également relaté par Alfred Rosenberg dans ses Mémoires[15]. Cet extrait nous apprend, outre son antichristianisme, qu'Hitler a été influencé par le philosophe Schopenhauer, qui ne mâchait pas ses mots à l'encontre de la religion chrétienne. Cette influence est visible aussi dans Mein Kampf, où il le cite avec référence. Mais aussi dans un de ses propos qu'il réplique un jour à Leni Riefenstahl, qui voyait en lui un disciple de Nietzsche :

> « Schopenhauer a toujours été mon maître. Nietzsche ne mène pas loin et ne m'apporte pas grand-chose. Il est plus un artiste qu'un philosophe, il ne possède pas cette clarté de cristal des

raisonnements de Schopenhauer, cette limpidité d'intelligence. [...] Naturellement, j'apprécie en Nietzsche un génie, qui écrit peut-être la plus belle langue de la littérature allemande. Mais il n'est pas mon modèle »[16]

En outre, dans ses propos de table, Hitler explique :

> « Dans le grand hall de la Bibliothèque de Linz, l'on trouvera les bustes de Kant, de Schopenhauer et de Nietzsche, nos plus grands penseurs. Les Anglais, les Français et les Américains ne sont pas capables d'aligner des philosophes de cette taille. Le principal mérite de Kant est d'avoir donné le coup de grâce à la scolastique, héritage du moyen âge et de la philosophie dogmatique de l'Eglise. C'est en partant de la théorie de la connaissance de Kant que Schopenhauer a édifié son système. C'est lui qui a pulvérisé le pragmatisme de Hegel. Pendant toute la guerre mondiale, j'ai traîné avec moi les œuvres complètes de Schopenhauer. J'ai beaucoup appris avec lui. Nietzsche a merveilleusement dépassé le pessimisme de Schopenhauer. Je pense d'ailleurs que ce pessimisme ne tient pas seulement au système de Schopenhauer mais qu'il a une origine d'ordre subjectif, en rapport avec des expériences personnelles malheureuses. »[17]

Le témoignage de Christa Schröder, sa secrétaire, est aussi éclairant. Cette jeune personne, qui lisait les philosophes à ses moments perdus, a eu un jour la surprise de retrouver mot pour mot, dans une tirade que le Führer était en train de proférer comme étant de son cru, une page de Schopenhauer qu'elle avait lue récemment, et elle eut l'audace de lui en faire la remarque. Il reconnut les faits et expliqua :

> « Chaque homme ne contribue à l'ensemble des sciences que pour une part infime »[18]

Maintenant que nous savons l'importance qu'accordait Hitler à Schopenhauer, reprenons notre chemin dans l'antichristianisme d'Hitler. Voici une condensé d'extraits du journal de Goebbels sur l'hostilité qu'Hitler avait envers le christianisme :

Goebbels note en 1939 l'hostilité d'Hitler à l'encontre du christianisme :

> « [Hitler a] exprimé sa révolte contre le christianisme : le moment était venu de pouvoir l'exprimer ouvertement pensait-il : le christianisme avait corrompu et infecté le monde entier depuis l'antiquité »[19]

Cette infection est une caractéristique de la décadence du peuple allemand et une invention juive :

> « Le Führer est profondément religieux mais totalement anti-chrétien. Il considère le christianisme comme un symptôme de la décadence. Ce à juste titre. C'est une branche de la race juive. Cela peut être perçu dans la similitude de leurs rites religieux. Les deux (judaïsme et christianisme) n'ont aucun point de contact avec l'élément animal, et ainsi, à la fin, seront-ils détruits. Le Führer est un végétarien convaincu par principe. »[20]

En 1941 Goebbels note :

> « Il déteste le christianisme parce qu'il a paralysé toute la noblesse humaine »[21]

Quelques jours plus tard il note de longues discussions sur le Vatican et le christianisme, et conclut :

> « Le Führer est un farouche opposant à tout ce fléau. »[22]

En janvier 1940, Rosenberg note la vision d'Hitler sur le christianisme :

> « Il y a quelques jours, au déjeuner, chez le Führer ; la conversation a porté sur la situation en politique religieuse […] Lorsqu'on lui a fait remarquer que la postérité ne connaîtrait pas la position

religieuse du Führer, puisqu'il ne s'exprimait pas, il a dit : mais si, on peut la connaître. Il n'a jamais laissé un membre du clergé participer à une réunion du parti, ou à un enterrement d'un membre du parti. La peste judéo-chrétienne, a-t-il dit, va sans doute à présent vers sa fin. Il est littéralement épouvantable qu'ait pu voir le jour une religion qui, dans la Cène, bouffe littéralement son Dieu. Même les « bonnes œuvres » ne sont, a-t-il rappelé, « efficaces » que si l'on se trouve « en état de grâce ». Or cela, c'est l'Église qui en décide »[23]

Quelques mois plus tard, Hitler est résolu à dévoiler son antichristianisme dans son testament :

> « Le Führer est à présent fermement décidé à mettre en œuvre sa vieille intention et à coucher sur son testament sa vision du christianisme, pour qu'il ne puisse y avoir aucun doute sur sa position. En tant que chef d'État, explique-t-il, il a naturellement respecté une certaine retenue – mais tout de même : après la guerre, on en tirera des conséquences sans ambiguïté »[24]

Albert Speer, quant à lui, témoigne :

> « Hitler avait l'habitude de conclure ce récit par la considération suivante : « Nous avons la malchance de ne pas posséder la bonne religion. Pourquoi n'avons-nous pas la religion des Japonais, pour qui se sacrifier à sa patrie est le bien suprême ? La religion musulmane aussi serait bien plus appropriée que ce christianisme, avec sa tolérance amollissante »[25]

On retrouve cette référence à la religion des japonais dans ses Libres Propos :

> « C'est tout de même curieux que, malgré toutes leurs prières, des peuples aussi chrétiens que les Anglais et les Américains reçoivent de pareilles raclées du fait de ces païens de Japonais ! Il semble que le vrai Dieu n'écoute pas les prieuses d'Angleterre et d'Amérique, qui l'invoquent à longueur de journée, et qu'il réserve ses grâces aux héros nippons. Il n'est d'ailleurs pas surprenant qu'il en soit ainsi - car la religion des Japonais est avant tout un culte des héros, les héros étant ceux qui n'hésitent pas à sacrifier leur vie pour l'existence et la grandeur de leur patrie. Chez les chrétiens, au contraire, on honore de préférence des saints, autrement dit l'homme qui, durant plusieurs années, a réussi à se tenir sur une seul jambe, ou tel autre qui a couché sur un lit d'épines au lieu de répondre au sourire des jolies filles. Il y a quelque chose de malsain dans le christianisme. »[26]

En 1939, Goebbels note :

> « [Je remarque que le Führer] aurait à mener un conflit entre l'Église et l'État [mais qu'entre-temps] la meilleure façon de traiter avec l'Église était de prétendre être un chrétien positif »[27]

Précisons qu'en 1934, Rosenberg notait :

> « Le Führer a souligné le même point de vue avec toute son énergie : ne pas attaquer les Églises inutilement (question de la Sarre !), mais garder pour le reste une attitude inébranlable quant à la vision du monde »[28]

Rappelons-nous qu'Hitler considérait le pasteur et le curé comme un soutien moral aux troupes. Il ne pouvait se permettre d'attaquer les Églises qu'après la guerre. C'est ce que note Goebbels :

> « La guerre est une période défavorable pour intervenir dans la question religieuse. Après la guerre, nous nous occuperons aussi bien du problème des officiers que des curés. Mais aujourd'hui, nous devons faire contre mauvaise fortune bon cœur. »[29]

Il ne faut pas également quitter officiellement l'Église :

> « Quand en 1937, il apprit que Parti et SS déployaient une grande activité pour faire quitter l'Église à nombre de ses partisans, sous prétexte que celle-ci s'opposait obstinément à ses visées, Hitler, guidé par son opportunisme politique, donna l'ordre à ses principaux collaborateurs, avant tout à Göring et à Goebbels, de continuer à faire partie de l'Église et déclara que, quant à lui, bien qu'intimement détaché de l'Église catholique, il en resterait membre. Il le resta effectivement jusqu'à son suicide. »[30]

Nonobstant l'opposition entre l'Église et le national-socialisme, il ne faut pas quitter cette dernière, par opportunisme politique. Il faut temporiser le conflit avec les Églises note Goebbels :

> « J'aborde aussi la question de savoir si nous devons, à l'occasion de la fermeture des maisons d'édition, laisser subsister quelques éditeurs chrétiens. [Le Führer] approuve complètement ma tactique, qui consiste à temporiser sur la question des Eglises. Nous devons faire preuve de souplesse dans ces domaines et éviter de nous enfermer dans le dogmatisme. »[31]

Hitler et le paganisme

Avant d'entamer cette partie, nous devons définir le paganisme puisqu'il est emprunt à différentes interprétations. Le paganisme peut se résumer en six principes[32] :

- Pratiquer le culte des ancêtres ;
- La dévotion aux Dieux et croire qu'ils ont des manifestations physiques et spirituelles ;
- Croire que les Dieux servent d'idéaux à atteindre pour les hommes, ce qui inclut la hiérarchie et l'ésotérisme ;
- Croire que les Dieux sont de notre famille par les liens du sang ;
- Croire que le soi est séparé du matériel et que nous sommes des êtres spirituels expérimentant l'humanité ;
- Croire que le royaume du divin est supérieur au domaine matériel et que la divinité impose sa volonté sur le domaine matériel.

En 1934, Alfred Rosenberg note dans son journal :

> « [Hitler] a souligné plus d'une fois, en riant, qu'il avait toujours été païen et que le temps de la fin de l'intoxication chrétienne était venu »[33]

Hitler s'oppose au christianisme nous l'avons vu, mais son paganisme ne consiste pas en une renaissance des vieux cultes germaniques :

> « Nous sommes des nationaux-socialistes et n'avons rien de commun avec cette idée völkisch […] ni avec ce kitsch völkisch petit-bourgeois ou ces barbes abondantes et ces cheveux longs. Nous avons tous coupé nos cheveux bien court »[34]

Rudolf Viergutz, héraut du mouvement *Gottgläubig* (« croyants en Dieu »)[35], est du même avis : il ne faut pas rétablir des cultes morts.

> « [Une résurrection de Wotan ou de l'Edda] serait une reconstitution pour un musée historique, un théâtre, mais certainement pas une religion pour notre peuple »[36]

Ne serait-ce pas manquer de respect pour les Dieux germaniques ? Non, car selon Viergutz, la religiosité germanique est sans figure ni dogme, elle est respect et adoration de la vie en soi et, à ce titre, aussi labile que la vie elle-même. Cette labilité permet de considérer que les Dieux germaniques antiques étaient des expressions adéquates du sentiment de la vie, mais qu'ils ne le sont plus :

> « Les dieux ne sont pas rigides et figés. Ils sont changeants, comme tout ce qui est vivant. »[37]

C'est pourquoi :

> « [Il] serait erroné de s'attacher aux vieux symboles [au lieu d'en] inventer bien plutôt de nouveaux »[38]
> « La religion du peuple allemand doit au contraire […] être authentique et vivante, elle doit sourdre du mouvement même de l'âme du peuple allemand. »[39]

Cette religion de la nature est une religion au sens le plus littéral du terme : elle est un lien avec la nature, avec l'origine, avec la naissance. La foi nouvelle, qui est la foi la plus ancienne et la plus archaïque, est une communication avec les éléments et avec la vie. N'oubliant pas son lien avec la race et ses morts, cette foi livre à l'homme le sens de son existence.

En outre, le 6 juin 1937, lors d'un meeting de masse à Regensburg, Hitler utilise le terme de *Gottgläubigkeit* [« croyants en Dieu »], qualifiant ceux qui quittent l'Église sans pour autant devenir athée :

« […] Nous poursuivons notre route vers l'avenir avec la plus profonde *Gottgläubigkeit*. »[40]

Les marqueteries du bureau d'Hitler : Mars, le dieu romain de la guerre, sur fond d'épée dégainée et de javelot

Source : *Die Kunst im deutschen reich*, 1939.

Hitler et l'islam

Selon Albert Speer, Hitler souhaitait qu'en 732 la bataille de Poitiers soit remporté par les musulmans :

> « L'image que Hitler se faisait de l'Église officielle apparaissait clairement dans ces propos que lui aurait tenus une délégation de notabilités arabes et dont il faisait sans cesse état. Quand, au VIII^{e} siècle, auraient déclaré ces visiteurs, les musulmans avaient voulu envahir l'Europe centrale en passant par la France, ils avaient été battus à la bataille de Poitiers. Si les Arabes avaient gagné cette bataille, le monde entier serait aujourd'hui musulman. Ils auraient en effet imposé aux peuples germaniques une religion dont le dogme, propager la foi par l'épée et soumettre tous les peuples à cette foi, était comme fait pour les Germains. Par suite de leur infériorité raciale, les conquérants n'auraient pu se maintenir contre les indigènes plus vigoureux et habitués à la rudesse de cette nature où ils avaient grandi, si bien que, pour finir, ce ne sont pas les Arabes mais les Germains, convertis à la foi musulmane, qui auraient été à la tête de cet empire mondial islamique. »[41]

Ce témoignage ne fait pas d'Hitler un adepte de l'islam, il concorde avec son opportunisme politique en matière de religion. D'autant plus qu'une partie de sa critique du christianisme concerne aussi l'islam, d'une façon indirecte.

La religion d'Hitler

La fondation d'une nouvelle religion

« Le grand chef populaire est comme le fondateur d'une religion » écrit Rudolf Hess en 1927[42]

Nous l'avons vu, Hitler, attaché au mouvement *Gottgläubig*, s'opposait au christianisme. Il souhaitait combler le vide que le christianisme allait laisser par la création d'une nouvelle religion.
Dès 1924, on trouve cette volonté de fonder une nouvelle religion dans les pensées d'Hitler :

> « C'est le cas de dire qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois. Je considère d'ailleurs que la fondation ou la destruction d'une religion est un geste plus grand et d'une tout autre nature que la fondation ou la destruction d'un État ; je ne parle pas d'un parti. »[43]

Cette volonté est partagée par Joseph Goebbels, qui, quatre années plus tard, note dans son journal :

> « Qu'est-ce que le christianisme aujourd'hui pour nous ? Le national-socialisme est une religion. Il ne lui manque que le génie religieux qui fasse exploser les antiques formules ayant fait leur temps. Il nous manque le rite. »[44]

En 1936, Rosenberg note qu'Hitler avait la volonté de remplacer le christianisme par le national-socialisme :

> « Le grand discours du Führer a lui aussi été interprété comme la confirmation de mon combat, qui a suscité tant d'hostilités, en particulier le passage décisif dans lequel il dit qu'une ère chrétienne a un art chrétien, mais qu'une ère nationale-socialiste a un art national-socialiste ! Ce qui exprimait clairement le remplacement d'une ère par une autre »[45]

Speer se rappelle d'un monologue d'Hitler :

> « L'Église devra s'aligner. Je connais trop bien cette engeance de calotins. Que se passa-t-il en Angleterre ? Et en Espagne ? Il va falloir les mettre sous pression. Les édifices de notre culte à Berlin et Nuremberg ridiculiseront les dimensions de leurs cathédrales. Qu'un petit paysan entre à Berlin dans notre Grand Hall à coupole, il n'en aura pas seulement le souffle coupé. L'homme saura dès cet instant où est sa place. »[46]

Hitler rêve de rivaliser victorieusement avec les édifices religieux, pas seulement en hauteur et en largeur, mais aussi dans le cœur du « paysan allemand ». Speer explique ensuite :

> « Le plus grand de tous les halls de réunion jamais conçus ne comportait qu'une seule salle, mais elle pouvait contenir 150 000 à 180 000 auditeurs debout. A la vérité, bien qu'il refusât d'adhérer aux idées mystiques de Himmler et de Rosenberg, Hitler n'en faisait pas moins construire là un édifice culturel qui devait, au cours des siècles, acquérir, grâce à la tradition et au respect dont il serait entouré, une importance analogue à celle que Saint-Pierre de Rome a prise pour la chrétienté catholique. Sans cet arrière-plan cultuel, toutes les dépenses engagées pour cette construction, dont Hitler voulait faire le centre de Berlin, auraient été absurdes et incompréhensibles. »[47]

Hitler veut remplacer la chrétienté en Allemagne par une nouvelle religion. Cette dernière rivalise avec le christianisme puisqu'elle dispose de ses propres cérémonies. En effet, à la fin du Congrès du Parti de 1938 à Nuremberg, le Führer débriefe Speer :

> « Certaines manifestations ont déjà trouvé leur forme définitive : ainsi la fête des Jeunesses hitlériennes, le défilé du service du travail du Reich, et la démonstration nocturne des administrateurs du Parti sur l'esplanade Zeppelin. La cérémonie commémorative des morts de la SA et de la SS dans l'Arène Luitpod également. Nous ne devons plus rien changer au déroulement de ces cérémonies, la forme qu'elles ont prise doit rester un rite immuable aussi longtemps que je vivrai. Ainsi, à l'avenir, personne ne pourra plus rien y changer. »[48]

Speer se livre alors :

> « J'avais considéré jusqu'alors l'expression de Reich millénaire employée par Hitler comme une formule vide de sens, traduisant sa prétention de fonder quelque chose qui lui survive. Mais en voyant le rituel être ainsi arrêté dans sa forme, presque sacralisé par Hitler, je pris conscience pour la première fois que l'expression était à prendre au pied de la lettre. Longtemps j'avais cru que tous ces défilés, ces cortèges, ces cérémonies composaient simplement l'appareil d'une revue de propagande magistralement orchestrée ; cette fois-là j'ai compris que pour Hitler il s'agissait presque de la fondation d'une Église. Lorsque, par exemple, deux ans plus tôt à Munich, pour le 9 novembre [le 9 novembre 1923, jour où les héros du Parti sont tombés lors du putsch de la brasserie], il avait arrêté le déroulement de la cérémonie commémorative des morts, un procès-verbal avait été rédigé, qui faisait ouvertement mention d'une procession national-socialiste. »[49]

Il ajoute qu'il avait été surpris que le cérémonial fît d'Hitler un personnage de second plan :

> « Il se mit réellement à s'effacer volontairement au profit d'un rituel, à ne plus exploiter tout à fait à fond, à Nuremberg, sa puissance oratoire […] au point que la grandiose mise en scène des cérémonies était devenue en quelque sorte une fin en soi »[50]

Puis il conclut :

> « Depuis, il me paraît plus vraisemblable de penser que, chez lui, l'ambition médiocre d'être un héros adulé par le peuple a cédé le pas à une aspiration beaucoup plus haute, qui était d'être le fondateur d'une religion. »[51]

Hitler, comme l'avait remarqué son architecte, souhaitait être le fondateur d'une religion. Une religion qui, nous allons le voir, se base sur la nature et sur le *Volk* [peuple].

Une religion de la nature

Dans son premier discours public prononcé en tant que chancelier – par ailleurs premier discours de la campagne électorale pour les élections au Reichstag –, Hitler déclarait, le 10 février 1933 :

> « Les lois de la vie sont toujours identiques, elles sont toujours les mêmes. Nous ne voulons pas reconstruire notre peuple en suivant des théories abstraites élaborées par je ne sais quel cerveau étranger, mais en suivant les lois éternelles que l'expérience et l'histoire nous montrent et que nous connaissons […]. Ce n'est pas pour des idées, pour des théories ou pour des programmes fantasmagoriques que nous vivons, non, nous vivons et nous nous battons pour le peuple allemand, pour préserver son existence, pour mener le combat qu'il doit livrer pour sa vie »[52]

Il faut voir, selon le nouveau Chancelier du Reich, la Nature telle qu'elle est et en prendre acte, et ne pas suivre des théories ou des religions allant à l'encontre de celle-ci et de ses lois.

Dans un discours du 8 novembre 1943, prononcé à la *Löwenbräukeller* de Munich, Hitler confie :

> « Moi aussi je suis un homme empreint de religiosité, d'une profonde religiosité. Je crois que la Providence évalue les hommes et que celui qui ne passe pas l'examen de la Providence, celui qui s'effondre, celui-là n'est pas désigné pour faire de grandes choses ; je crois que la nature a établi comme loi nécessaire que seuls les plus forts demeurent, après la sélection qu'elle opère. »[53]

Ce glissement du terme de « providence » à celui de « nature , le Führer l'exprimait un an auparavant dans un autre de ses discours :

> « Nous sommes tous des êtres produits par une nature qui, aussi loin que nous regardions, ne connaît qu'une seule et dure loi : la loi qui donne la vie au plus fort et qui la prend au plus faible. Nous, les hommes, nous ne pouvons pas nous émanciper de cette loi. Les planètes tournent autour de leurs soleils, les lunes tournent autour de leurs planètes selon les mêmes lois éternelles. Dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, il règne un seul principe : le fort détermine le cours du faible. Et nous, sur cette Terre, nous menons l'éternel combat que se livrent les êtres vivants. Une bête ne vit que dans la mesure où elle tue une autre bête. Nous pouvons bien dire que ce monde où l'existence de l'un implique la destruction de l'autre est cruel, horrible. Nous pouvons même nous abstraire en pensée de ce monde, mais, en réalité, nous vivons au beau milieu de lui. S'en émanciper signifierait, si l'on veut être conséquent, qu'il faudrait se suicider. Car personne ne peut ignorer le fait que, depuis qu'il existe des hommes, ce n'est pas je ne sais quel droit abstrait imaginé par les hommes qui a remporté la victoire, mais le plus fort, celui qui est parvenu à affirmer et à protéger son existence […]. La nature, la providence ne nous demande pas notre avis ni nos vœux. Elle ne connaît qu'une loi : « Bon sang, bats-toi, affirme ton existence, et tu vivras ! Ou alors ne te bats pas, ne défends pas ta vie, et tu mourras, et d'autres prendront ta place. » Il n'y a pas d'espace vide sur cette Terre. Si d'aventure les hommes devaient mourir de leur pacifisme, des animaux viendraient prendre leur place, car ce n'est pas par des raisonnements pacifistes que l'homme s'est imposé, mais il a assuré sa souveraineté sur les bêtes par la supériorité qu'il a manifestée dans la manière dont il a mené son combat pour la vie. Rien de cela ne changera. Il en a toujours été ainsi, c'est ainsi, et ça restera ainsi »[54]

Cette assimilation de la « providence » à la « nature » est significative. Hitler ne croit pas au christianisme ou à une quelconque religion monothéiste, mais à la nature et à ses lois, à l'existence de lois de la nature. La providence évoquée par le Führer n'est autre que la certitude mathématique, apodictique, que les lois naturelles consacrent le fort et détruisent le faible. Par opportunité politique, Hitler exprime donc dans le

langage de la foi ce qui ressort plutôt, selon lui, du savoir et dit avec les mots de la croyance ce qui relève, toujours selon lui, de la science : la providence qui suscite les grands hommes n'est autre que la nature qui sélectionne et consacre les forts en les plaçant à la tête de leur peuple ; dans un monde où tout n'est qu'immanence, la nécessité de la détermination naturelle s'est substituée à ce que le monde d'avant appelait « providence » ou « dieu ».

Dans un passage de *Mein Kampf*, Hitler, impressionné par le dogmatisme inébranlable de l'Église catholique, souligne que cet édifice doctrinal « sur plus d'un point […] heurte la science exacte et l'observation ». L'historien américain Robert A. Plois, observe :

> « Alors que les nationaux-socialistes rejetaient ou ignoraient le surnaturel – non pas le mysticisme, mais la croyance littérale en une sorte de divinité *au-dessus* de la nature, qui est caractéristique de la pensée judéo-chrétienne –, ils croyaient fermement à une religion de la nature au contenu *fortement* mystique »[55]

Dans le discours qu'il prononce à Munich, en juillet 1937, pour l'ouverture du musée de l'Art allemand, Hitler se félicite de sa réussite à se rapprocher le plus de l'Antiquité spirituellement et physiquement :

> « Notre époque œuvre à faire advenir un nouveau type d'homme. Des efforts considérables sont réalisés dans des domaines innombrables pour rehausser notre peuple, pour rendre nos hommes, nos enfants, nos jeunes, nos filles et nos femmes plus sains, plus forts et plus beaux […]. Jamais l'humanité n'a plus ressemblé, n'a été spirituellement et physiquement plus proche de l'Antiquité qu'aujourd'hui. »[56]

Le Führer souhaite renouer avec la spiritualité de l'Antiquité, qui est bien plus proche de la Nature que les religions abrahamiques qui ont suivi cette période historique. Dans un autre discours, cette fois-ci en 1935 au Congrès du Parti, il exprime sa conception de la religion :

> « Dans le *Volk*, nous voyons l'être permanent ; nous voyons l'unique but en lui. Sa préservation fonde l'existence et la validité des idées […] Les religions, également, n'ont de sens que lorsqu'elles servent au maintien de la substance vitale de l'humanité […] À sa mort, chaque *peuple* emporte avec lui ses principales idées politiques et manifestations religieuses »[57]

La religion ne sert donc, pour lui, qu'à maintenir l'existence du peuple. Ce maintien ne peut se faire qu'en adéquation avec les lois de la nature. N'oublions pas que le christianisme, comme les autres religions abrahamiques, est l'opposition de ces lois.

Encore dans *Mein Kampf*, Hitler réinscrit l'homme au cœur de la nature :

> « L'ultime science est toujours la connaissance des causes profondes et naturelles ; je m'explique : L'homme ne doit jamais tomber dans l'erreur de croire qu'il est véritablement parvenu à la dignité de seigneur et maître de la nature (erreur que peut permettre très facilement la présomption à laquelle conduit une demi-instruction). Il doit, au contraire, comprendre la nécessité fondamentale du règne de la nature et saisir combien son existence reste soumise aux lois de l'éternel combat et de l'éternel effort, nécessaires pour s'élever.
> Il sentira dès lors que dans un monde où les planètes et les soleils suivent des trajectoires circulaires, où des lunes tournent autour des planètes, où la force règne, partout et seule, en maîtresse de la faiblesse qu'elle contraint à la servir docilement, ou qu'elle brise, l'homme ne peut pas relever de lois spéciales. »

Des années plus tard, entre 1942 et 1945, Hitler développe cette idée devant sa secrétaire Traudl Junge :

> « Nous sommes un maillon de la création et des enfants de la nature, et les mêmes lois valent pour nous comme pour tous les êtres vivants. Et dans la nature, c'est la loi du combat qui domine depuis le début. Tout ce qui est inapte à vivre et tout ce qui est faible est éliminé. C'est d'abord l'homme et surtout l'Église qui se sont donnés comme objectif de garder artificiellement en vie précisément le faible, celui qui est incapable de vivre et le médiocre. »[58]

Les lois éternelles de la nature, ces principes que l'homme peut essayer de comprendre mais dont il ne saurait en aucun cas s'affranchir – à moins, comme le fait le christianisme, d'adopter une perspective antinaturelle et ainsi condamner l'espèce humaine à l'extinction –, ont été exposés par Darwin dans son œuvre. Ces lois, Darwin lui-même les a appliquées en 1871 aux sociétés humaines :

> « Chez les sauvages, les individus faibles de corps ou d'esprit sont promptement éliminés et les survivants se font ordinairement remarquer par leur vigoureux état de santé. Quant à nous, hommes civilisés, nous faisons, au contraire, tous nos efforts pour arrêter la marche de l'élimination ; nous construisons des hôpitaux pour les idiots, les infirmes et les malades ; nous faisons des lois pour venir en aide aux indigents ; nos médecins déploient toute leur science pour prolonger autant que possible la vie de chacun. [...] Les membres débiles des sociétés civilisées peuvent donc se reproduire indéfiniment. Or, quiconque s'est occupé de la reproduction des animaux domestiques sait, à n'en pas douter, combien cette perpétuation des êtres débiles doit être nuisible à la race humaine. »[59]

La dimension eugéniste de la religion hitlérienne s'inscrit dans une volonté de rompre avec le règne ambiant de la dégénérescence, pour renouer avec la force régnant au sein de l'ordre naturel.
C'est ce que Christia Schroeder, secrétaire du Führer de 1933 à 1945, note en qualifiant cette pensée de « matérialisme intégral » :

> « Hitler rejetait tous les concepts philosophiques qui ne s'appuyaient pas sur le matérialisme intégral. Il proclamait que le rôle de l'homme finit avec la mort et se permettait les jeux de mots les plus ordinaires lorsqu'on parlait de la survivance dans un au-delà meilleur. Je me suis souvent demandé par qui, dans ces conditions, il pouvait se sentir appelé à remplir une mission sur terre. De même, je n'ai jamais compris pourquoi il terminait régulièrement ses grands discours par une invocation au Tout-Puissant. Je suis persuadée que s'il agissait ainsi, c'était uniquement pour s'assurer les sympathies de la population chrétienne du Reich. Là encore, il jouait une comédie affreuse. Chaque fois que la conversation traitait de la vie spirituelle, il s'élevait en termes cyniques contre le christianisme, dont il combattait les dogmes avec une violence ordurière. Sa conviction se résumait dans cette phrase qu'il a souvent répétée : "Le christianisme a retardé le monde de deux mille ans dans son développement naturel. L'humanité a été scandaleusement exploitée et privée de ses droits les plus absolus. La foi dans un meilleur au-delà a détaché l'homme des réalités terrestres et des devoirs qu'il contracte envers l'humanité dès sa naissance." »[60]

Le 14 octobre 1941, en présence d'Himmler, Hitler tient à table les propos suivants :

> « Celui qui vit en communion avec la nature entre nécessairement en opposition avec les Églises. Et c'est pourquoi elles vont à leur perte – car la science doit remporter la victoire »[61]

Le soir du 1er décembre 1941 il revient sur la question :

> « On peut trouver horrible que, dans la Nature, tous les êtres s'entre-dévorent. La mouche est happée par la libellule, celle-ci par un oiseau qui est à son tour tué par un plus gros. Ce gros oiseau devient, en vieillissant, la proie des microbes et ceux-ci trouvent aussi le destin fixé pour eux… La seule chose sûre, c'est qu'on ne peut rien y changer ! […] Même quand on s'ôte la vie, tout retourne à la Nature : la matière, l'esprit et l'âme. Le crapaud ignore ce qu'il était antérieurement et nous ne sommes pas

mieux renseignés sur nous. Aussi faut-il étudier les lois de la Nature pour ne pas agir contre elles, autrement ce serait s'insurger contre le Ciel ! S'il me faut croire à un ordre divin, c'est celui-ci : préserver l'espèce ! »[62]

C'est dans cet esprit que le régime national-socialiste va édicter, à l'instigation du Führer, trois lois de protection de la nature. La loi du 24 novembre 1933 vise à protéger les animaux (*Tierschutzgesetz*), celle du 3 juillet 1934 limite la chasse (*Das Reichsjagdgesetz*), et la loi du 1er juillet 1935 protège la nature dans son ensemble (*Reichsnaturschutzgesetz*).

Le culte des morts ou la religion du *Volk*

Hitler rend un culte à ses camarades morts pour le putsch de la brasserie en 1923. Il effectue une « procession national-socialiste » pour reprendre les mots d'Albert Speer. A partir du 9 novembre 1936, les survivants du putsch vont marcher en direction de la *Feldherrnhalle* (« loggia des chefs de guerre ») avec Hitler à Munich. Ils vont rendre hommage à leur 16 camarades martyrs, qui ont témoignés de leur attachement au national-socialisme en versant leur sang, en effectuant ce qu'Hitler, dans *Mein Kampf*, nomme le « suprême sacrifice ».

Chaque nom est salué par un *Heil* retentissant que lance le chœur de l'assemblée. Une phalange de SS casqués monte la garde auprès des sarcophages, ce jour-là comme tous les autres jours. Un feu brûle « éternellement » au sommet du monolithe noir où se dressent l'aigle impérial et l'inscription *Zum Appel* (« se présenter à l'appel »). C'est comme si les 16 martyrs, à l'appel de leur nom, se levaient de leurs cercueils pour se rassembler à l'appel du sang versé. Cet évènement consiste à mettre en contact les vivants, acteurs et spectateurs de la procession, avec les morts, rappelés à la vie à l'appel de leur nom.

Selon Édouard Conte et Cornelia Essner, auteurs de l'ouvrage *La quête de la race : une anthropologie du nazisme*, il s'agit ni plus ni moins d'un « rituel de nécromancie ». En dehors de la procession, quiconque passe devant la loggia de l'Odeonsplatz doit y effectuer le salut nazi, comme on se signe lorsqu'on entre dans une église. Lors de cette commémoration du 9 novembre, c'est le *Blutmythos* (« mythe du sang »), qui est célébré. C'est le substitut de la fête des morts chrétienne du 2 novembre.

Au cœur de la procession du 9 novembre, Hitler s'avance avec ses compagnons présents lors du putsch (Göring, Hess, Himmler, Streicher, etc.) et entourent ensemble le *Bluthfane* (« le drapeau du sang »), imprégné au moment de la fusillade par le sang de trois SA tombés sur l'Odeonsplatz.

Philip Bouhler, Reichsleister du NSDAP et chef de la Chancellerie du Führer, dans un ouvrage consacré à Hitler et le mouvement national-socialiste, dit au sujet de ceux qui ont offert leurs vies au pied de la Feldherrnhalle, le 9 novembre 1923 :

> « Leur sang est la semence du nouvel âge de la nation germanique »[63]

Il explique ensuite :

> « Il est caractéristique de la volonté du Führer qu'il se soit toujours efforcé de donner à son Mouvement ses propres traditions. Il se souciait de préparer personnellement chacune des différentes Journées du Parti […] Il en dressait lui-même le programme jusque dans les moindres détails […] D'innombrables fois le Führer se rendait à Nuremberg avec son équipe vérifier les préparatifs en cours, jusqu'à ce que le rideau se lève et que la pièce commence devant les yeux des foules enthousiastes. Le canevas de base est toujours resté le même, mais chaque édition apporta de nouvelles démonstrations de beauté et de force […] C'est après la révolution victorieuse [la *Gleichschaltung*] que le Führer put mettre en œuvre les préparatifs nécessaires à une célébration des Journées du Parti exactement conforme à sa volonté. »[64]

En 1937, Robert Brasillach se rend à Nuremberg du 6 au 13 septembre, pour assister à ce qu'il nomme « la semaine sainte du *Reichsparteitag* ». Il rencontre le Führer en personne en compagnie d'une centaine d'autres invités étrangers. Brasillach note à son sujet :

> « Un visage fatigué. Plus triste aussi qu'on ne pensait […] Un sourire presqu'enfantin […] On lui présente quelques personnes, il serre des mains avec un regard absent, répond de quelques mots. Et nous restons là, stupéfaits […] Je n'oublierai jamais, je crois, la couleur et la tristesse des yeux d'Hitler. »[65]

Brasillach assiste à ce qu'il nomme

> « […] la cérémonie la plus singulière du IIIe Reich, celle de la consécration des drapeaux »[66]

Il écrit, à ce propos :

> « Le chancelier saisit d'une main le Drapeau du sang, et de l'autre les étendards nouveaux qu'il devait consacrer. Par son intermédiaire, un fluide inconnu doit passer, et la bénédiction des martyrs doit s'étendre désormais aux symboles nouveaux de la patrie allemande. Cérémonie purement symbolique ? Je ne le crois pas. Il y a réellement, dans la pensée d'Hitler comme dans celle des Allemands, l'idée d'une sorte de transfusion mystique analogue à celle de la bénédiction de l'eau par le prêtre - si ce n'est, osons le dire, à celle de l'eucharistie. Qui ne voit pas dans la consécration des drapeaux l'analogue de la consécration du pain, une sorte de sacrement allemand, risque fort de ne rien comprendre à l'hitlérisme. Et c'est alors que nous sommes inquiets. Devant ces décors graves et délicieux du romantisme ancien, devant cette floraison immense des drapeaux, devant ces croix venues d'Orient, je me demandais le dernier jour, si tout était possible. On peut donner à un peuple plus de vigueur. Mais peut-on vouloir tout transformer jusqu'à inventer des rites nouveaux, qui pénètrent à ce point la vie et le cœur des citoyens ? »[67]

Brasillach emporte une impression finale avec lui au sortir de ces journées, celles, écrit-il, « d'une nouvelle religion ». Cette impression est partagée par Joseph Goebbels qui écrit dans son journal :

> « Puis vient la consécration des étendards. Avec la bannière de sang. A chaque fois, salve d'honneur. C'est notre messe. Nous n'avons plus besoins des curés. »[68]

Baldur von Schirach, expliqua à propos de ce Drapeau du sang :

> « Ce drapeau était le symbole sacré du mouvement. Hitler le confia à la protection de la S.S. qui venait d'être fondée. Il bénit les drapeaux et les étendards des nouvelles unités de S.A. en les touchants avec le « drapeau sanglant ». Pour nous, jeunes gens, c'était là un acte sacré. Dans de tels moments, Hitler nous semblait être plus qu'un politicien. »[69]

Hitler apparaissait durant cet évènement comme bien « plus qu'un politicien », comme le fondateur d'une nouvelle religion. D'ailleurs à ce propos il écrivait dans *Mein Kampf* :

> « D'après les conceptions aryennes, on ne peut se représenter une religion à laquelle manquerait, sous une forme quelconque, la conviction que l'existence d'un homme continue après sa mort. »

Hitler exprime bien « sous une forme quelconque », il ne s'agit vraisemblablement pas de la conception chrétienne, mais les deux rituels mettant en scène le Drapeau du sang, à Munich le 9 novembre et à Nuremberg lors des Journées du Parti, peuvent à présent nous aider à la définir. Le sang répandue par les seize héros tombés en 1923 à Munich devient, pour reprendre la formule de Bouhler, « la semence du nouvel âge ». Et leur sang, comme l'a observé Brasillach, donne lieu à Nuremberg à une « transfusion », qui s'effectue par l'intermédiaire du Drapeau. Les sarcophages des seize, alignés en novembre 1935 dans un

Temple à Munich, composent un ensemble baptisé *Ewige Wache* (« Garde éternelle »). Par la transmission de leur sang, ces morts ressuscitent dans le corps des vivants. Ceux-ci seront à leur tour appelés un jour à accomplir le « suprême sacrifice que l'homme peut faire à son peuple » dont il est question dans *Mein Kampf*. Chaque membre de la communauté du peuple est assuré d'entrer lui aussi dans l'éternité, de rejoindre à son tour la *Garde éternelle*, en répandant son sang à l'instar des 16 martyrs. C'est cela l'au-delà selon Hitler, c'est de cette façon que « l'existence d'un homme continue après sa mort ».

Résumons la logique de tout cela : Les morts montent éternellement la garde. C'est à ces héros que je dois d'être là, parce qu'ils m'ont transmis la vie et parce qu'ils ont donné leur vie pour préserver celle du peuple auquel j'appartiens. Ces cadavres revivent littéralement en moi. Et à mon tour, en tombant pour l'Allemagne, je transfuserai mon sang, je ressusciterai parmi les vivants qui viendront après moi et qui me devront d'être là.

Devant le Temple d'Honneur de la Garde éternelle, Hitler s'exprime lors de son inauguration en novembre 1935 :

> « Il y a longtemps j'ai décidé, si la Providence mon conduisait un jour au pouvoir, que je sortirais ces camarades de leurs cimetières […] Ils ont maintenant rejoint les Allemands Immortels […] pour l'Allemagne et pour notre peuple. »[70]

Le Reichsjugendführer (« chef de la jeunesse du Reich ») Baldur von Schirach, écrit pour sa part, dans un poème intitulé « Le 9 novembre devant la Feldherrnhalle à Munich »[71] :

> Ce n'est pas dans les vieux chemins
> Qu'est Dieu.
> Tu peux sentir sa présence
> Où flottent les drapeaux
> De notre Foi : sur l'échafaud
> Là où les démons hurlent :
> « Abjure, chien, ou crève ! »
> Celui pour qui on a jadis construit des cathédrales,
> Pour nous les marches de la Feldherrnhalle
> Sont un autel

Lors de la liturgie commémorant les héros morts en 1923, le 9 novembre 1939, Rudolf Hess, proclame devant les seize sarcophages :

> « Le flux du sang qui coule pour l'Allemagne est éternel – le sacrifice des hommes allemands pour leur peuple est éternel –, c'est pourquoi l'Allemagne aussi sera éternelle, l'Allemagne pour laquelle vous avez sacrifié vos vies. Camarades morts, dormez dans l'amour apaisant de votre peuple […] Le Führer vit ! […] Le miracle de sa survie nous a donné plus encore foi en lui […] parce qu'il nous a été envoyé pour une grande mission. »[72]

Adolf Hitler, dans un discours « sur la doctrine national-socialiste » à Nuremberg en septembre 1935, déclare :

> « Quelqu'enivrantes que puissent être les impressions qui se dégagent de ces journées, la plus poignante est et reste pour nous le phénomène que représente notre peuple, phénomène qui jamais ne nous apparaîtra nulle part mieux et plus clairement qu'ici. […] Qui n'est pas ému en songeant que ces milliers d'hommes, défilant à cette heure sous nos yeux, ne sont pas seulement des individus qui se meuvent dans le présent, mais l'expression éternelle de la vitalité de notre peuple, aussi bien dans le passé que dans l'avenir ? […] Le chemin qu'ils suivent, notre peuple l'a suivi depuis des siècles, et il

nous suffit de fermer un instant les yeux pour nous imaginer entendre la marche en avant de tous les ancêtres de notre race. Et, déjà, nous croyons l'entendre résonner, cette marche, dans les voies de l'avenir »[73]

Il s'agit, explique le Führer en guise de conclusion, d'une « démonstration de la vie éternelle de notre peuple ». L'existence d'un individu n'a de sens que parce que et individu incarne la « vie éternelle » du *Volk*. L'individu n'est qu'un maillon dans la chaîne humaine qui va des « ancêtres » à « l'avenir ».

Cette idée selon laquelle l'individu accède à l'éternité parce que le peuple auquel il appartient, et dont il ne constitue qu'un maillon, est lui-même éternel, n'est pas propre à Hitler ou aux nationaux-socialistes. On la retrouve chez le philosophe Fichte :

« La croyance de l'être noble dans la pérennité de son activité, même sur cette terre, se fonde par conséquent sur la manière dont il espère que le peuple au sein duquel il s'est développé continuera, en vertu de cette loi cachée, d'exister pour l'éternité, avec la même individualité – sans que vienne s'y mêler, pour la corrompre, le moindre élément étranger »[74]

9 novembre 1936, Hitler salue les seize immortels au Temple de l'Honneur, Königsplatz, Munich. Image extraite de Jay Baird, To die for Germany – Heroes in the Nazi Pantheon

La religion d'Hitler

Hitler se situe donc dans une perspective religieuse où la Nature et le *Volk* se sont substitués au Dieu des religions abrahamiques. C'est pourquoi il affirme, par exemple, le 13 décembre 1941, en présence de Ribbentrop, Rosenberg, Goebbels et Bouhler :

> « Il y a de la joie pour tout le monde. Je rêve d'un état de choses où chacun saurait qu'il vit ou qu'il meurt pour la conservation de l'espèce. C'est notre devoir d'accréditer cette conception : que celui qui se distingue pour l'espèce mérite les plus grands honneurs. »[75]

Le témoignage de Christia Schroeder corrobore avec ce que nous avons dit de la position d'Hitler vis-à-vis des Églises, tant catholique que protestante, mais aussi avec le passage dans *Mein Kampf* où il explique que le pasteur est un soutien moral aux troupes :

> « Hitler était assez adroit pour comprendre qu'il ne pouvait pas supprimer brutalement le soutien moral que représente la foi. »[76]

Le témoignage de Speer, percevant que le Führer souhaitait créer une nouvelle religion (comme Brasillach d'ailleurs), se trouve confirmé par les propos de Schroeder :

> « [Hitler] savait que, dans ce domaine, on ne peut arracher quelque chose à l'homme sans y substituer un autre idéal […]. Devant nous, au coin du feu, il laissait libre cours à son imagination : "Plus tard, lorsque d'immenses cités ouvrières surgiront de terre, il faudra prévoir des palais où baptêmes et mariages pourront être célébrés avec la même pompe que celle de l'Église. La Maison du Parti, dans la moindre agglomération, devra compter un hall luxueusement décoré, reproduisant l'atmosphère mystérieuse des Églises". […] Il était envieux de l'immense influence que l'Église catholique exerçait sur les foules par ses cérémonies fastueuses. Il déclara un jour textuellement : "Nous devons tendre à ce que les Congrès de Nuremberg soient organisés avec le même éclat qu'une fête de l'Église catholique". »[77]

Hitler n'était pas athée, les propos qu'il tient devant Himmler, le 14 octobre 1941 le confirment :

> « L'homme cultivé conserve le sens des mystères de la nature et s'incline devant l'inconnaissable. L'homme inculte, en revanche, court le danger de passer à l'athéisme (qui constitue une régression à l'état d'animalité) au moment où il s'apercevra que l'État, par opportunisme, se sert de conceptions fausses en matière de religion alors que dans les autres domaines il fonde tout sur la science pure. »[78]

Hitler, comme il l'explique à table ce jour-là, sait qu'il faut se montrer « opportuniste » et « adroit » en matière de religion. Surtout en temps de guerre car, dit-il, il ne faut « pas rechercher la lutte là où elle peut être évitée ». Il n'est pas opportun, insiste le Führer de se lancer maintenant dans une lutte avec les Églises.

> « Le mieux est de laisser le christianisme mourir de mort naturelle »[79]

Cela ne doit pas empêcher d'envisager l'avenir, même si seule une minorité, pour l'instant, partage la nouvelle religion :

> « Il est possible de satisfaire les besoins de la vie intérieure par une communion intime avec la nature, ou par la connaissance du passé. Seule une minorité pourtant peut, au stade actuel du développement des esprits, éprouver le respect qu'inspire l'inconnu et satisfaire de cette façon les besoins métaphysiques de l'âme. »[80]

Ainsi, la connaissance de la nature, le respect de la loi du plus fort, la « connaissance du passé », et la communion avec les ancêtres auxquels nous devons d'être-là (Garde éternelle), composent la nouvelle

religion d'Hitler qui doit, à terme, se substituer au christianisme.
Hitler explique à Himmler que le néopaganisme est également sans avenir à ses yeux :

> « Rien ne paraîtrait plus insensé que de rétablir le culte de Wotan. Notre vieille mythologie avait cessé d'être viable lorsque le christianisme s'est implanté. Ne meurt que ce qui est destiné à mourir. »[81]

Il conclut par ses mots :

> « Nous veillerons à ce que les Églises ne puissent plus répandre des enseignements en contradiction avec l'intérêt de l'État. Nous continuerons à affirmer la doctrine national-socialiste, et la jeunesse n'entendra plus que la vérité. »[82]

Un mois plus tard, le 14 décembre 1941, en présence de Rosenberg, Bouhler, et Himmler, Adolf Hitler s'exprime :

> « Kerrl [le ministre des cultes alors décédé le 12 décembre] désirait tenter, dans l'esprit le plus noble, une synthèse entre le national-socialisme et le christianisme. Je ne crois pas que la chose soit possible, et je vois cet empêchement dans le christianisme lui-même […]. Il conduit tout simplement à l'anéantissement de l'humanité. Ce n'est que du bolchevisme intégral, sous des oripeaux métaphysiques. »[83]

Dans son journal, Alfred Rosenberg confirme ces propos :

> « Nous avons appris aujourd'hui la mort de Kerrl, c'est-à-dire de ce ministre du parti que le Führer interpellait hier en termes tellement sarcastiques. Le Führer a dit que Kerrl n'avait sans aucun doute que de nobles motifs, mais que concilier national-socialisme et christianisme était une mission impossible »[84]

Conclusion

Hitler n'hésitait pas à mentir – ce qui lui vient très probablement de son admiration pour Schopenhauer[85] – en ce qui concerne la religion. Il lui arrivait parfois de faire l'éloge du christianisme voire de se revendiquer chrétien, par opportunisme politique. C'est ce que note Speer :

> « Alors qu'à Berlin, devant ses collaborateurs politiques, il s'exprimait en termes très violents sur le compte de l'Église, en présence des femmes, il adoptait un ton plus modéré, bon exemple de la façon dont il s'adaptait à son auditoire »[86]

Otto Dietrich, le chef du service de presse du Reich et un proche du Führer nous résume dans ses Mémoires ce qu'était la croyance d'Hitler :

> « [Hitler] croyait en la guidance d'en haut et en l'existence d'un Être Suprême dont la sagesse et la volonté avaient créé des lois pour la préservation et l'évolution de la race humaine. Il croyait que le but suprême de l'humanité était de survivre à l'accomplissement du progrès et de la perfection. Cette croyance lui donnait le sens de sa propre mission, celle d'être le guide du peuple allemand. Il agissait, il croyait au commandement de cet Être suprême ; il avait une conception fixe de cet Être, que rien ne pouvait changer. Dans ses discours, il mentionnait souvent le Tout-Puissant et la Providence. Mais il était personnellement très hostile au christianisme et aux églises, bien que le programme du parti ait été conçu pour un christianisme "positif". Dans ses conversations privées, il faisait souvent des remarques sarcastiques sur les églises et les prêtres, en disant que certains "se vantaient d'avoir un lien direct avec Dieu". Il a déclaré que le christianisme primitif était la première "cellule juive-communiste". »[87]

Dans Mein Kampf, Hitler explique :

> « Il ne faut jamais oublier que tout ce qui est, en ce monde, véritablement grand, n'a pas été obtenu de haute lutte par des coalitions, mais a toujours été conquis par un vainqueur unique. Par suite de leur origine, les succès des coalitions portent en eux-mêmes le germe de l'émiettement futur, et même de la perte totale des résultats atteints. Les mouvements révolutionnaires d'ordre spirituel, vraiment grands et susceptibles de bouleverser le monde, ne peuvent être conçus et menés à bien que par des combats titanesques livrés par un groupement indépendant, jamais par des coalitions de groupements. »[88]

Hitler ne veut ni coalition ni de compromis avec les autres « mouvements révolutionnaires d'ordre spirituel ». Voilà la raison pour laquelle Hitler considérait les mouvements chrétiens comme des ennemis à abattre et a interdit certains mouvements païens : ils menaçaient sa nouvelle religion.

La SS

Dans un article publié récemment[89], nous avons exprimé que le modèle de l'homme nouveau nazi était le SS. suite de l'intro

Heinrich Himmler

Si Hitler, par opportunisme politique, reste prudent avec le christianisme même s'il pu y avoir des conflits, Himmler, quant à lui, est radical et s'oppose publiquement à la religion chrétienne.
Pour ce dernier, le christianisme est d'abord une faiblesse, ce qui rejoint Hitler lorsqu'il exprimait que les généraux les plus pieux sont ceux qui réussissent le moins :

> « Nous allons devoir nous débarrasser du christianisme avec plus de force encore que par le passé. Nous devons en finir avec ce christianisme qui nous a rendus faibles dans tous les combats, cette peste majeure, la pire qui pouvait nous frapper au cours de notre histoire. Si notre génération ne le fait pas, nous le traînerons encore longtemps. C'est intérieurement, en nous-mêmes, que nous devons en finir. »[90]

Il développe cette idée dans un Discours qu'il prononce devant les généraux et les chefs de services de la SS, en 1942 :

> « Nous devons en finir de manière encore plus déterminée avec le christianisme. Nous devons en finir avec ce christianisme, avec cette peste, la pire maladie qui nous ait atteint dans toute notre histoire, qui a fait de nous les plus faibles dans tous les conflits. »[91]

Il y a un point sur lequel Himmler insiste principalement dans sa critique à l'encontre du christianisme : sa vision de la femme. En effet, en 1935, Himmler affecte des moyens considérables pour son projet de *Sonderauftrag Hexen* (« mission spéciale sorcières »). C'est 14 chercheurs à temps plein, qui vont recenser les femmes victimes du fanatisme chrétien en explorant 260 bibliothèques et dépôts d'archives. 34 000 fiches individuelles, composées chacune de 37 champs (lieu, motif de l'incarcération, mode de torture, noms des dénonciateurs, ceux des bourreaux, etc), touchant 3621 localités allemands, vont être ainsi établies. Les chrétiens ne se contentaient pas seulement de souiller les femmes nordiques par la *Rassenschande*, en incitant celles-ci à se marier avec des juifs convertis au christianisme, ils voulaient les faire disparaître de ce monde en les mettant au bûcher. Un SS, Richard Walther Darré, expliquera :

> « La profanation de la femme allemande par les Juifs est similaire à la chasse aux sorcières diligentée par l'Église. Les deux ont le même père spirituel : Yahwé »[92]

Le but de ce projet est de prouver que, comme l'exprime Himmler :

> « Tout le christianisme tend vers l'extermination absolue de la femme »[93]

En tant que Reichsführer-SS, sa mission est de déchristianiser le peuple allemand :

> « Nous vivons dans une époque d'affrontement définitif avec le christianisme. La vocation de la SS est, dans les cinquante prochaines années, de donner au peuple allemand les fondements non chrétiens et conformes à la race sur lesquels il pourra bâtir sa vie »[94]

Cependant ce doit être une déchristianisation progressive et non brutale :

> « J'ai toujours été compréhensif quand on est venu me voir pour me dire : "Par égard pour mes parents, je dois baptiser mon enfant" Mais allez-y, je vous en prie ! On ne peut pas changer des gens de soixante-dix ans. Cela n'a aucun sens de troubler la paix intérieure de gens qui ont soixante ou

soixante-dix ans. Le destin ainsi que nos ancêtres les plus reculés ne le veulent pas. Ils veulent simplement que nous fassions mieux dans l'avenir. »[95]

C'est pourquoi il s'adressera surtout à la jeunesse, l'avenir du peuple.

En ce qui concerne sa propre croyance, Himmler explique :

> « J'ai exprimé de manière absolument délibérée ma profonde conviction d'une foi en Dieu, d'une foi dans le destin, au Très Ancien comme je l'ai appelé – c'est le vieux mot germanique : Waralda »[96]

De ce fait, Himmler méprise les athées qui pensent avoir réponse à tout et ne croient pas au destin :

> « Notre croyance en un Dieu tout-puissant est extrêmement profonde et nous refusons d'admettre dans nos rangs ces gens prétentieux, arrogants et déraisonnables que sont les athées. »[97]

Dans un article intitulé « L'Unité de tout ce qui est vivant », dans l'ouvrage « La Conception actuelle du monde selon les lois de la nature » publié sous la direction de Stengel von Rutkowski en 1941, le biologiste Graupner explique que l'humain n'est pas une exception dans la nature et est donc soumis aux mêmes lois de la nature que les autres vivants :

> « Nous obtenons l'image d'une grande unité de tout le vivant quand nous tentons de tracer des frontières entre les différents règnes organiques, parce que nous ne décelons aucune différence fondamentale entre les organismes […] il n'y a pas d'exception humaine […] L'expérience commune nous montre que, partout, nous nous heurtons à l'unité du phénomène vivant et à l'unicité de sa loi. Il faut que cela soit le précepte de notre réflexion et de notre action […] L'unité de tout le vivant nous impose d'entreprendre et d'agir en respectant les lois de la vie »[98]

Cette idée, Himmler la partage. En 1942, quelques heures après les funérailles de Heydrich, il livre à son auditoire :

> « Il va falloir rompre avec la folie de ces mégalomanes, notamment des chrétiens, qui parlent de dominer la terre, il va falloir ramener tout cela à sa juste mesure. L'homme n'est rien de particulier. Il n'est qu'une partie de ce monde. Devant une solide tempête, il ne peut rien faire. Il ne peut même pas la prédire. Il ne sait même pas comment une mouche est faite – toute désagréable qu'elle soit, elle est une merveille – ou comment une fleur s'organise. L'homme doit réapprendre à envisager le monde avec un respect sacré. Alors seulement il prendra la juste mesure des choses et verra combien nous sommes pris dans un système [qui nous dépasse] »[99]

Il faut donc retrouver cette humilité d'antan, nous ne sommes qu'un grain de sable dans ce désert qu'est le monde, et non une exception comme le pense les chrétiens.
Nul besoin d'aborder la question religieuse, il suffit de former la jeunesse à ce concept, pour qu'elle comprenne l'absurdité du christianisme :

> « Ensuite, nous avons entrepris le plus important, la formation idéologique, dès le premier jour également. Nous n'avons absolument pas abordé la question religieuse chez les nombreux jeunes de Westphalie, de braves jeunes gens, catholiques, de bonne race, mais infiniment calotins. Dans ces deux divisions, j'ai expressément autorisé tous ceux qui le voulaient à aller à l'église [...] L'effet a été de premier ordre : six semaines après, aucun n'y allait plus. »[100]

Une compréhension du concept racial pousse aussi les allemands à se détacher du christianisme, qui ne fait pas de différence entre les races :

> « Les allemands, et plus particulièrement la jeunesse allemande, ont réappris à revaloriser l'homme au point de vue racial ; ils ont commencé à se détourner de la doctrine chrétienne, qui a dominé l'Allemagne pendant plus de mille ans, provoqué la ruine de notre peuple sur le plan racial et aurait fini par provoquer la disparition de notre race. »[101]

La SS doit se charger de la déchristianisation du peuple allemand :

> « Nous vivons un âge d'affrontement ultime avec le christianisme. C'est une des missions de la SS que de donner au peuple allemand, dans les cinquante années à venir, des bases idéologiques propres et antichrétiennes pour conduire sa vie. »[102]

Dans un des longs discours dont il a le secret, Himmler explique que chaque étape de la vie doit être scandée par des rites basées sur les lois de la nature :

> « Tout, dans la vie, doit être ordonné par des coutumes […] qui sont conformes au droit ancien et aux anciennes lois de notre passé millénaire |…] Chaque moment de notre vie doit peu à peu à nouveau correspondre, et correspondre profondément, à notre race »[103]

En 1936, Himmler présente son organisation dans une brochure intitulée *La SS, organisation antibolchevique* :

> « D'une façon sacrée, nous sommes convaincus que nous devons répondre de chaque acte, de chaque parole, de chaque pensée d'après les lois éternelles de ce monde. Que tout ce que notre esprit imagine, ce que dit notre bouche, ce que notre main exécute, ne s'achève pas avec l'acte. C'est la cause qui aura son effet et qui, dans le cycle inévitable de la bénédiction ou de la malédiction, retombe sur nous et sur notre peuple. Croyez bien que des hommes qui ont cette conviction sont tout autre chose que des athées […]. Pour la loi du vaste monde divin, celle de cette terre et celle des peuples, seul compte celui qui triomphe et non celui qui a le cœur pur et l'esprit supérieur […]. Nous croyons en la destinée et en la mission de notre sang. […] Ainsi, nous abordons notre destinée et nous la suivons vers un lointain avenir d'après des lois immuables en tant qu'ordre national-socialiste et militaire d'hommes nordiques et en tant que communauté fidèle à ses lignées. Nous souhaitons et nous croyons ne pas être seulement les descendants qui se sont le mieux acquittés de cela, mais par-dessus tout les ancêtres de générations futures indispensables à la vie éternelle du peuple germanique allemand. »

On retrouve cette religion basé sur la Nature et le *Volk* qu'embrasse Hitler.

Pour conclure, Heinrich Himmler partage avec Hitler l'idée que le christianisme est un bolchevisme : c'est ce qu'il explique dans un discours, qui s'adresse à des SS en 1942 :

> « Je pense profondément que toute la prêtraille et tout le christianisme ne sont qu'un *Männerbund* [« communauté virile »] érotique pour établir et maintenir ce bolchevisme bimillénaire. Je vous dis ça, parce que je connais très bien l'histoire du christianisme à Rome. Je suis convaincu que les empereurs romains qui ont éradiqué les premiers chrétiens ont fait exactement la même chose que nous avec les communistes. Ces chrétiens étaient à l'époque la pire lie de Rome, la plus répugnante juiverie, le plus repoussant ramassis de cocos »[104]

La SS

Pour le journal de la SS Das Schwarze Korps (« Le Corps Noir »), Dieu se manifeste partout dans la nature. Ainsi, l'idée que les animaux n'ont pas d'âme et ne sont que des machines, au contraire de l'homme, doit être combattu :

> « Nous savons tous que cette épouvantable maltraitance des animaux que nous constatons souvent dans les pays dits catholiques est fondée sur l'idée que les animaux n'ont pas d'âme. Cette vision du monde mécaniste, qui ne voit dans l'animal qu'une machine dépourvue de sensibilité, offense tout particulièrement la foi qui est propre à notre race. Pour nous, Dieu se manifeste partout dans la nature, parce que la nature est sacrée et que nous adorons en elle la révélation d'une volonté éternelle. Dans cette mesure, l'animal est effectivement à nos yeux un « petit frère », et notre sensibilité estime qu'une agression perpétrée contre un homme qui peut encore se défendre est moralement plus acceptable que toute cruauté envers une bête sans défense »[105]

Le corps ne doit pas être délaissé et la nudité n'est pas un péché, voilà ce que nous apprend le journal *Das Schwarze Korp*s :

> « Ce qui est pur et beau n'a jamais été un péché aux yeux du peuple allemand. De même que les Grecs savaient représenter le corps nordique dans son harmonie, de même le devoir de notre art est de représenter les idéaux du peuple allemand dans la sculpture et dans la peinture. Nous rejetons avec vigueur cette pudibonderie qui a contribué à détruire dans notre peuple notre instinct de ce qui, dans notre corps, était noble et beau. Nous devons là encore nous référer aux Grecs qui savaient cultiver la sélection biologique de leur peuple en faisant s'affronter des athlètes nus lors des Jeux olympiques, ce qui encourageait la sélection raciale. »[106]

Cette « pudibonderie » c'est le christianisme qui l'a instauré en Allemagne. Le monde grec doit être vu comme un modèle à suivre :

> « Même les plus sains d'entre nous sont hantés par cette imprégnation pluriséculaire, par cette éducation de plusieurs générations. La honte d'être vraiment sincères à l'égard de notre corps nous habite […]. C'est pourquoi le concept grec du beau et du bon comme force qui conserve le monde et qui le régit est aussi notre idéal de vie [opposé à] l'obscurantisme médiéval. »[107]

Il faut condamner cette « morale étrangère à la race » (*artfremde Moral*), qui place le corps comme péché. Une année plus tard, *Das Schwarze Korp*s sort un article reprenant cette idée :

> « Il fut un temps où l'opposition entre le corps et l'âme constituait la pierre angulaire de la pensée. La dogmatique chrétienne du Moyen Âge a utilisé, dans son combat contre une élite nordique si active et heureuse de vivre, l'idée orientale du péché originel […]. Somme toute, la conception nordique l'a emporté sur cet univers médiéval et sombre de la culpabilité et du péché. Nous savons, comme l'avaient déjà, en bons hommes nordiques, perçu les Grecs et les Romains, qu'une âme saine ne se peut loger que dans un corps sain. »[108]

Il s'agit de suivre l'Antiquité qui n'avait pas ce malaise du corps typiquement hébraïque :

> « Le peuple nordique des Grecs a, en son temps déjà, indiqué les seules règles valables pour une représentation du corps de notre race. Depuis le moment où, à la Renaissance, le sentiment nordique de la vie s'est imposé contre l'obscurantisme monastique, les figures de la plastique classique apparaissent au monde entier comme les plus parfaites expressions de notre conception du beau. »[109]

Le journal SS *Das Schwarze Korps* s'attaque une nouvelle fois, en 1939, dans un article intitulé directement « *Artfremde Moral* » (« morale étrangère à la race »), au concept du péché originel, qui, selon les chrétiens, « n'est pas un péché que l'on commet, mais un péché inhérent à la nature, à la substance et à l'être de l'homme » :

> « Voilà le contraire de ce que nous considérons, en terre allemande, comme le fondement d'une conduite digne et morale. Nous partons du principe que chacun d'entre nous porte dans son cœur l'aune morale d'une action juste et qu'il doit décider lui-même de ce qu'il doit faire et ne pas faire. La nature, et cela implique également la nature humaine, est à nos yeux sainte et intangible, et nous ne croyons pas qu'un sentiment naturel puisse jamais être mauvais ou peccamineux. Le concept même de péché […] nous apparaît faux et étranger à notre être »[110]

Autrement dit :

> « Nos ennemis parlent de péché originel, nous parlons de noblesse originelle et héréditaire. »[111]

De plus, séparer le corps et l'âme est un principe décadent et agonisant :

> « L'ancienne conception de la basse Antiquité et du christianisme établit une différence de nature entre le corps et l'âme. Ils ont tous deux une origine différente : le corps est d'origine terrestre et matérielle, l'âme d'essence divine et spirituelle. Chacun suit un destin différent : le corps meurt et se décompose, l'âme est immortelle et continue à vivre après la mort. Ils ont également une valeur très contrastée : le corps est source d'instinct, de bassesse, d'infériorité et de vilenie ; l'âme est le support de ce qui est grand et beau, et donc de valeur absolue. Un fossé infranchissable les sépare ; hostiles, ils se font face. Le corps, profane, est la chaine qui retient l'âme dans son envol immatériel et divin vers les hauteurs. Il en est le carcan terrestre, impur. Notre vision du monde et la croyance propre à notre ethnie contredisent ces principes d'un monde décadent et agonisant. Nous savons que ces deux aspects, âme et corps, nous ont été accordés par le Créateur. Tous deux sont pour nous la manifestation de la divine nature toujours créatrice, éternelle et merveilleusement active. Nous savons que nos ancêtres nous les ont transmis et qu'ils revivront dans nos enfants. Nous savons que nous sommes nous-mêmes responsables de leur survie ou de leur mort. Nous sommes pleinement conscients que notre mission est de poursuivre l'œuvre du Créateur et de la valoriser au cours du temps. Nous savons que la noblesse et la pureté de notre corps constituent aussi celles de notre âme et inversement Celui qui corrompt son corps, corrompt aussi son âme. L'éducation de notre âme et le développement de notre corps vont de pair. Nous savons que notre corps et notre âme, en fin de compte, ne sont qu'un et qu'honorer l'un, c'est aussi honorer l'autre. »[112]

Cette idée, Hitler en parle dans Mein Kampf :

> « Dans notre éducation, nous avons complètement oublié qu'à la longue un esprit sain ne peut demeurer que dans un corps sain »

Mais christianisme ne se contente pas de mépriser le corps, il « fait tout bonnement de la nature vivante quelque chose d'inférieur ». Ce « mépris de la nature », allant de pair avec « le mépris du corps propre au christianisme » fait du monde un univers de désespérance typiquement « oriental », dont seul un « sauveur » peut nous « délivrer » (*erlösen*). Un article du *Schwarze Korps* s'en prend aux « théories judéo-asiatiques du sauveur » qui sont apparus pendant l' « ère hellénistique » :

> « [La] figure du sauveur […] est née sur un terrain asiatico-babylonien avant d'être profondément remodelée par le culte aryen de Mithra […]. Ce qu'il est devenu dans les mains de la philosophie alexandrine judéo-hellénique est bien montré par le dernier livre du Nouveau Testament et par ses fantasmagories tordues »[113]

Cette figure du saveur, explique l'article, n'est qu'une « fable asiatique », fondée sur des « conceptions étrangères à notre race ».
L'éthique chrétienne doit elle aussi être combattu, puisqu'elle s'oppose à celle des Grecs :

> « Tout cela apparaissait clairement aux Grecs. Aristote a dit, cent ans après Confucius : nous devons nous conduire envers les autres comme nous souhaitons que les autres se conduisent envers nous. Ces principes procèdent d'un très grand respect de soi, qui érige la conscience propre et la responsabilité individuelle en juge suprême. À l'opposé, l'éthique chrétienne a pour principe majeur la surévaluation de l'amour du prochain au détriment du respect de soi. [Elle est une] une injonction inadmissible et éhontée à être lâche et humble, [elle commande de] donner le manteau entier à celui qui vous prend un bout de tissu, [ce qui est une] invitation au vol »[114]

En renonçant à la nature, en y étant arraché par ceux qui ont intérêt à vous dénaturer, on crée un monde inversé : une antinature.
Le *Das Schwarze Korp*s n'est pas le seul journal de la SS. Il existe le *SS-Leitheft* qui s'adressait, quant à lui, aux officiers de la SS. La nature doit être considérée comme un Tout :

> « Il est contraire à la volonté de la nature que l'homme, prisonnier de la folie de sa propre importance, décide de vivre la vie qu'il veut. Qu'est-ce donc qu'un homme en tant qu'individu ? L'observation de la nature nous enseigne que la feuille de l'arbre n'existe que par la branche sur laquelle elle pousse. Que la branche reçoive sa vie du tronc, et que celui-ci ne doit sa croissance qu'à la racine, qui elle-même puise sa force dans la terre. L'arbre, quant à lui, n'est qu'un membre de la forêt. »[115]

Cette vision, c'est le monisme ou l'holisme. Il faut concevoir le peuple de la même façon :

> « Un peuple, lui aussi, est une unité vivante, organique. De la même manière qu'un arbre n'est pas la somme des branches, des ramifications et des feuilles mais bien le développement organique de tous ses membres, de même un peuple n'est pas la somme d'individus rassemblés par hasard, mais une entité organique »[116]

On retrouve la religion du *Volk* du Führer ; l'individu vit et meurt pour le peuple. Sans son peuple, l'individu n'est rien.
Ce peuple, ce n'est pas l'humanité, c'est notre race. Croire que toutes les races descendent d'Adam et Ève est une chimère sémite, c'est ce qu'explique un article de *SS-Leitheft* de 1942, consacré à la « déjudaïsation des représentations mentales allemandes » :

> « Peut-on encore tolérer que nos enfants soient obligés d'apprendre que les Juifs et les Nègres, tout comme les Germains ou les Romains, sont issus d'Adam et Ève, tout ça parce qu'un mythe juif le dit ? […] Nos représentations sont encore grandement dominées par des noms et des concepts juifs. […] Il est aussi impossible de ramener la diversité des oiseaux de ce monde à l'unicité d'un paradis ornithologique originel qu'il est inepte de croire que Noé est l'ancêtre de Siegfried et d'Hector, de Goethe et de Beethoven »[117]

Cette chimère a permis à l'universalisme de se développer, nous explique un autre article *SS-Leitheft* :

> « La doctrine de l'égalité entre tous les hommes qui a été prêchée parmi les nations par les Églises et par les apôtres du bolchevisme a cherché à supplanter la pensée raciste originelle et à lever les barrières naturelles qui existaient entre les peuples, barrières conformes aux lois de la vie »[118]

Cette égalité mène à nier les lois de la nature :

> « Nos ancêtres germaniques, qui étaient des hommes sains, approuvaient les lois de la sélection, car ils n'avaient pas encore été corrompus par ces doctrines de la pitié qui sont fausses et ennemies de la vie. La fausse image de Dieu prônée par les Églises a abouti à nier les lois divines de la nature. La doctrine de l'Église s'est opposée consciemment à la volonté de la nature. Après que l'on eut prêché aux peuples que Dieu était mort sur la croix par pitié pour les faibles, les malades, les pécheurs et ceux qui étaient en quête de rédemption, une doctrine de la pitié contre-nature et une humanité mal comprise ont pu exiger la préservation des malades héréditaires. On a même considéré comme un devoir moral le fait de soigner et de nourrir tout ce qui était malade, demeuré, accablé, les pauvres en esprit. »[119]

Souvenons-nous qu'Hitler expliquait que la nature « ne connaît qu'une seule et dure loi : la loi qui donne la vie au plus fort et qui la prend au plus faible ». Le christianisme cherche à ce que les hommes s'émancipent de cette loi par sa morale.
Le christianisme est aussi responsable du métissage ou plutôt de la « dégradation raciale constante » des peuples européens :

> « Nous constatons aujourd'hui que tous les peuples européens, y compris notre peuple allemand, ont subi au cours des deux derniers millénaires une dégradation raciale constante, donc psychique et spirituelle, et ceci à cause du mélange de sangs (les microbes du judaïsme et du christianisme, son successeur). Nous savons que ce n'est ni la famine, ni la rage de destruction des peuples qui ont provoqué les désordres et les guerres tragiques de l'histoire de l'Europe, mais la corruption de la substance populaire, le mépris de la volonté divine d'amour et de mariage entre égaux de naissance, de sélection, d'incitation à la sélection, ainsi qu'un vice qui l'accompagne : le renversement des rapports d'autorité dans les corps populaires. »[120]

Si le christianisme est à ce point destructeur, c'est parce qu'il est un instrument aux mains des juifs :

> « La juiverie se sert de l'Église en tant qu'institution politique […] pour infecter les autres peuples par l'esprit juif. L'Ancien Testament, qui est un des fondements confessionnels des Églises chrétiennes, glorifie le peuple juif et porte grandement la marque de l'esprit juif »[121]

Cette infection a profondément dénaturer le peuple allemand :

> « L'homme a appris à mépriser les lois de la vie, car il avait perdu tout lien avec la nature et avec la vie. Les Églises ont convaincu des millions de membres de notre peuple que notre foi dans une éternité ici-bas était fausse, de telle sorte que d'innombrables femmes et hommes ont renoncé à devenir des parents d'enfants sains en croyant à un ciel qui n'existait pas. Les Églises ont appelé notre sainte terre une vallée de larmes et fait de la conception et de la naissance un péché et une faute. »[122]

Ainsi Himmler ressuscite la fête du solstice d'été et veille à ce que toutes les fêtes du calendrier chrétien reprennent leur signification originelle (Noël doit redevenir la fête du solstice d'hiver). D'autre part, il fait en sorte que, pour leur mariage, le membre de la SS et son épouse reçoivent un gobelet d'argent ; que, durant ses funérailles, le défunt soit orienté vers le nord. La SS tâche d'expliquer la signification du *Julleuchter*, le candélabre rituel, la forme des multiples symboles runiques dont s'adornent anneaux, poignards et revers de col, tandis que le calendrier des fêtes fait l'objet d'une exégèse très pédagogique dans un guide officiel[123]. L'*Ahnenerbe*, le centre de recherche scientifique de la SS, et sa revue scientifique, *Germanien*, explorent l'existence et le sens de ces rites. Il s'agit, selon Himmler, de :

> « redécouvrir […] et de réveiller la vision du monde de nos ancêtres préchrétiens et d'en faire un guide pour notre propre existence, [d'étudier] la germanité préchrétienne en tant qu'image originelle de notre vision du monde »[124]

Melita Maschmann décrit un mariage SS qu'elle a vécu :

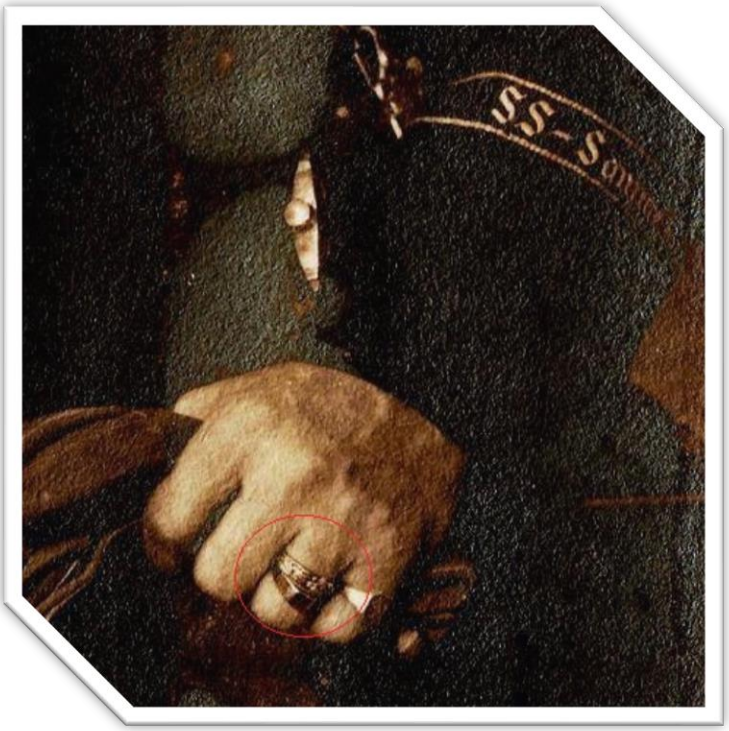
> « Encore à l'école, j'avais assisté à une bénédiction nuptiale, dans une forêt, près de Potsdam. Je faisais partie du chœur qui participait à la cérémonie. Dans une clairière, sur un autel, brûlait un feu. Deux femmes en longues robes blanches tenaient des coupes remplies de pains et de fruits. L'une de ces deux prêtresses avait ses longs cheveux blonds déployés, l'autre avait les cheveux coupés à la garçonne et portait des boucles d'oreilles, comme on en voit souvent aux filles de la campagne. Malheureusement, je n'ai plus en mémoire les formules prononcées par le jeune couple. L'homme portait l'uniforme des S.S. du Führer, la jeune fille était tout de blanc habillée, avec une couronne de fleurs. Tous deux, devant l'autel, s'apostrophaient, la tête haute, avec des citations de l'Edda : "Toi, la plus merveilleuse des épouses…". »[125]

L'individu sera remémoré à travers quelques générations dont il sera l'ancêtre, mais il sera progressivement oublié. Mais le *Volk*, lui, continuera de se perpétuer à travers le sang transmis, et cela à travers les âges. Cette idée est exprimée de façon manifeste par Himmler :

> « Quelque chose doit exister sur un autre plan : nous devons retrouver nos liens avec nos ancêtres et nos descendants, retrouver notre place dans cette chaîne, dans cette succession éternelles. Si nous retrouvons ces liens, notre peuple aura la vie éternelle, notre sang sera éternel. »[126]

L'ancêtre joue d'ailleurs un rôle important au sein de la SS : le candélabre envoyé aux parents de quatre enfants porte l'inscription : « tu n'es qu'un maillon dans la chaîne éternelle de la tribu ». C'est pourquoi Himmler exige :

> « que ces objets [les anneaux des SS, qui doivent revenir à l'Ordre après la mort de leur propriétaire] soient rendus ; il y a à cela une raison particulière : ils rappellent chaque officier et chaque homme de troupe de la SS. Il y a là une armoire où sont conservés ces anneaux, et je crois que le fait de savoir qu'ils ont été portés par des générations d'officiers SS pendant les années faciles et les années difficiles, pendant les bonnes et les mauvaises années, constituera pour les générations futures un souvenir d'une beauté inouïe. Je crois que cela peut permettre de susciter une amorce de tradition. »[127]



L'anneau en question : SS-Ehrenring, appelé aussi Totenkopfring, que l'on portait conventionnellement à l'auriculaire de la main gauche.

Dans une publication destinée aux officiers de la police et du SD, un tableau résume les oppositions entre christianisme et national-socialisme :

> « La doctrine du christianisme […] peut être résumée comme suit dans son opposition à la vision du monde nordique-allemande. »[128]

Le peuple comme cellule raciale (*sic*)	Christianisme = chaos racial
Détermination par le sang	Étranger au sol
Esprit allemand	Démon juif
Valeurs germaniques	Histoire et tradition juives
Dans leurs conséquences opposées	
Dynamique	Statique
Organique	Mécanique
Fidèle à la réalité de la vie	A-naturel (antinaturel)
Dans l'opposition de leurs valeurs	
La nation comme valeur	Doctrine internationale
Fierté de son caractère	Servilité du fidèle
Liberté de pensée	Dogmatisme
Honneur	Amour
Devoir	Pitié
Dignité	Humilité
Affirmation de soi	Renoncement
Performance	Aspiration au salut
Vie	Prédication de la mélancolie
Dans leur importance opposée pour l'État et le peuple	
Racial	A-racial
Éveil de la race	Apostolisme mondial
Création d'un État	Dissolution des États
Approuve la vie	Nie la vie
Dans leur élaboration opposée de valeurs religieuses	
Religion authentique	Foi rigide
Volonté	Aliénation aboulique
Conception héroïque de la vie	Sentiment du péché
Religion conforme au sang et à la race	Religion négative
Service de la nation	Culte de la lettre
Église du peuple allemand	Humanité mélangée
Communauté des âmes allemandes	Système a-racial
Honneur national	Amour du prochain généralisé
Profession de foi nordique	Idéologie judéo-orientale

La maxime du *SS-Leitheft*, le magazine destiné aux officiers de la SS, nous permet de conclure :

> « Ce qui est chrétien n'est pas germanique, et ce qui est germanique n'est pas chrétien. »[129]

Autres acteurs du national-socialisme

Affiche du NSDAP

Joseph Goebbels

Goebbels qui était ministre de l'Éducation du peuple et de la Propagande, et qui a été désigné comme chancelier par Hitler avant son suicide, était lui aussi un farouche antichrétien.

Pour lui, le christianisme, avec ses valeurs émollientes de paix et de pitié, a rendu faible le peuple allemand :

> « Notre christianisme est fortement teinté de judaïsme. Une religion qui part du principe qu'il faut aimer ses ennemis, que l'on n'a pas le droit de tuer et que l'on doit tendre la joue gauche quand on a reçu un coup sur la droite ne peut faire office de doctrine de défense virile de la patrie […]. Son activité est une trahison. »[130]

On se souvient qu'Himmler exprimait cette idée en d'autres termes.

Alfred Rosenberg

Hitler prétendait n'avoir lu que « superficiellement » le Mythe du XXe siècle. C'était simplement par opportunisme politique. Hitler, en gardant ses distances, donne de l'espoir aux chrétiens.
Adolf Hitler déclare en 1924 à Ernst Hanfstaengl :

> « Dans cinquante ans d'ici, [la mystique] de Rosenberg sera peut-être saluée comme étant l'un des sommets de la philosophie »[131]

Il confie à Otto Wagener dans les années 1930 :

> « Nous seuls, pouvons et devons avoir une pensée claire au sujet des questions raciales. Vous, moi et Rosenberg, et un ou deux autres. Pour nous, ces questions sont une clef et un repère. Pour le public en général, c'est du poison. »[132]

Hitler nomme Rosenberg le 20 juillet 1937 député pour la supervision de la formation idéologique et spirituelle du Parti. Le 11 novembre 1935, lors des journées nationales de Nuremberg, Mein Kampf et Le Mythe du Vingtième Siècle ont été placés côte à côte.

Lors d'un discours, Rosenberg fait référence à la Grèce antique, qui, rappelons-le-nous, est le modèle spirituel d'Hitler :

> « C'est seulement ainsi que le corps et l'âme peuvent s'unir dans une action commune. C'est seulement alors que cette union organique peut advenir, qui fut un temps réalisé, en toute liberté, par des peuples nordiques établis en Grèce. Le secret de la civilisation grecque gît dans le fait que des tribus nordiques se sont jadis soumis un autre pays et que, mus par un idéal esthétique, ils ont su former et éduquer leur corps et leur âme dans une belle unité. C'est pourquoi la Grèce n'est pas le simple exemple que nous aurait donné un quelconque peuple étranger […], mais la Grèce antique nous a montré comment un peuple nordique pouvait librement se former, alors que, un millénaire et demi durant, l'histoire allemande a été opprimée par des dogmes universalistes et par les impérialismes militaro-politiques qui en étaient porteurs. C'est pourquoi la renaissance de l'Antiquité que nous voyons à l'œuvre dans les âmes contemporaines de la nouvelle Allemagne est aussi au fond la renaissance de l'homme germanique libre, et la seule vraie tâche du mouvement national-socialiste est de renforcer les valeurs du caractère […] pour se forger un destin commun qui soit conforme aux lois de la nature et de la vie, et aux exigences éternelles de l'âme raciale allemande. »[133]

Dans son Mythe du Vingtième Siècle, il présente la foi nouvelle instituée par Hitler :

> « Aujourd'hui s'élève une foi nouvelle : le mythe du sang, la conviction de défendre, avec cette sève sacrée, l'essence divine de l'homme, la croyance incarnée dans la conscience la plus claire que le sang nordique représente ce mystère qui remplace les anciens sacrements. »[134]

Rosenberg relate une discussion avec Hitler en 1936 :

> « Le Führer a parlé de manière admirable – et claire : La monarchie et les Églises ont échoué. Partout : en Russie, en Allemagne, en Espagne. Mieux, en s'opposant à l'hygiène raciale, elles ont nourri l'infériorité. Quand ces animaux, en Espagne, se mettent à brûler les prêtres, ils font ce qu'ils ont à faire. Mais s'ils sont devenus ainsi, c'est la faute de ces puissances qui avaient dominé l'Espagne : la monarchie et l'Église. Jadis le christianisme était un fonds de commerce général de sentiments partagés. Et pourtant il a été rapporté de l'extérieur, et s'est ensuite décomposé en de nombreuses confessions. Il s'était en outre associé aux dogmes des sciences de la nature qui, en soi, n'avaient rien à voir avec la religion. Dans la progression des sciences, l'Église était confrontée à la question de

savoir si elle devait se corriger ou en rester au dogme. Elle a choisi la deuxième solution, avec ce résultat que beaucoup se sont détachés d'elle. Aujourd'hui elle se défend contre la profession de foi raciale, et nous n'allons pas en démordre. "Toutes les Églises, le christianisme tout entier ", a dit le Führer, "sont incapables de lutter contre le bolchevisme, c'est à une nouvelle vision du monde de le faire". »[135]

Cette « nouvelle vision du monde », c'est Rosenberg qui la représente. En 1942, Hitler lui confie la charge du combat intellectuel contre les adversaires sur le plan de la vision du monde[136].

Martin Bormann

En 1941, Martin Bormann exprime :

« Les conceptions du national-socialisme et du christianisme sont incompatibles.
Le concept national-socialiste et le concept chrétien sont incompatibles. Les Eglises chrétiennes se bâtissent sur l'ignorance de l'homme et tentent de garder de larges parties du peuple dans l'ignorance, parce que c'est seulement de cette manière que les Eglises chrétiennes peuvent maintenir leur pouvoir. Par contre, le national-socialisme est basé sur des fondements scientifiques. Les principes immuables du christianisme, qui ont été posés il y a presque 2.000 ans, se sont de plus en plus rigidifiés en dogmes étrangers à la vie. Le national-socialisme, cependant, s'il veut accomplir sa tâche historique, doit toujours se guider d'après les données les plus nouvelles des recherches scientifiques.
Les Eglises chrétiennes savent depuis longtemps que la connaissance scientifique exacte représente une menace pour leur existence. Par conséquent, au moyen de pseudo-sciences comme la théologie, elles prennent grand soin de supprimer ou de falsifier la recherche scientifique. Notre vision du monde [*Weltanschauung*] national-socialiste domine de très haut les conceptions du christianisme qui, pour l'essentiel, ont été empruntées au judaïsme. C'est aussi pour cette raison que nous n'avons nullement besoin du christianisme.
Personne ne connaîtrait le christianisme si des pasteurs ne l'avaient pas fait avaler aux gens dès leur enfance. Celui qu'on appelle le Bon Dieu ne donne nullement de lui-même le sentiment de son existence aux enfants, mais assez curieusement, et en dépit de sa toute-puissance, laisse cela aux efforts d'un pasteur. Si donc notre jeunesse n'apprend un jour plus rien de ce christianisme, dont les doctrines sont bien au-dessous des nôtres, le christianisme disparaîtra de lui-même.
Il est également stupéfiant qu'avant notre ère l'humanité n'ait jamais entendu parler de ce dieu chrétien, et que même depuis lors la grande majorité des habitants de notre Terre n'aient jamais entendu parler du christianisme. De ce fait, d'après les arrogants dogmes chrétiens, ils sont damnés depuis le début.
Lorsque nous, nationaux-socialistes, parlons de croyance en Dieu [*Gottglaubigkeit*], nous ne parlons pas, comme les naïfs chrétiens et leurs exploiteurs religieux, d'un dieu à apparence humaine assis quelque part dans un coin de l'univers. Nous devons plutôt ouvrir les yeux de l'humanité au fait qu'en plus de notre propre Terre sans importance, il existe d'innombrables autres corps dans l'univers, beaucoup d'entre eux étant entourés, comme le soleil, par des planètes, et celles-ci à leur tour par des corps plus petits, les lunes. La Force qui anime tous ces corps dans l'univers, en accord avec la loi naturelle, est ce que nous appelons le Tout-puissant ou Dieu. L'affirmation que cette Force universelle puisse se soucier du sort de chaque individu, de chaque bacille sur la Terre, et qu'elle puisse être influencée par des soi-disant prières ou d'autres choses surprenantes, est basée sur une bonne dose de naïveté ou sur une complète effronterie commerciale.
Par contre, nous nationaux-socialistes appelons à vivre aussi naturellement que possible, c'est-à-dire en accord avec les lois de la vie. Plus complètement nous connaissons et suivons les lois de la nature et de la vie, plus nous adhérons à elles, plus nous sommes en accord avec la volonté du Tout-puissant. Plus notre compréhension de la volonté du Tout-puissant est profonde, plus notre succès sera grand. »[137]

Cette incompatibilité entre le christianisme et le national-socialisme, Bormann n'est pas le seul à l'exprimer. Hitler lui-même le dit à en croire Rosenberg :

> « Le Führer a dit que Kerrl n'avait sans aucun doute que de nobles motifs, mais que concilier national-socialisme et christianisme était une mission impossible »[138]

Les raciologues

Dans les écrits qu'il consacre à la notion de *Volk* , Stengel-von Rutkowski, l'acteur principal de la biologie et de la philosophie nazi, explique :

> « L'homme […] obéit aux mêmes lois que les bêtes et les plantes »[139]

Comme l'a expliqué Hitler, nous faisons tous partie du grand tout, et nous obéissons aux mêmes lois que les autres êtres vivants. Les sciences humaines et la philosophie doivent se baser sur la Nature :

> « La *physis*, c'est-à-dire la nature, ne s'arrête pour nous nulle part ! C'est pourquoi nos sciences humaines et notre philosophie doivent elles aussi prendre pied dans cette *physis* et cette légalité naturelle. »[140]

Toute « surnature » dit-il, n'est qu'une « non-nature, une contre-nature ». Stengel se base sur la Nature et non sur « un méta-quelconque qui détruit la vie et qui l'accable de maladie et de bêtise ».
Il en est de même pour Karl Astel, recteur de l'Université d'Iéna :

> « *physis* signifie nature, et nous sommes des membres de cette nature, des résultats des lois de la nature. Pourquoi notre intelligence devrait-elle se détourner de la connaissance des lois de la nature pour explorer une « métaphysique », une « surnature », qui, jusqu'ici, a toujours dégénéré en « non-nature », en antinature ? »[141]

Pour Hans Günther, anthropologue et raciologue, la religiosité germanique se caractérise tout d'abord par la proximité entre le divin et les hommes. Dans les religions orientales, comme le judaïsme et le christianisme, c'est l'inverse : Dieu est un « seigneur puissant » et le fidèle un « esclave ». Il en veut pour preuve que :

> « Dans les langues sémitiques, le verbe prier dérive de la racine *abad* qui signifie "être esclave" » [142]

Cette conception est « étrangère à l'esprit indo-germanique, c'est un effet de la piété orientale » :

> « Parce qu'il n'est pas le serf de son seigneur, l'homme indo-germanique prie le plus souvent non pas à genoux et le regard tourné vers la terre, mais debout, le regard tourné vers le haut, les paumes des mains dressées vers le ciel »[143]

En outre, Hans Günther critique l'espérance d'être délivré du monde terrestre propre au christianisme :

> « [Les] Germains devraient maintenant considérer leur race, leur langue et leur peuple comme quelque chose dont ils devraient être délivrés ? […] Mais délivrés de quoi ? De quel mal, et pour rejoindre quel monde et quelle vie ? *Midgard*, le monde de l'ordre juste, la patrie construite par l'homme, n'était pas un mal à leurs yeux […]. Il n'y avait pour eux pas de vie meilleure. »[144]

Le national-socialiste n'éprouve pas cette volonté de quitter le monde. Au contraire, ce monde, Lothar Stengel von Rutkowski le chante à longueur de pages et de vers dans un recueil de poèmes qu'il écrit en 1937, « Le règne de ce monde : chants et vers d'un païen » :

> « Plus ancienne que les églises et les cloîtres est notre terre patrie
> Notre sang nous unit plus fermement que le baptême des prêtres.

Notre royaume, mes frères, est de ce monde !
Dieu nous a enjoint de le bâtir ! »[145]

Autres

Dans un article intitulé « Natur », l'encyclopédie *Neue Brockhaus* de 1938 explique que le christianisme fait passer la nature « pour le règne du diable » :

> « Pour les Grecs anciens, la nature était le fondement vivant, animé et spiritualisé de toute chose. Dans la religion germanique, la nature était cette réalité imprégnée de divin et, par là même, objet de culte. Aux yeux du christianisme, la nature passait pour un règne étranger et hostile au divin, pour le règne du diable […]. Notre époque a fait à nouveau sienne la conception de la nature propre à la Grèce ancienne. »[146]

C'est le même reproche que faisait le *Das Schwarze Korps* au christianisme.
Georg Mehlis, philosophe allemand, explique en 1941 que l'éthique national-socialiste est contre l'éthique chrétienne :

> « L'éthique national-socialiste est née d'une révolution. Il s'agit de normes qui […] généralement ne doivent pas être considérées comme une réévaluation des valeurs déjà existantes. Hitler n'a pas voulu écrire de nouvelles Tables de la Loi. Il a seulement souligné et mis en exergue les vieilles valeurs éternelles que l'homme germanique célébrait et aimait. L'éthique national-socialiste est une éthique de la guerre et du soldat. Elle respire l'esprit de Frédéric le Grand. Contre l'éthique chrétienne de l'Occident, qui tend à placer des notions comme l'amour, l'humilité et la pitié avant toute autre norme éthique, elle met l'accent sur la fierté, l'honneur et l'héroïsme. »[147]

La police est formée à cette opposition entre national-socialisme et christianisme. Ainsi, dans une publication destinée à la formation idéologique des membres de la police, on lit :

> « L'Allemagne a atrocement souffert de l'importation d'une vision du monde étrangère, la vision juive, qui a été inculquée aux âmes par la violence sans limite des Églises : refoulement de la culture authentique de la race, falsification de la langue allemande, destruction de tous les témoignages de notre préhistoire. L'homme allemand a été, depuis sa plus tendre enfance, soumis pendant des siècles à des idées étrangères à sa race, de telle sorte qu'il n'a plus jamais pu penser par lui-même – et s'il s'y risquait, il était condamné, voire éradiqué, en tant que « païen » ou « hérétique » […]. Toutefois, la voix du sang ne s'est jamais tue. Elle est désormais plus forte que jamais et ne peut plus être recouverte »[148]

Cette soumission à une religion étrangère est dénoncée par de nombreux textes. Il existe aussi des films, comme *Der ewige Wald* (« la forêt éternelle »), de 1935, qui avance que c'est la même hache chrétienne qui a abattu les arbres de Saxe et est responsable du massacre de Verden, transformant la forêt Germanie en un désert oriental.

Ferdinand Rossner, professeur de biologie à l'université d'Hanovre, explique en 1942 que :

> « La substance du message chrétien est juive. La juiverie est la semence, le christianisme est le fruit […]. Ce n'est pas une religion conforme à la race de l'homme allemand »[149]

Cette idée est partagée par Erich Dressler, un allemand né en 1924 :

> « La vraie difficulté résidait dans le fait [que mon père] était chrétien fanatique, et que c'était de l'église que lui venaient toutes ses idées. Ceci prouve combien exacte est la conviction nationale-socialiste selon laquelle le christianisme est une forme décadente de l'idéologie juive, qui sape le sens

national de l'honneur. Il pouvait trotter jusqu'à l'église, chaque dimanche, et hurler des alléluias, mais lorsqu'il s'agissait de défendre sa patrie en difficulté, tout ce qu'il pouvait faire était de mettre en évidence son ulcère à l'estomac. »[150]

Ce témoignage montre bien que le national-socialisme explique que le « christianisme est une forme décadente de l'idéologie juive », et qu'il n'est donc pas compatible avec l'allemand. Hildegard Truzt, née en 1918, épouse d'un SS, partage aussi cette idée :

> « Ça a éclaté quand j'ai amené à la maison des camarades du lycée, qui appartenaient déjà à la B.D.M. et que maman n'aimait pas. Elle critiquait même leurs promenades, leurs excursions, leurs jeux, leurs danses folkloriques et leurs chants communautaires. Elle était terriblement vieux système, imbue de christianisme et de toutes ces fadaises. Elle leur a demandé ce qu'on pensait de la religion, à la B.D.M. Lorsqu'elles lui ont dit bien franchement – car une fille allemande ne ment jamais – que le christianisme était une religion juive et qu'elle ne convenait pas à l'âme allemande, mère s'est mise dans une colère folle. Elle leur a déclaré catégoriquement que je n'entrerais jamais à la B.D.M. »[151]

La Bund Deutscher Mädel (« Ligue des jeunes filles allemandes »), était la branche allemande des Jeunesses Hitlériennes. Melita Maschmann, une des responsables de la propagande au sein de l'Organisation des jeunes filles allemandes de la Jeunesse Hitlérienne (*Bund Deutscher Mädel*), explique :

> « Nous considérions avec mépris les Églises qui prétendaient que Dieu avait été mis au rang des hommes. Mais il nous aurait été très difficile d'expliquer ce qu'étaient nos propres convictions religieuses. Il me semble pouvoir les définir ainsi : nous croyions en un Dieu créateur, qui se manifestait à nous dans l'ordre et la beauté de la nature, et dont nous ressentions également la présence mystérieuse au contact des œuvres d'art. Nous faisions entrer Dieu dans la vie des peuples et de notre peuple, en évitant toutefois de préciser ses moyens d'action. »[152]

Cette vision est partagée par Robert Ley, directeur du Front allemand du travail et organisateur du parti nazi :

> « Adolf Hitler ! Nous sommes liés à toi seul ! En cette heure, nous voulons renouveler notre serment : nous croyons sur cette terre en Adolf Hitler seulement. Nous croyons que le national-socialisme est la seule foi porteuse de salut [*allein seligmachender Glaube*] pour notre peuple. Nous croyons qu'il existe un Seigneur Dieu [*Herrgot*] qui nous a créés, qui nous guide, qui nous oriente et qui nous bénit manifestement. Et nous croyons que ce Seigneur Dieu nous a envoyé Adolf Hitler pour que l'Allemagne devienne un fondement pour toute l'éternité. »[153]

Le combat contre les Églises

Rosenberg note en 1937[154] :

> « Il y a quelques jours, alors qu'après mon anniversaire – c'était le 13 –, j'étais de nouveau à déjeuner chez le Führer, on s'est mis à parler, pendant le repas, des affaires religieuses. Kerrl, qui était présent, a profité de l'occasion pour présenter, devant toute la table, une plainte contre le Gauleiter Roever concernant le décret sur le crucifix (soutenu par le Dr Goebbels). Le Führer a écarté cela d'un signe de la main : dans une grande confrontation, il arrive bien entendu que l'on commette des erreurs tactiques. Si l'on voulait considérer au ralenti le déroulement d'une grande bataille, on trouverait beaucoup de choses qu'on aurait pu mieux faire qu'elles ne l'ont été. Ce n'est cependant pas sur le front que l'on ressent l'agacement causé par ce type de faits inévitables, mais dans les ministères. Et quand l'autre camp s'énerve à propos des sorties des prêtres : depuis quand mène-t-on une guerre dans laquelle on ne tire que d'un seul côté ? ! On ne doit pas prendre ça au tragique. La grande lutte pour la domination absolue de l'État sur l'Église se poursuit, a-t-il dit, nous devons prolonger le combat des grands empereurs contre les papes et nous le mènerons à son terme. Si l'Église ne le veut pas, il faut selon lui seulement mener une réflexion sur la tactique [,] mais pas s'interroger sur la volonté de la réprimer : savoir si l'on veut lui couper une artère après l'autre ou mener un combat ouvert. L'Église, dit-il, ne cesse de perdre du pouvoir dans le monde entier : en Espagne, c'est la totalité du peuple – et pas seulement les bolcheviques – qui est, au fond, anticléricale. En Russie, l'Église est vaincue. Les Églises, estime-t-il, n'ont de toute façon plus rien à voir avec la religion, elles utilisent justement la foi à des fins relevant de la pure politique de pouvoir.
> Kerrl a bredouillé quelque chose à propos du "maintien des Églises contre les prêtres", sur quoi le Führer a demandé : Sommes-nous arrivés au pouvoir avec ou sans les Églises ? – Et qu'est-ce que vous en pensez, Kerrl, avons-nous plus de peuple derrière nous aujourd'hui qu'autrefois ? – Kerrl répond : Nous en avions plus autrefois. – Le Führer : Allons, Kerrl, ne délirez donc pas ! – Puis il a encore tenu un assez long exposé sur les questions liées aux Églises.
> Le "ministre des Églises du Reich" s'est trouvé profondément contrit. Il n'a donc toujours aucune idée, même lointaine, de la mission qui est la sienne : il ne s'agit pas de nous créer un "pouvoir religieux maison", mais de faire du NSDAP le maître des Églises »

Le but du Führer est d'avoir la « domination absolue de l'État sur l'Église ». Mais comme cela ne se déroulait pas toujours comme prévu, l'usage de la force a dû être employé.
Albert Speer explique :

> « [Le Führer] était plus brutal qu'à l'Obersalzberg, déclarant de temps à autre sans ambages : "Quand j'en aurai terminé avec les autres questions, je réglerai mes comptes avec l'Église. Elle en perdra l'ouïe et le parler". Mais Bormann ne voulait pas que ce règlement de comptes fût ajourné. Le pragmatisme circonspect de Hitler ne convenait pas du tout à sa manière brutale et directe. »[155]

C'est ce que note Goebbels en 1942 :

> « Le Führer est maintenant inexorablement déterminé à anéantir les Églises chrétiennes après la victoire »[156]

Plus le temps passait, et plus Hitler souhaitait « régler ses comptes » avec l'Église. Goebbels note bien « les Églises chrétiennes » : c'est toutes les Églises que le Führer veut anéantir, catholiques comme protestantes.

Les Églises catholiques

Rappelons que « catholique » signifie originellement « universel », ce qui semble déjà, de prime abord, s'opposer à la conception raciale de la *Weltanschauung* [vision du monde] national-socialiste.

Hitler se veut, dans un premier temps, rassurant avec l'Église, il dit à Hjalmar Schacht :

> « J'ai toujours dit à Rosenberg qu'on ne s'attaque ni aux jupons ni aux soutanes »[157]

Le 25 avril 1933, Hitler reçoit deux évêques en colloque singulier. Hitler leur explique « il y a des difficultés en vue avec la Pologne » et « nous avons besoin de soldats ». Il fait de la religion un soutien moral indispensable aux troupes, comme il l'explique dans Mein Kampf. C'est pour cela qu'il souhaite être rassurant avec l'Église.

En mars 1931, trois évêques de la province de Paderborn s'opposent à l'adhésion des catholiques au parti nazi. En effet, selon eux, le programme « religieux et culturel » du NSDAP est « incompatible avec la doctrine catholique ». Ils précisent :

> « Le national-socialisme n'est pas un simple parti politique ; il représente également une Weltanschauung [vision du monde]. De ce point de vue, il est entraîné à adopter une certaine attitude envers la religion et à avoir des exigences dans le domaine religieux »[158]

En mai de la même année, Hermann Goering, certainement envoyé par Hitler, se rend au nom du parti au Vatican où il tiendra des propos rassurants, expliquant que les « chefs du mouvement » n'approuvent pas l'anticatholicisme de « certains de ses membres ».

La revue catholique Rhein-Mainische Volkszeitung a souhaité renoncer à la résistance politique pour « coopérer loyalement avec le nouveau régime […] alors on peut supposer que le régime saurait réfréner l'ardeur de ceux qui, dans le Parti [nazi], veulent ressusciter le Kulturkampf. »

Alfred Rosenberg, loin d'être désavoué sinon en paroles par Hitler, est nommé au poste de superviseur de la vie spirituelle et idéologique du NSDAP. Dans le cadre de la Gleichschaltung, « mise au pas », l'alignement des allemands sur les conceptions national-socialistes commencent et la religion n'y échappe pas.
Les termes du concordat ne sont pas respectés : les organisations de jeunesses catholiques sont absorbées au sein de la Jeunesse hitlérienne et les autres organisations catholiques sont dissoutes. Ces mesures conduit le Vatican à réagir officiellement au printemps 1937 avec la fameuse encyclique *Mit Brennender Sorge*.

« Avec un souci brûlant » ou « Avec une vive inquiétude », sont les premiers mots de l'encyclique consacrée à la « situation de l'Église catholique dans le Reich allemand », que le pape Pie XI envoie à l'ensemble des membres du clergé allemand. Le texte de cette encyclique a été rédigé en allemand vulgaire et non en latin pontifical, ce texte s'adressait donc à tous. Daté du 14 mars 1934, dimanche de la Passion, il revêt sans doute une dimension symbolique. Si le pape est inquiet c'est face à « l'orage de funestes luttes religieuses qui monte à l'horizon sur l'Allemagne », à propos de « la lutte ouverte contre l'école confessionnelle, protégée pourtant par le Concordat » mais aussi car « la liberté religieuse est victime d'un encerclement organisée sous milles formes ».
Le pape explique que le nom même de Dieu serait apposé, en Allemagne, « comme une étiquette vide de sens » : c'est sans nul doute le christianisme positif, dont le NSDAP se réclame dans son programme de 1920, qui est visé ici. Pour le pape, les commandements de Dieu « valent indépendamment du temps et de l'espace, du pays et de la race » et « seuls des esprits superficiels peuvent tomber dans l'erreur qui consiste à parler d'un Dieu national, d'une religion nationale ».
Personne ne peut affirmer, selon lui :

« Je crois en Dieu, cela me suffit en fait de religion ».

Le pape s'attaque désormais au mouvement *Gottglaubig* (« croyant en Dieu »), qui consistait à ignorer l'Église.
Le pape s'insurge contre la tendance à rejeter l'Ancien Testament :

> « Les livres sacrées de l'Ancien Testament, sont entièrement paroles de Dieu et forment une partie substantielle de sa révélation »

Le pape explique également que le Christ tire « son humaine nature du peuple qui l'a crucifié », ce qui veut donc dire que, contrairement à ce que certains nazis croient, le Christ est bien juif, mais que son peuple, c'est-à-dire le peuple juif, est responsable de sa mise en croix.
C'est au tour de la divinisation du Führer d'être critiquée :

> « Celui qui, dans une sacrilège méconnaissance des différences essentielles entre Dieu et la créature, entre l'Homme-Dieu et les enfants des hommes, ose dresser un mortel, fût-il le plus grand de tous les temps, aux côtés du Christ, bien plus, au-dessus de Lui ou contre Lui, celui-là mérite de s'entendre dire qu'il est un prophète de néant ».

Enfin, par cet encyclique le pape attaque le fait que les nazis ne croient pas au péché originel mais au « péché contre la race », c'est-à-dire le métissage.

Dans une lettre du 30 avril 1943 à Monseigneur Preyssing, archevêque de Berlin, Pie XII affirme :

> « Tout cela, toujours et encore, n'est qu'une partie d'un vaste plan qui vise à étouffer la vie de l'Église sur le territoire où s'exerce l'autorité allemande. »[159]

Le pape avait donc compris qu'Hitler était déterminé à anéantir l'Église catholique en Allemagne. En outre, dans une allocution de Pie XI du 6 septembre 1938, devant un groupe de pèlerins venus de Belgique, noté par Monseigneur Picard, on apprend que l'antisémitisme est incompatible avec le christianisme :

> « Non il n'est pas possible aux chrétiens de participer à l'antisémitisme. Nous reconnaissons à quiconque le droit de se défendre, de prendre les moyens de se protéger contre tout ce qui menace ses intérêts légitimes. Mais l'antisémitisme est impossible. Nous sommes spirituellement des sémites »[160]

L'Église catholique a donc été combattu par les nazis, ce que Pie XII et très certainement Pie XI avaient compris. Mais les nationaux-socialistes n'en voulaient pas qu'aux catholiques : ils en voulaient aussi aux protestants.

Le sort des Églises protestantes

En 1933, quand le national-socialisme prend le pouvoir, 2/3 de la population du Reich, soit 40 millions de protestants, sont répartis au sein d'une trentaine d'Églises régionales. Dès les années 1930, beaucoup de protestants avaient rejoint le parti. Le mouvement religieux des *Deutsche Christen* (« Chrétiens allemands »), consiste en un syncrétisme entre l'évangélisme orthodoxe et le national-socialisme, pour réaliser le « christianisme positif ». Son programme, défini en 1932 et rapporté en 1939 par Edmond Vermeil dans son ouvrage *Hitler et le christianisme*, est le suivant :

1. Lutter pour amener les 29 Églises réunies dans l'Alliance des Églises Évangéliques à constituer une Église du Reich (Reichskirche), dépourvue de tout parti politico-ecclésiastique et de toute institution parlementaire ;
2. Définir le christianisme positif, qui consiste à croire en Christ et à le confesser, mais à l'allemande (*artgemäss*) et conformément au véritable esprit de Luther, à sa piété héroïque, exclusive de toute faiblesse ;
3. Combattre le marxisme et le Centre par tous les moyens, l'Église devant travailler contre les ennemis du nazisme ;
4. Mettre fin au mélange des races, la vraie Race, le vrai germanisme se fondant sur la foi en Christ, qui purifie la Race ;
5. En finir avec le judaïsme, danger pour l'Allemagne et tous les peuples, avec les mariages entre chrétiens et juifs, avec le cosmopolitisme chrétien, le pacifisme, la Franc-Maçonnerie ;
6. Admettre enfin que le peuple allemand a une mission providentielle, voulue de Dieu, à remplir ici-bas.

L'article 24 du programme en 25 points du NSDAP stipule :

> « Nous exigeons la liberté au sein de l'État de toutes les confessions religieuses, dans la mesure où elles ne mettent pas en danger son existence ou n'offensent pas le sentiment moral de la race germanique. Le Parti en tant que tel défend le point de vue d'un christianisme positif, sans toutefois se lier à une confession précise. Il combat l'esprit judéo-matérialiste à l'intérieur et à l'extérieur, et est convaincu qu'un rétablissement durable de notre peuple ne peut réussir que de l'intérieur, sur la base du principe : l'intérêt général passe avant l'intérêt particulier. »

En 1930, Rosenberg précise dans son Mythe du Vingtième Siècle, ce qu'est le « christianisme positif » que prône le parti :

> « Les christianismes négatif et positif sont depuis toujours en lutte et se combattent aujourd'hui avec encore plus d'acharnement qu'autrefois. Le côté négatif se réclame de la tradition syrio-étrusque, de dogmes abstraits et de rites consacrés, le positif révèle de nouveau les forces du sang nordique ».

Le « christianisme positif », ce n'est rien d'autre que l'hérésie qu'avait dénoncé l'encyclique papale : « l'erreur qui consiste à parler d'un Dieu national, d'une religion nationale »

En mai 1934, les Églises protestantes réagissent face aux « abus du régime ». Il s'agit de la Déclaration de Barmen, établie par 1939 représentants des Églises évangéliques et principalement écrite par Karl Bath. En voici un passage :

> « Nous rejetons la fausse doctrine selon laquelle, en plus et à côté de cette seule Parole de Dieu, l'Église pourrait et devrait reconnaître d'autres événements et pouvoirs, personnalités et vérités, comme Révélation de Dieu et source de sa prédication ».

Contre la « théologie naturelle » que prône le « christianisme positif », les membres de l'Église confessante veulent revenir aux sources mêmes de la religion. Il ne faut donc pas exclure l'Ancien Testament et il ne faut pas non plus adjoindre cette « foi en la Race » et cette croyance en une « mission providentielle » de l'Allemagne qui figurent dans le programme des *Deutsche Christen*.
Une année plus tard, Karl Bath est suspendu d'enseignement pour avoir refusé de prêter serment au Führer. En 1938 il donne une conférence à Zurich et y explique que le national-socialisme doit être combattu :

> « Le double caractère du national-socialisme en tant qu'expérience politique et démarche religieuse salvatrice élimine toute possibilité de réponse à la question qu'il pose uniquement en termes politiques et non pas, indirectement ou directement, en termes de foi également. Par conséquent, en aucune circonstance ne peut-il y avoir d'attitude neutre envers les problèmes politiques actuels. »[161]

De même, Paul Tillich, théologien protestant de l'époque, déclare en 1938 :

> « La neutralité politique de l'Église est impossible car le national-socialisme revendique un élément religieux »[162]

En 1937, Alfred Rosenberg prend à parti Karl Barth et l'Église confessante dans son texte *Protestantische Rompilger. Der Verrat an Luther* (« Pèlerins protestants à Rome. Luther trahi »), écrit pour répondre aux critiques protestantes de son ouvrage *Le Mythe du Vingtième Siècle* :

> « La question se pose donc en ces termes pour l'ensemble de l'Allemagne : Martin Luther représente-t-il encore une référence pour la direction responsable du protestantisme, ou bien Ignace de Loyola est-il devenu le chef spirituel de l'Église confessante ? Parce que, la révolte de Luther, à la fois sous l'angle religieux comme dans sa dimension nationale, constituait une protestation du tempérament germanique. […] La *Weltanschauung* [vision du monde] national-socialiste repose sans discussion sur l'estime de soi de l'Allemand, sur des valeurs de la nature considérées comme nobles : nous avons la ferme conviction que le *Volk* [peuple] allemand n'est pas né dans le péché mais est de noble naissance et ascendance. Si nous n'avions pas eu cette conviction, si cette croyance n'avait pas constitué un élément vital, aussi bien pour le Führer que pour le moindre des SA, l'Allemagne n'aurait jamais traversé les épreuves et nous n'aurions jamais pu abattre le marxisme. »

Ce texte montre que la notion de péché originel est rejetée par le nazisme, comme l'indiquait l'encyclique *Mit brennender Sorge*.

Autres

L'eugénisme

Souvenons-nous qu'Hitler, dans *Mein Kampf*, prônait un eugénisme. Le ministre de l'Intérieur, Wilhelm Frick, dans un discours prononcé lors de la première session du « Comité d'experts pour la politique démographique et raciale », qu'il réunit en juin 1933, explique :

> « C'est cette sorte d'humanisme moderne et d'aide sociale pour les malades, les faibles et les inférieurs qui était un crime à l'égard du peuple, car elle menait à sa fin »[163]

Nous ne devons pas écouter les chrétiens prônant cette humanisme décadent :

> « La science de l'hérédité […] nous donne le droit, mais nous impose aussi l'obligation morale d'exclure les malades héréditaires de la procréation. Nous n'avons pas le droit de nous laisser détourner de ce devoir par un amour du prochain mal compris ou par des réserves d'ordre religieux, qui reposent sur les dogmes des siècles passés. Au contraire, nous devons considérer comme contrevenant à l'amour chrétien et social du prochain le fait de laisser se reproduire en toute connaissance de cause des malades, qui transmettront un malheur infini à leurs proches et aux générations futures. »[164]

Le médecin Gerhard Wagner interpelle en 1936 prêtres et pasteurs :

> « Quand, revêtus de la noble robe cléricale des deux confessions, vous prêchez que « votre règne n'est pas de ce monde », occupez-vous donc de votre monde à vous et laissez-nous le droit et la responsabilité de réguler le règne de ce monde, notre État allemand d'après nos propres lois et nos propres nécessités. »[165]

C'est ce que le *Das Schwarze Korps*, le journal de la SS, explique en 1937 :

> « Quand quelqu'un dit que l'homme n'a pas le droit de tuer, répondons-lui que l'homme a encore cent fois moins le droit de gâcher le travail de la nature et de garder en vie un être qui n'est pas né pour vivre. Ça n'a rien à voir avec l'amour chrétien du prochain, car, par « prochain », on entend seulement l'être humain capable de ressentir l'amour qu'on lui prodigue […]. On devrait faire une loi qui rende ses droits à la nature. La nature laisserait mourir de faim un être incapable de vivre. Nous pouvons être plus humain et lui administrer une mort sans souffrances. Voilà la seule humanité qui vaille, et elle est cent fois plus noble, digne et humaine que la lâcheté qui se cache derrière cet humanitarisme qui impose à cette pauvre créature le poids de son existence et à sa famille ainsi qu'à la communauté du peuple la charge de son entretien. Ceux qui se vantent de leur humanité sont habituellement des individus qui ne font rien pour préserver la force de la race et qui préfèrent un idiot baptisé à un païen plein de santé. De la phrase de Matthieu, V, 3, « Heureux les pauvres en esprit », nul homme raisonnable ne peut induire des droits pour les idiots ici-bas. Nul, par contre, ne leur conteste leurs droits au-delà : le royaume des cieux leur est grand ouvert. »[166]

Un autre médecin, Eugen Stähle, également membre du NSDAP et responsable local de l'opération T4, explique en 1940, au sujet de cette dernière :

> « Là où la volonté de Dieu règne vraiment, c'est-à-dire en pleine nature, on ne trouve pas de trace de pitié pour ce qui est faible et malade […]. Vous ne verrez pas un lapin malade survivre plus de quelques jours : il sera la proie de ses ennemis et, par là même, sera soulagé de ses souffrances. C'est pourquoi les lapins sont une société [sic] qui est toujours saine à 100 % […]. Le cinquième

commandement « Tu ne tueras point » n'est pas un commandement de Dieu, mais une invention juive au moyen de laquelle les Juifs, ces plus grands meurtriers que l'Histoire ait connus, tentent toujours d'empêcher leurs ennemis de se défendre efficacement, pour pouvoir eux-mêmes mieux les exterminer par la suite. »[167]

L'euthanasie commence à partir de janvier 1940, cette action est appelée aujourd'hui Aktion T4. Le 9 juillet 1940, le pasteur Paul Gerhard Braune s'insurge, dans un mémorandum adressé à la chancellerie du Reich :

« Jusqu'où ira-t-on dans l'extermination des vies indignes ? […] Où se trouve la limite ? »[168]

Il sera arrêté et emprisonné par la gestapo. Le 3 août 1941 c'est au tour de l'évêque de Munster, Monseigneur von Galen de protester :

« Sous aucun prétexte, l'homme n'a le droit de tuer un innocent, sauf en cas de légitime défense […] Nous apprenons depuis quelques mois que, sur ordre de Berlin, des malades mentaux qui sont en traitement depuis longtemps déjà et peuvent sembler incurables sont emmenés de force des cliniques psychiatriques. Régulièrement, la famille reçoit peu de temps après un avis l'informant que le malade est mort, que le corps a été brûlé et que les cendres peuvent être retirées. Dans l'ensemble, règne la quasi-certitude que tous ces décès inattendus de malades mentaux ne sont pas survenus d'eux-mêmes, mais ont été artificiellement provoqués et que l'on suit en cela la doctrine qui autorise à supprimer les "vies indignes", et que par-là même, à tuer des innocents lorsque l'on considère que leur existence n'apporte plus rien au peuple ni à l'État. C'est une conception effroyable »[169]

En août 1941, Hitler arrête officiellement son programme d'euthanasie.

Les Jeunesses Hitlériennes

Une chanson des Jeunesses hitlériennes révélatrice des sentiments anti-chrétiens du national-socialisme :

> « Nous sommes la joyeuse jeunesse hitlérienne, nous n'avons pas besoin de vertu chrétienne,
> Car notre guide Adolf Hitler est notre sauveur, notre médiateur.
> Aucun vilain cureton ne peut nous empêcher de nous sentir les enfants de Hitler. Ce n'est pas le Christ que nous suivons mais Horst Wessel avec de l'encens et une marmite d'eau bénite!
> Nous suivons en chantant les drapeaux hitlériens, alors seulement, nous sommes dignes de nos anciens, Je ne suis ni catholique, ni chrétien, je vais avec la SA, où qu'elle aille.
> On peut me voler l'Eglise, la croix gammée me rend heureux sur Terre; je la suivrai pas à pas. Baldur von Schirach, emmène-moi ! »[170]

Les Napola, acronyme de *Nationalpolitische Erziehungsanstalt*, étaient des internats scolaires formant la nouvelle élite du Reich. Sa mission était de produire la nouvelle génération de dirigeants politiques, militaires et administratifs du Troisième Reich. Cette école est passée sous contrôle de la SS.
Heinrich Himmler écrit le 30 juin 1942, à l'Obergruppenführer Heissmeyer, inspecteur général de ces établissements :

> « Assurément, les jeunes gens à leur arrivée appartiennent aux diverses confessions. Mais, à mon avis, la formation idéologique dispensée devrait amener en peu d'années le jeune récemment entré au point de pousser lui-même ses parents à le laisser quitter son Église. »[171]

Les futurs cadres nazis étaient formées de façon à abandonner le christianisme.

Baldur von Schirach, chargé des Jeunesses Hitlériennes, décrit comment il applique ces méthodes, réduisant de façon considérable l'attrait des Eglises en leur interdisant toutes les activités divertissantes susceptibles d'attirer la jeunesse :

> « Je tentai de couper l'herbe sous le pied en décrétant que la formation politique et sportive des jeunes relevait exclusivement de la Jeunesse hitlérienne. Les groupes confessionnels devaient se limiter à des activités religieuses et spirituelles, donc pratiquement à la lecture de la Bible et à la messe. Tout ce qui attire les jeunes – le camping et les voyages, les jeux de plein air, le sport, le tir réduit – était réservé à la Jeunesse hitlérienne. À cela s'ajoutaient le port de l'uniforme et des drapeaux ainsi que deux accessoires qui jouaient alors un grand rôle dans la jeunesse en groupes, rôle presque incompréhensible aujourd'hui : la bandoulière et le poignard scout. »[172]

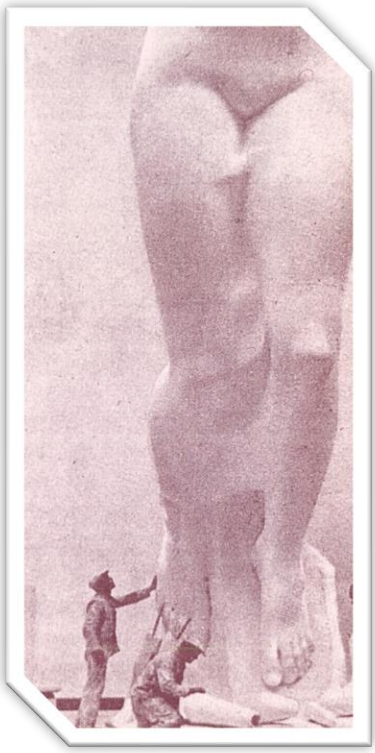
Il explique également :

> « Les évêques étaient assez prêts à faire preuve de patriotisme mais se refusaient à laisser en plan leurs organisations de jeunes. […] Je proposais un compromis : j'étais prêt à retirer mon interdiction de double appartenance à une organisation de jeunesse catholique et à la Jeunesse hitlérienne. En échange, les évêques devaient interdire, pour l'été 1934, aux groupes catholiques de voyager, de camper et de porter leur uniforme. Les évêques acceptèrent. Le 29 juin vers minuit, nous nous séparâmes dans les meilleurs termes. Nous devions nous rencontrer le lendemain pour ratifier officiellement l'accord. »[173]

Sur l'art nazi

Hitler vouait une admiration profonde pour l'art grec et s'en est énormément inspiré :

> « Dans tous les domaines, la culture grecque représentait aux yeux de Hitler la suprême perfection. La conception de la vie dont témoignait par exemple l'architecture grecque, était, selon lui, « allègre et saine ». Un jour, la photo d'une belle nageuse le plongea dans une rêverie philosophique. « Quels merveilleux corps on peut voir aujourd'hui ! C'est en notre siècle seulement que la jeunesse par le sport, se rapproche des idéaux grecs. Les siècles précédents ont bien négligé le corps. Mais, en cela, notre époque se différencie de toutes les autres époques depuis l'Antiquité »[174]



La partie inférieure de La Déesse de la Victoire par Joseph Thorak in Guyot Adelin et Restellini Patrick, L'art nazi – Un art de propagande, éditions Complexe, 1987, p. 12

Sur le salut hitlérien

Le fameux *Heil Hitler* (littéralement « salut Hitler »), prend rapidement place au traditionnel salut associant Dieu et la rédemption *Grüss Gott*, qui était la salutation la plus courante dans le sud de l'Allemagne et en Autriche. Ce nouveau salut est censé mettre fin aux différences sociales liées à la révérence traditionnelle vis-à-vis des notables, mais il attribue au Führer des qualités divines, puisqu'il lui prête le don d'assurer le salut des individus comme celui du peuple allemand.

Sur la devise *Gott mit uns*

La devise *Gott mit uns*, signifiant littéralement « Dieu avec nous », utilisée dans la *Reichswher* dès la république de Weimar, est gardée lorsqu'Hitler rebaptise l'armée en *Wehrmacht*. Il s'agit simplement de soutenir le moral des troupes en faisant appel à leurs convictions religieuses – d'autant plus qu'elle ne s'identifie à aucune religion en particulier, elle parle aux chrétiens comme aux *Gottgläubig*. Rappelons que dans *Mein Kampf*, Hitler soulignait le soutien moral apporté aux troupes « par le pasteur protestant comme le curé catholique ».

Le fascisme italien

Le fascisme italien consistant en la volonté de restaurer la Rome antique, n'est pas un retour au christianisme, surtout lorsqu'on sait que c'est à cause de cette religion abrahamique que Rome s'est effondrée.

> « Rome et l'Italie sont deux termes inséparables. Rome est notre point de départ et de référence, elle est notre symbole, ou si l'on préfère notre mythe. Nous rêvons l'Italie romaine, c'est-à-dire sage et forte, disciplinée et impériale. Beaucoup de ce qui fut l'esprit immortel de Rome resurgit dans le fascisme : romain est le faisceau du licteur, romaine est notre organisation de combat, romain est notre orgueil et notre courage » [175]

Le cas de Mussolini

L'opposition au christianisme

Mussolini, au cours des mois de novembre et de décembre 1908, publie en plusieurs parties l'article « La philosophie de la force » dans *Il Penserio romagnolo* (« La pensée de Romagne »), le journal des républicains de Forli. Cet article est une réponse à une conférence sur Nietzsche produite par le député socialiste réformiste Claudio Treves. Le Duce devient nietzschéen dès le début du 20ème siècle :

> « Mussolini commence à lire les œuvres de Nietzsche lors de ses séjours en Suisse entre 1902 et 1904, et il développe dès lors un intérêt durable pour sa pensée. Il publie aussi, quatre ans plus tard, un long compte rendu de la biographie du philosophe allemand écrite par Daniel Halévy »[176]

Cette pensée nietzschéenne la suit toute sa vie. Ainsi, en 1932, lors de sa rencontre avec Emil Ludwig de mars-avril 1932, Mussolini explique que l'impérialisme, pas seulement pris dans son sens militaire, est :

> « Une des forces élémentaires de la nature humaine, précisément comme volonté de puissance […]. Tant qu'on vit, on est impérialiste. Quand on est mort, on ne l'est plus »[177]

La pensée nietzschéenne contribua indéniablement à la formation idéologique et philosophique de Mussolini. Le futurisme inspira aussi Mussolini dans sa dimension antilibéral, anti-monarchie et anti-Église.

Dans son ouvrage majeur, La Doctrine du Fascisme, le Duce écrit :

> « En dehors de l'histoire, l'homme n'est rien. C'est pourquoi, le fascisme est contraire à toutes les abstractions individualistes, à base matérialiste, genre XIXe siècle ; c'est pourquoi aussi il est contraire à toutes les utopies et à toutes les innovations jacobines. Il ne croit pas à la possibilité du « bonheur » sur la terre, comme le voulait la littérature des économistes du XVIIIe siècle ; aussi repousse-t-il toutes les conceptions téléologiques d'après lesquelles, à un certain moment de l'histoire, le genre humain parviendrait à un stade d'organisation définitive. Une telle doctrine est contraire à l'histoire et à la vie, qui est mouvement incessant et perpétuel devenir. »[178]

Cette opposition à la téléologie constitue une opposition au christianisme. En effet, pour le chrétien – comme pour l'adepte des autres religions abrahamiques – il est difficile de mettre en doute le principe téléologique : il a forcément foi en une progression linéaire vers l'eschatologie chrétienne et croit en la parousie.

Dans l'édition de Charles Belin de cet ouvrage, on y trouve des « extraits de publications antérieures à l'exposé de la doctrine du Fascisme ». En voici un qui rejoint ce qu'il avait écrit :

> « Nous ne croyons pas à une solution unique, qu'elle soit économique, politique ou morale, à une solution linéaire des problèmes de la vie, parce que — ô illustres chantres de toutes les sacristies, — la vie n'est pas linéaire et vous ne la réduirez jamais à un segment circonscrit par des besoins primordiaux »[179]

Les termes « chantre » et « sacristie » indiquent que Mussolini s'adresse bien aux chrétiens. Dans ce même Il Popolo d'Italia du 1er janvier 1922, Mussolini écrivit :

> « Notre bataille est plus ingrate, mais elle est plus belle parce qu'elle nous oblige à ne compter que sur nos forces. Nous avons mis en pièces toutes les vérités révélées, nous avons craché sur tous les dogmes, nous avons rejeté tous les paradis, nous avons bafoué tous les charlatans — blancs, rouges, noirs — qui introduisent dans le commerce les drogues miraculeuses qui donneront « le bonheur » au genre humain. Nous ne croyons ni aux programmes, ni aux plans, ni aux saints, ni aux apôtres, et surtout nous ne croyons pas au bonheur, au salut et à la terre promise. »[180]

On ne saurait être plus clair, le fascisme ne croit pas au christianisme ni à quelconque religion abrahamique.

Galeazzo Ciano, le ministre italien des Affaires étrangères, a tenu un journal dans lequel on retrouve, dans une note de 1938, cette opposition de Mussolini au christianisme :

> « Le Duce est très remonté sur la question de la race et contre l'Action catholique. Il ordonne que tous les Juifs soient éliminés des postes diplomatiques. En attendant, je commencerai par les rappeler à Rome. Il est violent contre le Pape. Il dit : « Je ne sous-estime pas ses forces mais lui non plus ne doit pas sous-évaluer la mienne. L'exemple de 1931 l'enseigne. Il suffirait que je fasse un signe pour déchaîner tout l'anticléricalisme de ce peuple, lequel a dû se donner bien du mal pour ingurgiter un Dieu juif. » Il me répète sa théorie d'une catholicisation-paganisation du christianisme : « C'est pour cela que je suis catholique et antichrétien. » Il refuse de recevoir Grandi qui est dans l'antichambre et qui en est abattu. »[181]

La théorie de « catholicisation-paganisation du christianisme » est une volonté de paganiser l'Église catholique, d'en retirer ses prémisses chrétiennes pour ne laisser place qu'à celles païennes.
De même. Giuseppe Bottai note dans son journal que Mussolini ne cachait pas son hostilité à l'encontre du peuple juif, auquel il reprochait :

> « [L'invention] de la démocratie, de la banque et du christianisme [et leur histoire de] peuple de pasteurs et d'agriculteurs sauvages, semée de traits sensuels, presque obscènes »[182]

Cette opposition au christianisme n'est pas nouvelle, en 1908, Mussolini expliquait :

> « Nous sommes résolument antichrétiens et nous considérons le christianisme comme un stigmate immortel de l'opprobre de l'humanité. »[183]

Mussolini est donc un fervent antichrétien dès le 20ème siècle, et gardera cette hostilité tout au long de sa vie. Il n'était pas athée pour autant

La religion fasciste

Les rapports avec l'Église

L'Église catholique et ses associations militantes ont été la cible des squadristes. Mussolini s'est rendu vite compte de la nécessité de trouver un accord avec cette institution. Il connaissait, tout comme Hitler, l'utilité de la religion pour le peuple. Mais il comptait remplacer progressivement la religion chrétienne par une autre foi. Il a voulu donc convaincre que fascisme et catholicisme pouvaient fusionner, sans préciser que cette assimilation se ferait au bénéfice du premier. L'objectif est de récupérer l'héritage de la romanité présent dans l'Église et le détourner au profit de la fascisation des italiens. On retrouve ici la théorie de « catholicisation-paganisation du christianisme » susmentionné.

Dès son premier discours à la Chambre des députés en 1921, Mussolini donne ce ton :

> « La tradition latine et impériale est aujourd'hui représentée par le catholicisme. »

Le programme initial des faisceaux de combat, en mars 1919, appelait à une « confiscation des biens des congrégations religieuses ». La différence entre le Mussolini député et celui de San Sepolcro montre bien le pragmatisme dont il fait preuve. D'autant plus qu'après la marche sur Rome, il ne pouvait consolider son pouvoir sans rallier la masse catholique.
C'est pourquoi des négociations s'entamèrent en août 1926 entre d'un côté Francesco Pacelli, frère du nonce à Berlin, et de l'autre Domenico Barone, conseiller d'Etat. Mussolini prend la direction des négociations en janvier 1929 et aboutit aux accords du Latran. Ces derniers ont permis au Duce d'obtenir le soutien du peuple et du Vatican, en échange de quoi :

> « L'Italie reconnaît et réaffirme le principe consacré dans l'article premier du statut du royaume en date du 4 mars 1848, en vertu duquel la religion catholique, apostolique et romaine, est la seule religion de l'État. »[184]

L'Église bénéficie de la reconnaissance du catholicisme comme religion d'Etat, et de l'enseignement catholique dans les écoles.

Cette accord ne dura qu'un temps, en raison de la divergence profonde entre le fascisme et le catholicisme. Un conflit entre le fascisme et l'Église éclate en 1931, à propos de l'éducation de la jeunesse. Ainsi, selon Frédéric Le Moal :

> « Giuriati multiplia les attaques contre les prétentions éducatives de l'Eglise. Pendant l'année 1931, les sbires fascistes passèrent des mots aux actes : sièges d'organisations catholiques saccagés, militants catholiques agressés, églises vandalisées. Même le siège de la chancellerie pontificale n'échappa pas aux dévastations ! Ces violences, outre qu'elles confirmaient que le catholicisme demeurait un ennemi au même titre que le socialisme défunt, n'avaient rien de spontané. Pour preuve, la décision prise par le Duce lui-même le 30 mai 1931 d'ordonner la dissolution des mouvements de jeunesse encore indépendants. »[185]

Pour Julius Evola, ce conflit était inévitable :

> « Il était donc naturel qu'on arrivât souvent à des heurts, spécialement lorsqu'entraient en jeu l'éducation et la formation spirituelle des jeunes générations, entre le fascisme et les représentants de la religion dominante, désireux de monopoliser tout ce qui a un caractère proprement spirituel en s'appuyant sur les clauses du Concordat »[186]

Ce conflit aboutit, le 5 juillet 1931, à l'encyclique *Non abbiamo bisogno*[187] (« Nous n'avons pas besoin »), dans laquelle l'esprit et la doctrine du fascisme sont critiqués, et présentés comme une « statolâtrie païenne ».

Pie XII, le nouveau pape depuis mars 1939, rend visite en décembre de la même année à Victor-Emmanuel III, en espérant trouver un allié contre le Duce, ce qui n'a pas fonctionné. Cet engagement a réveillé l'antichristianisme de Mussolini et sa haine pour l'Eglise catholique accusée d'être :

> « avec l'Autriche en 1915-1918 [et] contre l'Allemagne aujourd'hui, [d'œuvrer] constamment [à] la ruine de la cause italienne, [d'avoir] ramolli, […] dévirilisé [le peuple italien et de lui avoir] enlevé le goût de la domination »[188]

Cette haine de l'Église le mène à créer une nouvelle religion à l'instar de son confrère allemand. Dans un discours, il explique :

> « Toute révolution crée de nouvelles formes, de nouveau mythes et de nouveaux rites : il faut utiliser et transformer de vieilles traditions. Il faut créer de nouvelles fêtes, de nouveaux gestes et de nouvelles formes pour qu'ils deviennent eux-mêmes à leur tour une tradition [...] Nous jouons sur tous les cordes de la lyre : de la violence à la religion, de l'art à la politique »[189]

Mussolini a mis en place un nouveau calendrier remplaçant le calendrier grégorien : le calendrier fasciste. Ce qui corrèle avec sa volonté de créer une nouvelle religion et de créer de « nouvelles formes, de nouveau mythes et de nouveaux rites ».

Il écrit en 1932 un article sur le « Fascismo » dans l'Encyclopédie italienne, dans lequel il précise :

> « Le Fascisme est une conception religieuse de la vie dans laquelle l'homme est perçu dans son rapport immanent à une loi supérieure, à une volonté objective, qui transcende l'individu et l'élève au rang de membre conscient d'une communauté spirituelle. »[190]

Le 21 avril 1924, le Duce brosse le portrait de la future Rome :

> « Mes idées sont claires, mes ordres sont précis. Je suis certain qu'ils deviendront une réalité concrète. Dans cinq ans, Rome devra émerveiller le monde entier : vaste, ordonnée, puissante, comme elle le fut au temps du premier empire d'Auguste […]. Vous dégagerez tout autour du mausolée d'Auguste, du théâtre de Marcellus, du Capitole, du Panthéon. Tout ce qui y a cru au long des siècles de la décadence doit disparaître. »[191]

La référence à Auguste n'est pas anodine. A son époque, Rome n'avait pas adopté le christianisme. Mussolini souhaite refonder l'Empire romain, qui n'avait pas encore été corrompu par une religion étrangère.

Dès 1921, les faisceaux de combat revendiquent une grande mystique :

> « Nous sommes la perfection de la perfection [...]. La Sainte Eucharistie de la guerre nous a forgés dans le même métal que ceux qui se sont sacrifiés. »[192]

En janvier 1922, il demande :

> « Si le fascisme n'était pas une foi, comment donnerait-il le stoïcisme et le courage à ses partisans ? »[193]

Cette question, les squadristes y répondent : ils luttent afin de préserver la patrie, objet de leur foi et vénération. Les squadristes ont eu des rituels religieux, une liturgie. Le gouvernement fasciste codifie les croyances fascistes, et sacralise la nation et l'Etat[194].

Roberto Farinacci, secrétaire du Parti national fasciste, et connu pour être particulièrement anticlérical, affirme dans un discours du 24 mars 1925 :

> « Le fascisme est une religion pour la Nation, pour l'avenir de la Nation. Alors nous avons le droit de demander que tout soit fasciste, que tout soit au service de la Nation […]. La révolution doit être portée à son terme […]. Nous disons que l'Italie de 1925 n'est plus l'Italie de 1848. Aujourd'hui il y a une nouvelle conscience nationale et c'est notre droit d'adapter la constitution aux exigences du peuple italien. C'est la base de notre révolution : révolution que nous voulons accomplir. Nous le pouvons à travers les voies légales ou les voies extralégales. »[195]

Mussolini affirme dans un discours du 14 novembre 1933 :

> « L'homme économique n'existe pas, il existe l'homme intégral qui est politique, qui est économique, qui est religieux, qui est saint, qui est guerrier. Aujourd'hui nous faisons de nouveau un pas décisif sur la voie de la révolution. »[196]

L'homme intégral, correspondant à l'homme nouveau, est religieux et pratique la religion que met en place le fascisme. Cette dernière se base sur le peuple. Enrico Corradini, transforme les soldats de la première guerre mondiale tués au combat en martyrs de la patrie :

> « Vous devez sentir que maintenant votre esprit doit avoir quelque chose de celui des vrais croyants quand leurs pensées s'adressent à Dieu […]. Vous devez sentir qu'une autre humanité doit être la nôtre. »[197]

Paolo Orano, homme de lettres, ancien socialiste et futur fasciste, emprunte la même voie :

> « Ce que nous appelons Église n'est rien d'autre que l'arbitraire de la caste consolidé par l'habitude et accepté d'abord par indifférence, puis par violence […]. Nous Italiens avons besoin d'une religion qui soit comme notre poésie, religion qui est en tendance chez Dante et Mazzini […]. Nous devons nous aussi faire notre Réforme. »[198]

Mussolini reprend cette idée et fonde sa nouvelle religion sur un culte des martyrs de la Révolution, aux « caduti fascisti », ce qui n'est pas sans rappeler la consécration du Drapeau du Sang en Allemagne. Dans plusieurs villes d'Italie, de véritables monuments sont édifiés à la mémoire des Chemises noires tombées au combat. Dans le guide l'Exposition de la révolution fasciste de 1932, organisée pour le 10ème anniversaire de la Marche sur Rome, on trouve cette citation écrite par Mussolini en personne :

> « L'Exposition de la Révolution fasciste, synthèse vivante et palpitante de luttes, de sacrifices et de victoires, est la profession de foi que les anciens camarades offrent aux jeunes, afin que ces derniers, guidés par la lumière de nos martyrs et de nos héros, se préparent avec fierté à poursuivre le grand labeur »[199]

Le *Sacrario dei martiri* (« Sanctuaire des Martyrs ») marque la fin et le point d'aboutissement de l'exposition. Dans ce dernier, le visiteur se trouvait plongé dans une atmosphère mystique, où il vient vénérer le souvenir de ceux qui sont tombés. Une grande croix est posée sur un piédestal rouge sang avec l'inscription fasciste « Pour la patrie immortelle ». Sur une paroi circulaire, le mot « presente » est reproduit des centaines de fois,. Le commentaire du catalogue de l'exposition explique :

> « C'est l'Autel du sacrifice de centaines et de centaines de Chemises noires, tombées lors d'un combat cruel ou lors de viles embuscades. Le sacrifice des Caduti permet, grâce au Fascisme, d'accéder au Royaume de l'immortalité. La gloire et le martyre, au-delà de la personne, deviennent le symbole sacré de la capacité de sacrifice d'un peuple, de son avenir garanti par l'esprit invincible des morts. Les

> architecte Adalberto Libera et Antonio Valente ont su conférer à ce temple des martyrs ce sens de mysticisme guerrier qui inspira les martyrs eux-mêmes au moment de leur mort. »[200]

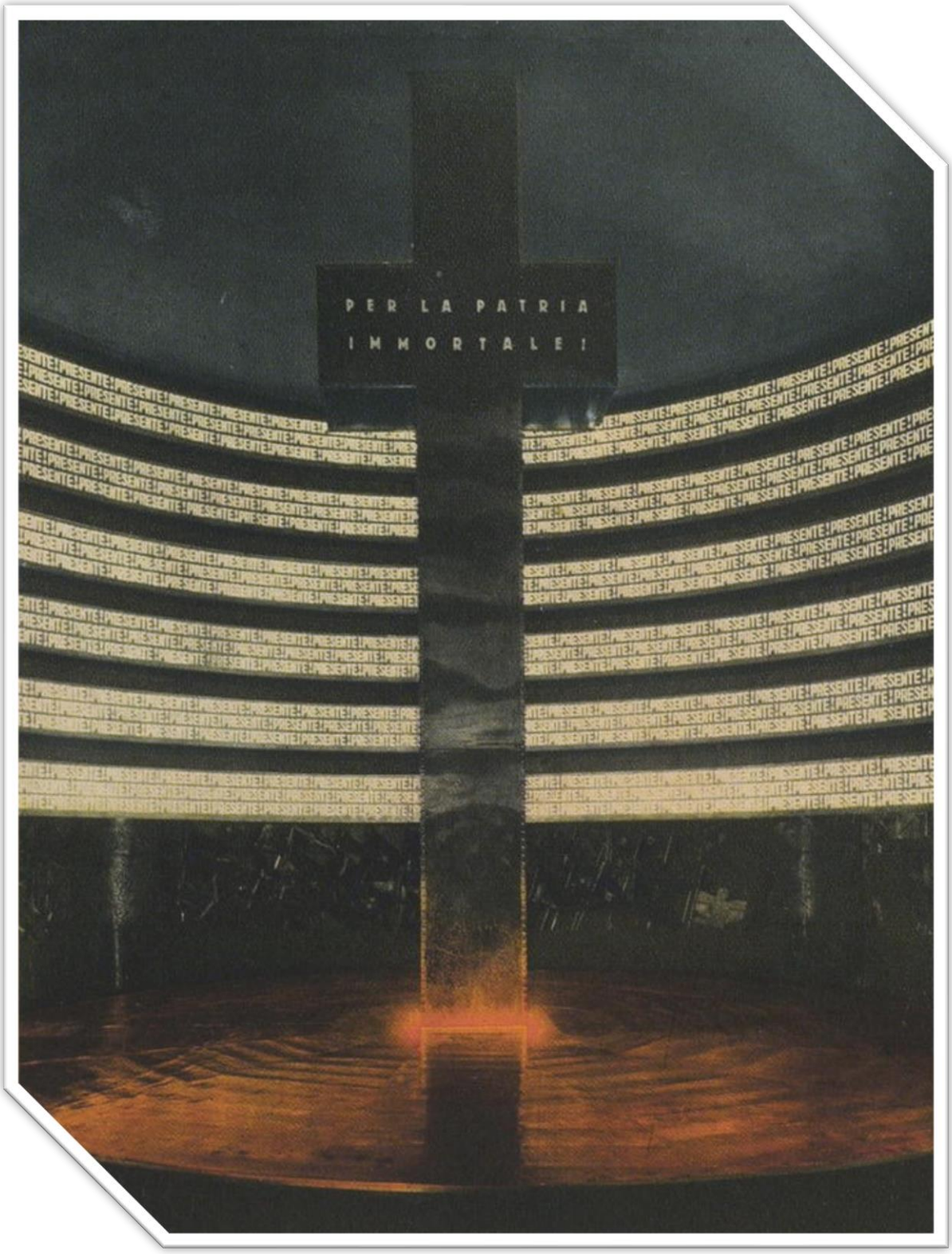
L'Exposition rencontre un grand succès : elle devait se clore le 21 avril 1933, mais ne ferma ses portes que le 28 octobre 1934, permettant ainsi à près de 4 millions de personnes de la visiter. Le but était de donner à cette manifestation un caractère religieux, en faire un « temple » de la révolution fasciste.

À travers ces commémorations, le feu sacré de la tradition squadriste était entretenu. Durant les années 35-40, un véritable mythe du squadrisme se développa dans les organisations fascistes. Lors de cérémonies, de plus en plus codifiées, se déroulait l'appel des morts. Lors de rassemblement, les noms des « martyrs » étaient appelés et l'assistance, en choeur, devait répondre « presente ». Il arrvait que cette liturgie se déroulait dans des églises. Dans l'article « Appello », du Dictionnaire de politique du Parti national fasciste, l'appel des morts était présenté comme l'un des rites les plus importants de la Révolution fasciste :

> « Le rite atteste de la continuité spirituelle au-delà de l'existence, de ceux qui ont contribué, par leur action, à la reconstruction de la vie italienne voulue par le fascisme. [...] Le rite de l'appel atteste de la reconnaissance de forces spirituelles, au-delà de l'existence physique qui, dans la religion, se manifeste par le culte des saints et auprès des peuples, dans diverses civilisations, avec des formes différentes, par le culte des héros. »[201]

C'est donc le même culte des morts des nationaux-socialistes que les fascistes italiens pratiquent : l'inscription *Zum Appel* (« se présenter à l'appel ») allemande est l'inscription *Presente* italienne, les martyrs de la SA sont ces « centaines de Chemises noires », et on retrouve cette immortalité du peuple grâce aux morts.

Façade et entrée de l'exposition du dixième anniversaire de la révolution fasciste, très similaire à l'entrée d'une Église



Le Temple des martyrs, point d'aboutissement de la grande exposition organisée à Rome en 1922, la Mostra della Rivoluzione fascista, pour célébrer le 10e anniversaire de la Marche sur Rome. Derrière la grande croix « Pour la patrie immortelle », l'inscription « présent » se répète à l'infini.

Annexes

1. Un baptême SS
2. Texte récité lors de la célébration des morts sur la Feldherrnhalle
3. Exemple du déroulement d'une cérémonie du solstice d'été
4. Mit brennender Sorge
5. Non abbiamo bisogno

Un baptême SS[1]

On a trouvé dans les papiers de Himmler la description détaillée d'un baptême d'enfant de SS. La pièce était décorée de drapeaux nazis, d'un tableau représentant l'arbre de vie, de branches de bouleaux et de deux grands candélabres. Au centre se dressait un autel où étaient placés une photographie de Hitler et un exemplaire de Mein Kampf. Derrière l'autel, trois SS, celui du milieu tenant une bannière. La cérémonie se déroulait ainsi :

Introduction musicale (instruments à corde, aucun instrument à vent) : « Le matin de Grieg »

Au son de la musique, le père, accompagné à droite de sa femme, et à gauche du chef SS le plus âgé, apporte l'enfant et le dépose sur un coussin près de l'autel.

Le chœur ou l'orateur : citations de Mein Kampf

Le célébrant (un SS en uniforme) :

Nous croyons en un Dieu Tout-puissant

Et en la mission de notre sang allemand.

Nous croyons au Peuple qui perpétue le Sang ;

Et en notre Guide, que Dieu nous a envoyé.

(Il se tourne vers les parents)

Quel nom voulez-vous que porte votre enfant ?

Le père : « Nous nommons notre fils… »

Le célébrant aux parents : « Promettez-vous d'élever votre enfant, de le chérir et de développer ses talents pour que les promesses de son nom deviennent réalité ? »

Les parents : « Nous le promettons ».

Le célébrant : Maintenant allumez la flamme. Qu'elle brûle comme un symbole de votre unité. »

Le père allume la flamme.

Les amis des parents offrent leurs félicitations et déposent leurs présents sur la table près de l'enfant et du flambeau allumé.

Le célébrant : « Maintenant resserrez le cercle autour de l'enfant, pour qu'il devienne partie intégrante de notre communauté ».

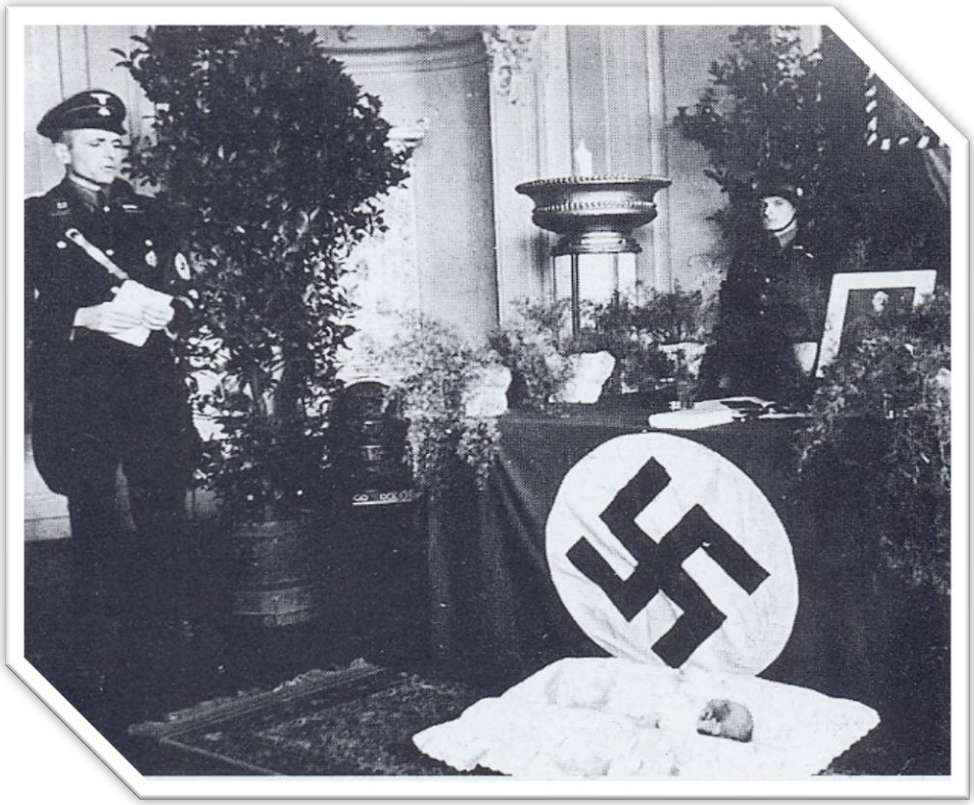
Le Chef SS : « Nous te recevons dans notre communauté comme un membre de notre corps. Tu grandiras sous notre protection et tu couvriras ton nom d'honneur, ton « clan » de fierté et ton peuple d'une gloire impérissable ».

Tous chantent l'hymne de fidélité aux SS.

---

[1] Conway J.S., La persécution des Eglises 1933-1945, éditions France-Empire, 1969, p. 236-237

Les parents sortent avec l'enfant, accompagnés de la musique, tandis que, debout, l'assistance l'honore du salut hitlérien.



Le nouveau-né est placé en face de l'autel sur lequel se trouve le portrait d'Hitler et un exemplaire de Mein Kampf. Image extraite de Eric Michaud, Un art de l'éternité – L'image et le temps du nationalsocialisme, éditions Gallimard, 1996, p. 97

Un autel nazi, tiré de Michaud Eric, Un art de l'éternité – L'image et le temps du national-socialisme, éditions Gallimard, 1996, p. 97.

Texte récité lors de la célébration des morts sur la Feldherrnhalle[2]

Un texte récité le 9 novembre, durant la célébration des morts sur la Feldherrnhalle :

Sur les degrés qui mènent au Feldherrnhalle,

Ou viennent en pèlerinage aujourd'hui nos grands hommes,

Le Sacrement de notre combat naquit un jour.

Dans cette cathédrale unique de l'Allemagne, seuls sont admis

Ceux dont la volonté s'est exprimée en actes violents.

Vous êtes les pèlerins véritables, si pour vous la gloire de la nation

Est supérieure à la révélation de toutes les religions !

Nous sentons l'atmosphère sacrée du Feldherrnhalle :

Que sont les hymnes, les prières de la Messe et le balancement des brillants encensoirs,

Comparés au rythme de nos tambours voilés,

Quand notre Führer gravit ces degrés ?

Ceux qui le contemplent parlent à voix basse ;

Sous nos pas vibre un sol silencieux ;

Le bruit s'est éloigné jusqu'aux confins du monde.

Le Führer se dresse tout là-haut.

Le Führer lève sa main pour un salut éternel.

Son cœur bat à l'unisson de celui du peuple,

Aujourd'hui sa montée est une prière…

Il monte et s'arrête, tout émerveillé,

Consumé par la foi de ses camarades.

Nulle consécration sacerdotale n'atteint la puissance

De la prière silencieuse, ciselée dans la pierre,

De cet homme unique

---

[2] Cité in Jean-Pierre Sironneau, Sécularisation Et Religions Politiques: With a Summary in English, p. 314

Dont le cœur bat au rythme de toute la nation.

Le serment du Feldherrnhalle est la prière de tous à notre Créateur.

Que le feu, la fumée ou la Mort nous entourent,

Nous nous réjouirons si seulement le drapeau…

Notre drapeau continue de flotter…

Touche les marches du Feldherrnhalle,

Élève plus haut le drapeau, symbole des Allemands, sublime entre tous,

Baigné dans le sang des batailles de l'Ouest, proclamant notre foi.

Et tous nos étendards expriment notre joie ;

Qu'importe la mort, si tu as besoin de nos vies,

Oh ! Allemagne ?

Exemple du déroulement d'une cérémonie du solstice d'été[3]

Des cors résonnent dans une clairière ; puis obscurité et silence ; Les torches sont allumées pour que revive la terre. Un second jeu de cors annonce l'hymne « Le temps est mûr, tourne la roue solaire… ». Les porteurs de torches avancent et allument le feu. Les membres de la communauté se rangent en cercle autour du brasier. Surgit la lumière au son de « Flamme, lève-toi… ». Le maître des cérémonies intervient alors : « A côté de ces flammes qui proclament la victoire du soleil et la victoire de notre force vitale, songeons au fait que nous pratiquons une coutume qui nous vient de traditions anciennes. […] Nous sommes le peuple qui de notre sang et de notre glèbe, à travers nuit et détresse, renaît une vie nouvelle. […] Le feu doit nous donner une force nouvelle et une volonté fraîche. À sa lueur, nous voulons de nouveau professer [notre attachement] à notre grande terre allemande. De même que nous sommes liés aux ancêtres par cette pratique et que nous honorons leur existence par cette coutume, nous comme unis par un même amour, nous les travailleurs et les paysans d'Allemagne, pour la Mère universelle Terre, pour la force de la nature et du soleil. Nous savons que cette présence, cette terre ainsi que notre vie sont remplies de forces opérant en secret que nous respectons et honorons. La grande heure du solstice d'été en laquelle la vie et la mort de la nature se tendent la main, nous fait ressentir avec quelle intensité nous sommes un maillon dans le grand ordre du monde. La profonde connaissance de l'ordre du monde fait la force de l'idée du Führer, qui déverse sur nous une volonté inébranlable de maintien de notre Reich. Camarade ! Nous tous sentons agir la vie dans notre sang qui émane de notre terre ; nous voulons en cette heure prononcer ensemble ces paroles ! Nous tenons à toi, Terre allemande ! » À cela la congrégation répond : « Nous tenons à toi, Terre allemande ». S'engage alors un crescendo de formules incantatoires : « nous voulons servir la communauté avec toujours plus de force », affirme le célébrant. « Nous voulons servir la communauté avec toujours plus de forces », répondent les présents. « L'Allemagne est notre foi ! », lance l'orateur. Répondent les fidèles : « L'Allemagne est notre foi ! Adolf Hitler, Sieg-Heil ! Sieg-Heil ! Sieg-Heil ! », « Victoire et Salut »… Le calme reprend ses droits pour un instant. Tel un pasteur président au culte dominical, l'officiant, posé, déclare : « Nous allons maintenant chanter « En avant, en avant… ». Soudain quelques jeunes sautent vers le milieu du cercle et procèdent, sur fond musical soutenu, à une démonstration de lancement de drapeaux autour du feu. Après cet exercice, l'assistance vante la force de sa nouvelle religion : « la foi crée le neuf, la foi efface l'ancien ; sainte foi allemande, ne refroidis jamais en nous ; tu es renée de l'obscurité ; les fanions flottent qui annoncent : « l'Allemagne est libérée ». Nous, les jeunes, marchons, croyants, face au soleil ; nous sommes un saint printemps [qui entre] dans le pays allemand. » « Nous allons maintenant jeter trois couronnes à la braise : nous consacrons cette couronne aux ancêtres. Nous nous sentons unis à eux dans notre croyance en la sainteté de la terre. Baissez les étendards ! Nous consacrons cette couronne à tous les combattants qui engagent leurs vies pour la vie de notre peuple. Nous commémorons les morts de la Grande Guerre, du Temps de la lutte [Kampfzeit] et ceux qui se sacrifient quotidiennement pour la communauté. Chantons « J'avais un camarade… ». Levez les étendards ! Nous consacrons cette couronne à la vie éternelle de notre grand peuple et à la force créatrice de notre Führer. » Avant de quitter la clairière, l'assistance chante : « Allemagne, sainte parole, ô toi, pleine d'éternité ! ».

---

[3] Cité in Edouard Conte et Cornelia Essner, La Quête de la Race – une anthropologie du nazisme, « La foi nouvelle »

Mit brennender Sorge

Lettre encyclique

C’est avec une vive inquiétude et un étonnement croissant que depuis longtemps Nous suivons des yeux les douloureuses épreuves de l’Église et les vexations de plus en plus graves dont souffrent ceux et celles qui lui restent fidèles par le cœur et la conduite, au milieu du pays et du peuple auxquels saint Boniface a porté autrefois le lumineux message, la bonne nouvelle du Christ et du Royaume de Dieu.

Cette inquiétude n’a pas été diminuée par ce que les représentants du vénérable Épiscopat, venus Nous visiter à Notre chevet de malade, Nous ont fait connaître, conformément à la vérité et comme c’était leur devoir. À des nouvelles bien consolantes et édifiantes sur la lutte pour la foi que mènent leurs fidèles, ils n’ont pu s’empêcher, malgré tout l’amour qu’ils portent à leur peuple et à leur patrie, malgré toute leur application à juger avec mesure, d’en mêler une infinité d’autres, bien dures et bien mauvaises. Après avoir entendu leur exposé, Nous pûmes, dans un élan de vive reconnaissance envers Dieu, Nous écrier avec l’Apôtre de l’Amour : " Je n’ai pas de plus grande joie que d’apprendre que mes enfants marchent dans la vérité " (III Jean, IV). Mais la franchise qui convient à Notre charge apostolique, si pleine de responsabilités, et la décision de mettre sous vos yeux et sous les yeux de tout l’univers chrétien la réalité dans toute sa gravité Nous obligent d’ajouter : " Il n’est pas de plus grand chagrin, ni de douleur plus amère à Notre cœur de Pasteur, que d’apprendre que beaucoup abandonnent le chemin de la vérité." (Cf. II Pierre, II, 2).

Lorsqu’en été 1933, Vénérables Frères, Nous acceptâmes la négociation d’un Concordat, que le gouvernement du Reich, reprenant un projet vieux de plusieurs années, Nous proposait, et quand, à votre universel contentement, Nous la terminâmes par un accord solennel, Nous étions guidé par le souci, que Notre devoir Nous impose, d’assurer en Allemagne la liberté de la mission bienfaisante de l’Église et le salut des âmes qui lui sont confiées, mais encore par le désir sincère de rendre au peuple allemand un service essentiel pour son développement pacifique et sa prospérité.

C’est pourquoi, en dépit de nombreuses et graves considérations, Nous Nous sommes alors décidé à ne pas lui refuser Notre consentement. Nous voulions épargner à Nos fidèles fils et filles d’Allemagne, dans la mesure des possibilités humaines, les angoisses et les souffrances que dans l’autre hypothèse les circonstances du temps faisaient prévoir avec pleine certitude. Nous voulions prouver à tous par des actes que, cherchant uniquement le Christ et les intérêts du Christ, Nous ne refusions pas de tendre la main pacifique et maternelle de l’Église à quiconque ne la repousse pas.

Si l’arbre de paix, planté par Nous en toute pureté d’intention dans la terre allemande, n’a pas produit les fruits que, dans l’intérêt de votre peuple, Nous désirions si ardemment, personne au monde, ayant des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, ne pourra dire aujourd’hui que la faute en est à l’Église ou à son Chef. Les expériences des dernières années mettent les responsabilités en pleine lumière : elles révèlent des intrigues qui dès le début ne visaient qu’à une guerre d’extermination. Dans les sillons où Nous Nous étions efforcé de semer le germe d’une paix sincère, d’autres répandirent - tel 1’ " inimicus homo " de la Sainte Ecriture (Matth., XIII, 25) — l’ivraie de la méfiance, du mécontentement, de la haine, de la diffamation, d’une hostilité de principe, soit voilée soit ouverte, alimentée à mille sources et agissant par tous les moyens, contre le Christ et son Église. Eux, et eux seuls, avec leurs silencieux ou leurs bruyants complices, sont aujourd’hui responsables si, au lieu de l’arc-en-ciel de la paix, c’est l’orage des funestes luttes religieuses qui se montre à l’horizon de l’Allemagne.

Nous ne Nous sommes pas lassé, Vénérables Frères, de représenter aux dirigeants responsables des destinées de votre pays les conséquences qui devaient nécessairement résulter de la tolérance, et même de la faveur dont profitent de tels courants d'idées. Nous avons tout fait pour défendre la sainteté de la parole solennellement donnée et l'inviolabilité des engagements librement consentis contre des théories et des pratiques qui - au cas où elles seraient officiellement approuvées - tueraient nécessairement toute confiance, et ôteraient d'avance toute valeur à tout engagement d'honneur. Quand une fois le temps sera venu de mettre au grand jour sous les yeux du monde ces efforts qui furent les Nôtres, tous les hommes d'intention droite sauront où chercher les défenseurs de la paix et où ses perturbateurs. Tous ceux dont l'esprit n'a pas encore perdu tout sens de la vérité, tous ceux qui conservent au fond du coeur un reste de justice, conviendront que durant ces années, difficiles et lourdes d'événements, qui ont suivi la conclusion du Concordat, chacune de Nos paroles a été prononcée, chacun de Nos actes a été accompli sous la loi de la fidélité aux traités. Mais ils devront constater aussi, non sans étonnement et réprobation profonde, comment de la part de l'autre partie contractante une interprétation qui faussait le contrat ou le détournait de son but, ou le vidait de son contenu et aboutissait finalement à sa violation plus ou moins officielle, devint la loi inavouée selon laquelle on agissait. La modération témoignée par Nous, en dépit de tout, n'était pas inspirée par des considérations d'utilité terrestre, moins encore par une faiblesse inopportune, mais simplement par la volonté de ne pas risquer d'arracher, avec l'ivraie, quelque plante précieuse ; par l'intention de ne porter publiquement aucun jugement avant que les esprits n'en fussent venus à comprendre l'inéluctable nécessité de ce jugement ; par la résolution de ne nier définitivement la loyauté d'autrui que lorsque l'irréfutable langage de l'évidence aurait arraché le camouflage sous lequel systématiquement on dissimulait l'assaut lancé contre l'Église. Aujourd'hui encore, où la lutte ouverte contre l'école confessionnelle, protégée pourtant par le Concordat, où la suppression du libre suffrage à ceux des catholiques qui ont le droit de veiller à l'éducation de la jeunesse, manifestent sur un terrain essentiel de la vie de l'Église la gravité impressionnante de la situation et l'angoisse sans exemple des consciences chrétiennes, le souci du salut des âmes Nous pousse à ne pas négliger les possibilités encore existantes, si minimes soient-elles, d'un retour à la loyauté et à un arrangement acceptable suivant le désir du vénérable épiscopat, Nous continuerons, sans Nous lasser, à être auprès des dirigeants de votre peuple le défenseur du droit violé et, obéissant simplement à Notre conscience et à Notre mission pastorale - sans Nous soucier du succès ou de l'insuccès immédiat,- à Nous opposer à un parti pris qui cherche, par l'emploi, ouvert ou dissimulé, de la force, à étrangler le droit garanti par les traités.

Mais le but de la présente lettre, Vénérables Frères, est autre. De même que vous êtes venus Nous faire, à Notre chevet de malade, une visite affectueuse, de même, à Notre tour, Nous Nous tournons aujourd'hui vers vous et, par vous, vers les Catholiques d'Allemagne qui, comme tous les fils souffrants et opprimés, sont plus particulièrement présents au coeur du Père Commun. En cette heure où votre foi est éprouvée, comme l'or, au feu de la tribulation et de la persécution, tant ouverte que cachée, à l'heure où votre liberté religieuse est victime d'un investissement organisé sous mille formes, à l'heure ou pèse lourdement sur vous le manque d'un enseignement fidèle à la vérité et de normales possibilités de défense, vous avez doublement droit à une parole de vérité et de spirituel réconfort de la part de celui dont le premier prédécesseur s'entendit adresser par le Sauveur cette parole si pleine : " J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point, et toi, à ton tour, confirme tes frères." (Luc, XXII, 32.)

Vraie foi en Dieu

Prenez garde, Vénérables Frères, qu'avant toute autre chose la foi en Dieu, premier et irremplaçable fondement de toute religion, soit conservée en Allemagne, pure et sans falsification. Ne croit pas en Dieu celui qui se contente de faire usage du mot Dieu dans ses discours, mais celui-là seulement qui à ce mot sacré unit le vrai et digne concept de la Divinité.

Quiconque identifie, dans une confusion panthéistique, Dieu et l'univers, abaissant Dieu aux dimensions du monde ou élevant le monde à celles de Dieu, n'est pas de ceux qui croient en Dieu.

Quiconque, suivant une prétendue conception des anciens Germains d'avant le Christ, met le sombre et impersonnel Destin à la place du Dieu personnel, nie par le fait la Sagesse et la Providence de Dieu, qui " fortement et suavement agit d'une extrémité du monde à l'autre " (Sagesse, VIII, 1) et conduit toutes choses à une bonne fin : celui-là ne peut pas prétendre à être mis au nombre de ceux qui croient en Dieu.

Quiconque prend la race, ou le peuple, ou l'État, ou la forme de l'État, ou les dépositaires du pouvoir, ou toute autre valeur fondamentale de la communauté humaine - toutes choses qui tiennent dans l'ordre terrestre une place nécessaire et honorable,- quiconque prend ces notions pour les retirer de cette échelle de valeurs, même religieuses, et les divinise par un culte idolâtrique, celui-là renverse et fausse l'ordre des choses créé et ordonné par Dieu : celui-là est loin de la vraie foi en Dieu et d'une conception de la vie répondant à cette foi.

Prenez garde, Vénérables Frères, à l'abus croissant, dans la parole comme dans les écrits, qui consiste à employer le nom de Dieu trois fois saint comme une étiquette vide de sens que l'on place sur n'importe quelle création, plus ou moins arbitraire, de la spéculation et du désir humain. Agissez sur vos fidèles, afin qu'ils soient attentifs à opposer à une telle aberration le refus qu'elle mérite. Notre Dieu est le Dieu personnel, surnaturel, tout-puissant, infiniment parfait, unique dans la Trinité des Personnes, et tripersonnel dans l'unité de l'Essence divine, le Créateur de tout ce qui existe, le Seigneur et Roi et l'ultime consommateur de l'histoire du monde, qui n'admet ni ne peut admettre à côté de lui aucun autre dieu.

Ce Dieu a, en Souverain Maître, donné ses commandements.

Ils valent indépendamment du temps et de l'espace, du pays et de la race. De même que le soleil de Dieu luit sur tout visage humain, de même sa loi ne connaît ni privilège ni exception. Gouvernants et gouvernés, couronnes et non couronnés, grands et humbles, riches et pauvres sont également soumis à sa parole. De la totalité de ses droits de Créateur découle naturellement la totalité de Son droit à être obéi par les individus et par les communautés de toute espèce. Cette obéissance exigée embrasse toutes les branches de l'activité dans lesquelles des questions morales réclament la mise en accord avec la loi de Dieu, et par conséquent l'intégration de la changeante loi humaine dans l'ensemble de l'immuable loi divine.

Seuls des esprits superficiels peuvent tomber dans l'erreur qui consiste à parler d'un Dieu national, d'une religion nationale ; seuls ils peuvent entreprendre la vaine tentative d'emprisonner Dieu, le Créateur de l'univers, le Roi et le Législateur de tous les peuples, devant la grandeur duquel les Nations sont " comme une goutte d'eau suspendue à un seau " (Is., XL, 15) dans les frontières d'un seul peuple, dans l'étroitesse de la communauté de sang d'une seule race.

Les évêques de l'Église du Christ, établis " pour ce qui se rapporte a Dieu " (Hebr., V, I), doivent veiller à ce que de pernicieuses erreurs de cette sorte, que des pratiques encore plus pernicieuses ont coutume de suivre, ne prennent pas pied parmi les fidèles. Il appartient à la sainteté de leur charge de tout faire, autant qu'il dépend d'eux, pour que les commandements de Dieu soient considérés et observés, comme étant le fondement obligatoire de toute vie privée et publique moralement ordonnée ; pour que les droits de la Majesté divine, le Nom et la parole de Dieu ne soient pas profanés (Tite, II, 5) ; pour mettre fin aux blasphèmes qui par la parole, la plume et l'image sont multipliés aujourd'hui comme le sable de la mer ; pour que, à côté de l'obstination et des provocations de ceux qui nient Dieu, qui méprisent Dieu, qui haïssent Dieu, ne se relâche jamais la prière réparatrice des fidèles, qui tel un encens, d'heure en heure, monte vers le Très-Haut et arrête sa main vengeresse.

Nous vous remercions, Vénérables Frères, Nous remercions vos prêtres et tous vos fidèles, qui, dans la défense des droits de la Divine Majesté contre un nouveau paganisme agressif, et favorisé, hélas, de bien des manières par des hommes influents, ont rempli et continuent à remplir leur devoir de chrétiens. Ce remerciement va, plus chaleureux encore et mêlé d'une admiration reconnaissante, à ceux qui, dans l'accomplissement de ce devoir, ont été jugés dignes de s'attirer pour l'amour de Dieu le sacrifice et la souffrance.

La vraie foi au Christ

Aucune foi en Dieu ne peut se maintenir longtemps pure et sans alliage si elle n'est soutenue par la foi au Christ. " Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler." (Luc, X, 22.) " La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ." (Jean, XVII, 3.) Personne ne peut donc dire : je crois en Dieu, cela me suffit en fait de religion. La parole du Sauveur ne laisse aucune place à des échappatoires de cette sorte. " Qui renie le Fils n'a pas non plus le Père, et qui confesse le Fils a aussi le Père." (1 Jean, II, 23.)

En Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, est apparue la plénitude de la Révélation divine. " En beaucoup de manières et à diverses reprises Dieu a parlé à nos pères par les prophètes. Quand les temps furent accomplis, Il nous a parlé par son Fils " (Hebr., I, 1 sq.). Les livres sacrés de l'Ancien Testament sont entièrement Parole de Dieu et forment une partie substantielle de Sa Révélation. En harmonie avec le développement graduel de la Révélation plane sur eux une lumière encore voilée, celle des temps qui ont préparé le plein jour de la Rédemption. Comme il ne saurait en être autrement dans des livres historiques et didactiques, ils reflètent, dans plus d'un détail, l'humaine imperfection, la faiblesse et le péché. À côté d'innombrables traits de grandeur et de noblesse, ils nous décrivent aussi le peuple choisi, porteur de la Révélation et de la Promesse, s'égarant sans cesse loin de son Dieu pour se tourner vers le monde. Pour les yeux qui ne sont pas aveuglés par le préjugé ou par la passion resplendit cependant d'autant plus lumineusement, dans cette humaine prévarication, telle que l'histoire biblique nous la rapporte, la lumière divine du plan sauveur qui triomphe finalement de toutes les fautes et de tous les péchés. C'est précisément sur ce fond souvent obscur que ressort dans de plus frappantes perspectives la pédagogie de salut de l'Éternel, tour à tour avertissant, admonestant, frappant, relevant et béatifiant ses élus. Seuls l'aveuglement et l'orgueil peuvent fermer les yeux devant les trésors d'enseignement sauveur que recèle l'Ancien Testament.

Qui veut voir bannies de l'Église et de l'école l'histoire biblique et la sagesse des doctrines de l'Ancien Testament blasphème le Nom de Dieu, blasphème le plan de salut du Tout-Puissant, érige une pensée humaine étroite et limitée en juge des desseins divins sur l'histoire du monde. Il renie la foi au Christ véritable, tel qu'il est apparu dans la chair, au Christ qui a reçu son humaine nature d'un peuple qui devait le crucifier. Il demeure sans rien y comprendre devant le drame universel du Fils de Dieu, qui opposait au sacrilège de ses bourreaux la divine action sacerdotale de sa mort rédemptrice, donnant ainsi, dans la nouvelle alliance, son accomplissement, son terme et son couronnement à l'ancienne.

Le point culminant de la Révélation atteint dans l'Évangile de Jésus-Christ est définitif, il oblige pour toujours. Cette Révélation ne connaît pas de complément apporté de main d'homme, elle n'admet pas davantage d'être évincée et remplacée par d'arbitraires " révélations " que certains porte-parole du temps présent prétendent faire dériver de ce qu'ils appellent le Mythe du Sang et de la Race. Depuis que le Christ, l'Oint du Seigneur, a accompli l'oeuvre de la Rédemption, et que, brisant le règne du péché, Il nous a mérité la grâce de devenir enfants de Dieu, depuis ce temps aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés, que le Nom de Jésus (Act., IV, 12). Aucun homme, quand même toute la science, tout le pouvoir, toute la force extérieure du monde seraient incarnés en lui, ne peut poser un

fondement autre que celui qui a déjà été posé : le Christ (I Cor., III, 11). Celui qui, dans une sacrilège méconnaissance des différences essentielles entre Dieu et la créature, entre l'Homme-Dieu et les enfants des hommes, ose dresser un mortel, fût-il le plus grand de tous les temps ; aux côtés du Christ, bien plus, au-dessus de Lui ou contre Lui, celui-là mérite de s'entendre dire qu'il est un prophète de néant, auquel s'applique le mot effrayant de l'Ecriture : " Celui qui habite dans les cieux se moque d'eux " (Ps., 4).

Vraie foi dans l'Église

La foi au Christ ne saurait se maintenir pure et sans alliage si elle n'est protégée et soutenue par la foi dans l'Église, " colonne et fondement de la Vérité " (I Tim., III, 15). C'est le Christ lui-même, Dieu éternellement béni, qui a dressé cette colonne de la foi. L'ordre qu'Il a donné d'écouter l'Église (Matth., XVIII, 17), d'accueillir dans les paroles et les commandements de l'Église ses propres paroles et ses propres commandements (Luc, X, 16), vaut pour les hommes de tous les temps et de tous les pays. L'Église fondée par le Rédempteur est une, la même pour tous les peuples et pour toutes les Nations. Sous sa coupole, qui, comme le firmament, recouvre la terre entière, il y a une patrie pour tous les peuples et toutes, les langues, il y a place pour le développement de toutes les qualités particulières, de tous les avantages, de toutes les tâches et vocations concédées par le Dieu créateur et Sauveur tant aux individus qu'aux communautés ethniques. Le coeur maternel de l'Église est assez grand et assez large pour voir dans l'épanouissement voulu de Dieu de ces caractères et de ces dons propres à chacun, la richesse de la variété, plus que le péril des divergences. Elle se réjouit des supériorités spirituelles des individus et des peuples. Elle voit, avec une joie et une fierté toutes maternelles, dans les succès remportés par eux, des fruits d'éducation et de progrès qu'Elle bénit et encourage, partout où Elle peut le faire en conscience. Mais Elle sait aussi qu'à cette liberté des limites sont tracées par la majesté du commandement divin qui a voulu et fondé cette Église essentiellement une et indivisible. Qui touche à cette unité et à cette indivisibilité enlève à l'Épouse du Christ un des diadèmes dont Dieu Lui-même l'a couronnée. Il assujettit sa structure divine, qui repose sur des fondements éternels, aux critiques et aux retouches d'architectes que le Père des Cieux n'a pas autorisés à bâtir.

La divine mission de l'Église qui, agissant parmi les hommes, est obligée d'agir par les hommes, peut être douloureusement obscurcie par ce qu'il s'y mêle d'humain, de trop humain, et qui sans cesse et sans cesse renaissant, se développe comme l'ivraie au milieu du froment du royaume de Dieu. Quiconque connaît la parole du Sauveur sur le scandale et les scandaleux sait quel jugement l'Église, et avec elle chacun de ses fils, doit porter sur ce qui fut et sur ce qui est un péché. Mais celui qui, en regard de ces condamnables désaccords entre la foi et la vie, entre les paroles et les actes, entre la conduite extérieure et les sentiments intérieurs chez des individus - si nombreux fussent-ils,- oublie ou passe volontairement sous silence la somme énorme de vertus authentiques, d'esprit de sacrifice, d'amour fraternel, d'héroïques élans vers la sainteté, celui-là fait preuve d'un aveuglement et d'une injustice déplorables. Si ensuite il devient pleinement évident que la mesure sévère dont il use vis-à-vis de l'Église abhorrée, il oublie de l'appliquer aux communautés d'un autre genre qui lui sont proches par le sentiment ou par l'intérêt, alors son appel à un sens de la pureté prétendument blessé et offensé l'apparente à ceux qu'une paille dans l'oeil de leur frère, selon le mot incisif du Sauveur, empêche de voir la poutre qui est dans le leur. Cependant, bien que ne soit pas très pure l'intention de ceux qui se font une vocation, maintes fois même un vil métier, de scruter ce qu'il y a d'humain dans l'Église, et bien que les pouvoirs sacerdotaux communiqués par Dieu ne dépendent pas de la valeur humaine du prêtre ni de son élévation morale, il n'en demeure pas moins vrai qu'à aucune époque de l'histoire aucun individu, dans aucune communauté, ne peut se libérer du devoir d'examiner loyalement sa conscience, de se purifier impitoyablement, de se renouveler énergiquement en lui-même, dans son esprit et dans ses actes. Dans Notre Encyclique sur le Sacerdoce, Nous avons attiré l'attention avec une insistance pressante sur le devoir sacré, pour tous ceux qui appartiennent à l'Église, et surtout pour tous

ceux qui font partie de l'état sacerdotal et religieux, et de l'apostolat laïque, de mettre leur foi et la conduite de leur vie dans cette harmonie qu'exige la loi de Dieu et que réclame l'Église avec une énergie inlassable. Et aujourd'hui encore Nous répétons avec une gravité profonde : il ne suffit pas de faire partie de l'Église du Christ. Il faut encore être un membre vivant de cette Église, en esprit et en vérité.

Et ne le sont que ceux qui se maintiennent en état de grâce et vivent continuellement en présence de Dieu, dans l'innocence ou dans une sincère et effective pénitence. Alors que l'Apôtre des Nations, le " vase d'élection ", réduisait son corps en esclavage sous la verge de la mortification afin de n'être pas lui-même réprouvé après avoir prêché aux autres (I Cor., IX, 27), peut-il y avoir, pour ceux à qui sont confiés la mise en valeur et l'accroissement du Royaume de Dieu, une autre méthode de travail que celle qui unit le plus intimement leur apostolat et leur propre sanctification ? Ainsi seulement l'on peut montrer à l'humanité d'aujourd'hui et en première ligne aux contradicteurs de l'Église que le " sel de la terre ", que le levain du Christianisme ne s'est pas affadi, mais qu'il est apte et tout prêt à apporter aux hommes d'aujourd'hui, prisonniers du doute et de l'erreur, plongés dans l'indifférence et l'abandon, las de croire et éloignés de Dieu, le renouvellement et le rajeunissement spirituel dont ils ont - qu'ils en conviennent ou non - un besoin plus pressant que jamais. Une chrétienté ayant repris conscience d'elle-même dans tous ses membres, rejetant tout partage, tout compromis avec l'esprit du monde, prenant au sérieux les commandements de Dieu et de l'Église, se conservant dans l'amour de Dieu et l'efficace amour du prochain, pourra et devra être pour le monde, malade à mort, mais qui cherche qu'on le soutienne et qu'on lui indique sa route, un modèle et un guide, si l'on ne veut pas qu'une indicible catastrophe, un écroulement dépassant toute imagination ne fonde sur lui.

Toute réforme vraie et durable, en dernière analyse, a eu son point de départ dans la sainteté, dans des hommes qui étaient enflammés et poussés par l'amour de Dieu et du prochain. Généreux, prêts à écouter tout appel de Dieu et à le réaliser aussitôt en eux, et cependant sûrs d'eux-mêmes parce que sûrs de leur vocation, ils ont grandi jusqu'à devenir les lumières et les rénovateurs de leur temps. Là, au contraire, où le zèle réformateur n'a pas jailli de la pureté personnelle, mais était l'expression et l'explosion de la passion, il a troublé au lieu de clarifier ; détruit au lieu de construire, et il a été plus d'une fois le point de départ d'aberrations plus fatales que les maux auxquels il comptait ou prétendait remédier. Certes " l'Esprit de Dieu souffle où il veut "(Jean, III, 8) : des pierres, il peut faire surgir ceux qui préparent les voies à la réalisation de ses desseins (Matth., III, 9 ; Luc, III, 8). Il choisit les instruments de sa volonté d'après ses propres plans et non d'après ceux des hommes. Mais Celui qui a fondé l'Église, qui l'a appelée à l'existence sous le souffle de la Pentecôte, ne saurait briser les assises fondamentales de l'institution de salut voulue de Lui-même. Quiconque est mû par l'esprit de Dieu a spontanément l'attitude qui convient, intérieurement et extérieurement, vis-à-vis de l'Église, ce fruit sacré de l'arbre de la Croix, ce don fait par l'Esprit de Dieu, le jour de la Pentecôte, au monde désorienté.

Dans vos contrées, Vénérables Frères, retentissent des voix, dont le choeur va sans cesse se renforçant, qui invitent à sortir de l'Église. Parmi les meneurs, il en est plus d'un qui, par leur position officielle, cherchent à faire naître l'impression que cette sortie de l'Église et l'infidélité qu'elle comporte envers le Christ-Roi constituent une preuve particulièrement convaincante et méritoire de la fidélité envers l'État d'aujourd'hui.

Par des mesures de contrainte cachées ou apparentes, par l'intimidation, par la perspective de désavantages économiques, professionnels, civiques et autres, l'attachement des catholiques à leur foi, et en particulier la fidélité de certaines classes de fonctionnaires catholiques, est soumise à une pression aussi contraire au droit qu'à la dignité humaine. Toute Notre paternelle complaisance et Notre plus profonde compassion vont à ceux qui doivent payer si cher leur fidélité au Christ et à l'Église : mais, dès l'instant où il y va des suprêmes et des plus hauts intérêts, où il s'agit de se sauver ou de se perdre, le croyant n'a devant lui qu'une voie du salut, celle du courage héroïque. Si le tentateur ou l'oppresseur vient lui proposer comme un marché de

Judas la sortie de l'Église, alors il ne peut - même au prix des plus lourds sacrifices terrestres, - que lui opposer le mot du Sauveur : " Retire-toi, Satan ; car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que Lui seul." (Matth., IV, 10 ; Luc, IV, 8). Et se tournant vers l'Église, il lui dira : O toi qui es ma mère depuis les jours de mon enfance, ma consolation dans la vie, mon avocate à l'heure de la mort, " que ma langue adhère à mon palais " si, cédant à des promesses ou à des menaces terrestres, je venais à trahir les voeux de mon baptême. Quant à ceux qui s'imaginent qu'ils pourraient unir à l'abandon extérieur de l'Église la fidélité intérieure à cette même Église, puisse leur servir de salutaire avertissement cette parole du Sauveur : " Celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renierai moi aussi devant mon Père qui est dans les Cieux." (Luc, XII, 9.)

Vraie foi à la Primauté

La foi à l'Église ne pourra se maintenir pure de toute falsification si elle n'est appuyée sur la foi à la primauté de l'évêque de Rome. Dans le même instant où Pierre, devant tous les disciples et apôtres, confessait la foi au Christ, Fils du Dieu vivant, il recevait en réponse, comme récompense de sa foi et de sa confession, la parole qui fondait l'Église, l'unique Église du Christ, sur le roc de Pierre (Matth., XVI, 18).

Ainsi est consacrée la connexion entre la foi au Christ, à l'Église, et la foi à la Primauté. Une autorité véritable et conforme à la loi est partout un lien d'unité, une source de force, une garantie contre la division et la ruine, une caution pour l'avenir : mais cela se vérifie dans le sens le plus haut. et le plus sublime là où, comme dans l'Église et dans l'Église seule, cette autorité a reçu la promesse de la conduite du Saint, Esprit, et de son invincible assistance. Si des hommes qui ne sont pas même unis dans la foi au Christ viennent vous présenter la séduisante image d'une Église nationale allemande, sachez que ce n'est autre chose qu'un reniement de l'unique Église du Christ, l'évidente trahison de cette mission d'évangélisation universelle à laquelle, seule, une Église mondiale peut suffire et s'adapter. L'histoire vécue par d'autres Églises nationales, leur engourdissement, la façon dont elles ont été enchaînées ou domestiquées par les pouvoirs terrestres prouvent la stérilité sans espoir à laquelle est voué avec une immanquable certitude tout sarment qui se sépare du cep vivant de l'Église. Celui qui, dès le début, oppose à des développements erronés de cette espèce un " Non " vigilant et inexorable, celui-là sert non seulement la pureté de sa foi au Christ, mais aussi la santé et la force vitale de son peuple.

Pas de fausses interprétations des mots et concepts sacrés

Il vous faudra veiller d'un oeil particulièrement attentif, Vénérables Frères, à ce que les concepts religieux fondamentaux ne viennent pas à être vidés de leur contenu essentiel et détournés vers un sens profane.

" Révélation ", au sens chrétien du mot, désigne la parole dite par Dieu aux hommes. Employer ce même mot pour les " suggestions " du sang et de la race, pour les irradiations de l'histoire d'un peuple, c'est, à coup sûr, créer une équivoque. Une fausse monnaie de cette sorte ne mérite pas de passer dans l'usage des fidèles du Christ.

La " foi " consiste à tenir pour vrai ce que Dieu a révélé et propose par son Église à la croyance des hommes. C'est la " conviction solide des choses invisibles ". (Hebr., XI, 1.) La joyeuse et fière confiance dans l'avenir de son peuple, qui tient au coeur de chacun, signifie toute autre chose que la foi dans le sens religieux du mot. Donner l'un pour l'autre, vouloir remplacer l'un par l'autre, et exiger là-dessus d'être reconnu par les disciples du Christ comme un " croyant ", c'est un jeu de mots vide de sens, quand ce n'est pas la confusion voulue des concepts, ou quelque chose de pire.

" Immortalité ", dans le sens chrétien, veut dire : continuation de la vie de l'homme après la mort terrestre, dans sa personnalité individuelle, pour son éternelle récompense, ou pour son éternel châtiment. Quiconque ne veut désigner par le mot : " immortalité " que la continuation ici-bas de la vie collective dans la durée de son peuple pour un avenir d'une longueur indéterminée, celui-là renverse et falsifie l'une des vérités fondamentales de la foi chrétienne, il touche aux bases mêmes de la conception religieuse de l'univers, qui exige un ordre moral dans le monde. S'il ne veut pas être chrétien, qu'il renonce au moins à enrichir le vocabulaire de son incroyance en puisant au trésor des concepts chrétiens.

Le " Péché Originel " est la faute héréditaire, bien que non personnelle, des descendants d'Adam, qui " ont péché en lui " (Rom., V, 12). C'est la perte de la grâce, - et, par conséquent, de la vie éternelle, - jointe à la propension au mal, que chacun doit, avec l'aide de la grâce, de la pénitence, de la lutte, de l'effort moral, refouler et surmonter. La passion et la mort du Fils de Dieu ont racheté le monde de la malédiction héréditaire du péché et de la mort. La foi à ces vérités, qui sont aujourd'hui en butte, dans votre patrie, à la facile raillerie des adversaires du Christ, appartient au contenu inaliénable de la Religion chrétienne.

La Croix du Christ, encore que son nom seul soit déjà devenu pour beaucoup une folie et un scandale (I Cor., 1, 23), demeure pour le croyant le signe sanctifié de la Rédemption, l'emblème de la force et de la grandeur morales. Nous vivons sous son ombre. Nous mourons dans son baiser. Il faut qu'elle se dresse sur notre tombe, pour proclamer notre foi, pour témoigner de notre espérance dans la lumière éternelle.

L'humilité, dans l'esprit de l'Évangile, et la prière pour obtenir le secours de la grâce de Dieu peuvent parfaitement s'unir à l'estime de soi-même, à la confiance en soi, à l'héroïsme. L'Église du Christ, qui à travers tous les temps et jusqu'au présent le plus récent compte plus de confesseurs et de martyrs volontaires que toute autre collectivité morale, n'a besoin de recevoir de personne des leçons sur l'héroïsme des sentiments et des actes. Dans sa misérable façon de railler l'humilité chrétienne, comme une dégradation de soi-même et une attitude sans courage, l'odieux orgueil de ces novateurs se couvre lui-même de ridicule.

On peut appeler " grâce ", dans un sens impropre, tout don du Créateur à la créature. Toutefois la " grâce ", au sens propre et chrétien du mot, comprend les témoignages surnaturels de l'amour de Dieu, la faveur et l'action de Dieu par laquelle il élève l'homme à cette intime communauté de vie avec Lui, que le Nouveau Testament nomme " l'adoption des enfants de Dieu ". " Voyez de quel grand amour le Père a fait preuve envers nous, puisque nous pouvons nous appeler et que nous sommes, en fait, enfants de Dieu. " (I Jean, III, 1.) Rejeter cette élévation gratuite et surnaturelle au nom d'un prétendu caractère allemand, est une erreur : c'est combattre ouvertement une vérité fondamentale du Christianisme. Mettre sur le même plan la grâce surnaturelle et les dons de la nature, c'est un abus du vocabulaire créé et consacré par la Religion. Les pasteurs et gardiens du peuple de Dieu feront bien d'opposer une action vigilante à ce larcin fait aux choses saintes et à cette confusion des esprits.

Morale et ordre moral

Sur la foi en Dieu, gardée intacte et sans tache, repose la moralité de l'humanité. Toutes les tentatives pour ôter à la morale et à l'ordre moral le fondement, solide comme le roc, de la foi et pour .les établir sur le sable mouvant des règles humaines, conduisent tôt ou tard individus et sociétés. à la ruine morale. L'insensé qui dit dans son coeur : I1 n'y a pas de Dieu, marchera .dans les voies de la corruption morale (Ps., XIII, 1 sq.). Le nombre de ces insensés, qui aujourd'hui entreprennent de séparer Moralité. et Religion, est devenu légion. Ils ne voient pas ou ne veulent pas voir que bannir le Christianisme confessionnel, c'est-à-dire la conception claire et précise du Christianisme, de l'enseignement et de l'éducation, de l'organisation de la vie sociale et publique, c'est aller à l'appauvrissement spirituel et à la décadence. Aucune puissance coercitive de l'État, aucun idéal purement humain, si noble et si élevé soit-il en lui-même, ne sera jamais capable de remplacer

en fin de compte les suprêmes et décisives impulsions que donne la foi en Dieu et au Christ. Si, à celui qui est appelé à faire les plus grands sacrifices, à immoler son " moi " au bien commun, on ôte l'appui de l'éternel et du divin, la foi réconfortante et consolante au Dieu qui récompense tout bien et punit tout mal, alors, pour un grand nombre, le résultat final sera, non pas l'acceptation du devoir, mais la fuite devant lui. La consciencieuse observation des dix commandements de Dieu et des préceptes de l'Église (qui ne sont, eux, que des déterminations pratiques des règles de l'Évangile) est pour chaque individu une incomparable école de discipline individuelle, d'éducation morale et de formation du caractère, une école qui exige beaucoup, mais pas trop. Le Dieu plein de bonté, qui, comme législateur, dit : " Tu dois ", donne aussi par Sa grâce " le pouvoir et le faire ". Laisser inutilisées des forces de formation morale d'une efficacité aussi profonde, les exclure même positivement de l'éducation du peuple, c'est contribuer d'une façon injustifiable à la sous-alimentation religieuse de la nation. Livrer la morale à l'opinion subjective des hommes, qui change suivant les fluctuations des temps, au lieu de l'ancrer dans la sainte volonté du Dieu éternel et dans ses commandements, c'est ouvrir la porte toute grande aux forces destructrices. L'abandon, qui en résulte, des éternels principes d'une morale objective, pour l'éducation des consciences, pour l'ennoblissement de tous les domaines et de toutes les organisations de la vie, c'est un péché contre l'avenir du peuple, un péché dont les générations futures devront goûter les fruits amers.

Reconnaissance du droit naturel

Tel est le fatal entraînement de nos temps, qu'il détache du fondement divin de la Révélation, non seulement la morale, mais aussi le droit théorique et pratique. Nous pensons ici en particulier à ce qu'on appelle le droit naturel, inscrit de la main même du Créateur sur les tables du coeur humain (Rom., II, 14 sq) et que la saine raison peut y lire quand elle n'est pas aveuglée par le péché et la passion. C'est d'après les commandements de ce droit de nature, que tout droit positif, de quelque législateur qu'il vienne, peut être apprécié dans son contenu moral et, par là même, dans l'autorité qu'il a d'obliger en conscience. Des lois humaines qui sont en contradiction insoluble avec le droit naturel sont marquées d'un vice originel qu'aucune contrainte, aucun déploiement extérieur de puissance ne peut guérir. C'est à la lumière de ce principe qu'il faut juger l'axiome : " Le droit, c'est l'utilité du peuple." On peut, certes, donner à cette proposition un sens correct, si on lui fait dire que ce qui est moralement défendu ne peut jamais servir au véritable bien du peuple. Cependant, le paganisme ancien reconnaissait déjà que l'axiome, pour être pleinement exact, doit être, en réalité, retourné, et s'exprimer ainsi : " Il est impossible qu'une chose soit utile si elle n'est pas en même temps moralement bonne. Et ce n'est point parce qu'elle est utile qu'elle est moralement bonne, mais parce qu'elle est moralement bonne elle est utile." (Cicéron, De officiis, III, 30.) Affranchi de cette règle morale, ce principe signifierait, dans la vie internationale, l'état de guerre perpétuel entre les différentes nations. Dans la vie nationale, il méconnaît, par l'amalgame qu'il fait des considérations de droit et d'utilité, le fait fondamental, que l'homme, en tant que personne, possède des droits qu'il tient de Dieu et qui doivent demeurer vis-à-vis de la collectivité hors de toute atteinte qui tendrait à les nier, à les abolir ou à les négliger.

Mépriser cette vérité, c'est oublier que le véritable bien commun est déterminé et reconnu, en dernière analyse, par la nature de l'homme, qui équilibre harmonieusement droits personnels et obligations sociales, et par le but de la société, déterminé aussi par cette même nature humaine. La société est voulue par le Créateur comme le moyen d'amener à leur plein développement les dispositions individuelles et les avantages sociaux que chacun, donnant et recevant tour à tour, doit faire valoir pour son bien et celui des autres. Quant aux valeurs plus générales et plus hautes, que seule la collectivité, et non plus les individuels isolés, peut réaliser, elles aussi en définitive sont, par le Créateur, voulues pour l'homme, pour son plein épanouissement naturel et surnaturel et l'achèvement de sa perfection. S'écarter de cet ordre, c'est

ébranler les colonnes sur lesquelles repose la société, et donc compromettre la tranquillité, la sécurité et l'existence même de la société.

Le croyant a un droit inaliénable à professer sa foi et à la vivre comme elle veut être vécue. Des lois qui étouffent ou rendent difficile la profession et la pratique de cette foi sont en contradiction avec le droit naturel.

Des parents sérieux, conscients de leur devoir d'éducateurs, ont un droit primordial à régler l'éducation des enfants que Dieu leur a donnés, dans l'esprit de leur foi, en accord avec ses principes et ses prescriptions. Des lois ou d'autres mesures qui éliminent dans les questions scolaires cette libre volonté des parents, fondée sur le Droit Naturel ou qui la rendent inefficace par la menace ou la contrainte, sont en contradiction avec le Droit Naturel et sont foncièrement immorales.

L'Église, à qui revient, de par sa mission, le soin de garder et d'expliquer le droit naturel, divin dans son origine, ne peut s'empêcher de déclarer les toutes récentes inscriptions aux écoles, faites dans l'absence notoire de toute liberté, un résultat de la contrainte, auquel les caractères du droit font totalement défaut.

À la jeunesse

Comme Vicaire de Celui qui a dit au jeune homme de l'Évangile : " Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements " (Matth., XIX, 17), Nous adressons une parole particulièrement paternelle à la jeunesse.

Des milliers de voix font retentir aujourd'hui à vos oreilles un Evangile qui n'a pas été révélé par le Père des cieux. Des milliers de plumes écrivent au service d'un prétendu christianisme qui n'est pas le christianisme du Christ. La presse et la radio vous envahissent quotidiennement de productions hostiles à la foi et à l'Église, impudemment agressives envers tout ce qui doit vous être le plus vénérable et le plus sacré.

Beaucoup, beaucoup d'entre vous, à cause de leur fidélité à la foi et à l'Église, à cause de leur affiliation à des associations religieuses, garanties par le Concordat ont dû et doivent encore, Nous le savons, subir cette tragique épreuve de voir incomprise, suspectée, outragée, niée même, leur fidélité à la patrie, souffrir en outre toutes sortes de dommages dans leur vie professionnelle et sociale. Nous ne sommes pas non plus sans savoir qu'il y a dans vos rangs plus d'un obscur soldat du Christ qui, le coeur en deuil, mais la tête haute, supporte son sort et trouve son unique consolation dans la pensée de souffrir des affronts pour le Nom de Jésus. (Act. Ap., v, 41.) Aujourd'hui, la voyant sous la menace de nouveaux dangers et de nouvelles tracasseries, Nous disons à cette jeunesse : Si quelqu'un voulait vous annoncer un Évangile autre que celui que vous avez reçu sur les genoux d'une pieuse mère, des lèvres d'un père croyant, ou par l'enseignement d'un éducateur fidèle à son Dieu et à son Église, " qu'il soit anathème " (Gal., I, 9). Si l'État fonde une Jeunesse nationale, cette organisation obligatoire doit être ouverte à tous, et c'est alors - sans préjudice des droits des associations religieuses - pour les jeunes gens eux-mêmes et pour les parents qui en répondent devant Dieu, un droit incontestable et inaliénable d'exiger que cette organisation d'État soit purgée de toutes les manifestations d'un esprit ennemi du christianisme et de l'Église, manifestations qui, tout récemment encore et aujourd'hui même, mettent la conscience des parents chrétiens dans une insoluble alternative, puisqu'ils ne peuvent donner à l'État ce qu'il exige qu'en dérobant à Dieu ce qui est à Dieu.

Nul ne songe, certes, à barrer la route qui doit conduire la jeunesse allemande à la constitution d'une vraie communauté ethnique, dans le noble amour de la liberté, l'inviolable fidélité à la patrie. Ce contre quoi Nous Nous élevons, et Nous devons Nous élever, c'est l'antagonisme volontairement et systématiquement suscité entre ces préoccupations d'éducation nationale et celles du devoir religieux. Voilà pourquoi, nous crions à cette jeunesse : Chantez vos hymnes à la liberté, mais n'oubliez pas pour autant la liberté des enfants de Dieu. Ne laissez pas la noblesse de cette irremplaçable liberté s'avilir dans l'esclavage du péché et de la sensualité.

Qui chante l'hymne de la fidélité à la patrie terrestre ne doit pas, par l'infidélité à son Dieu, à son Église, devenir un déserteur et un traître à sa patrie céleste. On vous parle beaucoup .de la grandeur héroïque, que l'on oppose consciemment et mensongèrement à l'humilité et à la patience évangéliques. Pourquoi donc vous taire qu'il y a aussi un héroïsme des luttes morales ? que la conservation de l'innocence baptismale constitue un haut fait d'héroïsme qui devrait recevoir dans l'ordre religieux, et naturel aussi, l'hommage qu'il mérite ? On vous parle beaucoup des faiblesses humaines qui ternissent l'histoire de l'Église. Pourquoi donc vous taire les exploits qui jalonnent sa route au cours des siècles, les saints qu'elle a enfantés, la bénédiction qui a découlé pour la civilisation occidentale de l'union vivante entre cette Église et votre peuple ? On vous parle beaucoup d'exercices sportifs. Pratiquée avec mesure et contenue dans de justes limites, l'éducation physique est un bienfait pour la jeunesse.

Pour ce qui est du temps à y consacrer, on lui donne maintenant trop souvent une telle ampleur qu'on ne tient plus compte ni du développement harmonieux du corps et de l'esprit, ni des égards dus à la vie de famille, ni du précepte de la sanctification du dimanche. Avec une indifférence qui confine au mépris, on enlève au jour du Seigneur son caractère sacré et son recueillement, naguère si conforme aux meilleures traditions allemandes. Nous attendons avec confiance de la jeunesse croyante et catholique que, dans le milieu peu favorable des organisations de l'État, elle fasse énergiquement valoir son droit à une chrétienne sanctification du dimanche, que pour l'exercice du corps elle n'oublie pas son âme immortelle, qu'elle ne se laisse pas vaincre par le mal, mais qu'elle vise, au contraire, à triompher du mal par le bien (Rom., XII, 21), que sa plus haute et plus sainte ambition demeure celle de remporter la couronne dans le stade de la vie éternelle (I Cor., IX, 24 sq.).

Aux prêtres et aux religieux

Nous adressons une parole spéciale de félicitation, d'encouragement, d'exhortation aux prêtres d'Allemagne, auxquels, dans un temps difficile et des conjonctures délicates, il incombe, sous la dépendance des Évêques, d'indiquer au troupeau du Christ le droit chemin, par la parole et par l'exemple, par le dévouement quotidien, par une apostolique patience. Ne vous lassez pas, bien-aimés Fils, qui participez avec Nous aux saints mystères, d'exercer, à la suite du Souverain Prêtre éternel, Jésus-Christ, la charité et la sollicitude du bon Samaritain. Que votre conduite de chaque jour se conserve sans tache devant Dieu dans la poursuite incessante de votre propre perfection et sanctification, dans une miséricordieuse charité à l'égard de tous ceux qui vous sont confiés, de ceux-là en particulier qui sont exposés, qui sont faibles, qui chancellent. Soyez les guides des fidèles, le soutien de ceux qui trébuchent, les docteurs de ceux qui doutent, les consolateurs des affligés, les aides et les conseillers désintéressés de tous. Les épreuves et les souffrances que votre peuple a traversées dans le temps d'après-guerre n'ont point passé sur son âme sans y laisser de trace.

Elles ont laissé derrière elles des angoisses et des amertumes qui ne peuvent guérir que lentement et dont on ne pourra triompher vraiment que dans un esprit de charité effective et désintéressée. Cette charité, arme indispensable de l'apôtre, surtout dans le monde d'aujourd'hui bouleversé et égaré par la haine, Nous vous la souhaitons et Nous l'implorons du Seigneur dans une mesure débordante. Cette apostolique charité vous fera, sinon oublier, du moins pardonner beaucoup d'amertumes imméritées et aujourd'hui plus nombreuses que jamais sur votre chemin de pasteurs d'âmes et de prêtres.

Cette charité intelligente et compatissante envers les égarés, envers ceux-là même qui vous outragent, ne signifie nullement et ne peut nullement signifier un renoncement quel qu'il soit à la proclamation, à la revendication, à la défense courageuse de la vérité et à sa franche application à la réalité qui vous environne. Le premier don de l'amour du prêtre à son entourage, celui qui s'impose le plus évidemment, c'est celui qui

consiste à servir la Vérité, toute la vérité, à dévoiler et à réfuter l'erreur sous quelque forme, sous quelque masque ou déguisement qu'elle se présente. Une défaillance sur ce point ne serait pas seulement une trahison envers Dieu et envers votre sainte vocation, ce serait aussi une faute contre le bien véritable de votre peuple et de votre patrie. Vers tous ceux qui ont gardé vis-à-vis de leurs évêques la fidélité promise au jour de leur ordination, vers tous ceux qui, en exerçant conformément à leur devoir leur tâche de pasteurs, ont eu et ont encore à supporter la souffrance et la persécution, vers tous vont - et pour certains jusque dans leur cellule de prison, dans leur camp de concentration - la reconnaissance et l'approbation du Père de la chrétienté.

Aux religieux et religieuses catholiques s'adresse également Notre paternelle reconnaissance, à laquelle se joint la part très intime que Nous prenons au sort de beaucoup d'entre eux qui, en vertu de mesures administratives hostiles aux Ordres religieux, ont été arrachés au labeur béni et aimé de leur vocation. Si quelques-uns ont succombé et se sont montrés indignes de leur sainte profession, leur faute, que l'Église aussi châtie, ne diminue pas le mérite de l'immense majorité qui, dans l'abnégation et la pauvreté volontaires, s'est efforcée par son dévouement à servir Dieu et la patrie. Par leur zèle, leur fidélité, leur vertu, leur active charité, la promptitude de leur dévouement, les Ordres voués au soin des âmes, au service des malades et à l'enseignement, ne cessent d'apporter une glorieuse contribution au bien privé et public. Nul doute qu'un jour un avenir plus calme leur rendra meilleure justice que le présent trouble où nous vivons. Nous avons confiance que les chefs des communautés religieuses sauront prendre occasion des difficultés et des épreuves pour obtenir du Tout-Puissant, par un redoublement de zèle, par une vie de prière plus intense, par la sainte austérité de leur vocation et la parfaite discipline religieuse, un renouveau de bénédictions et de fécondité sur leur pénible labeur.

*** * ***

Vénérables Frères, Nous en sommes certain, les paroles que dans une heure décisive Nous vous adressons, à vous et, par vous, aux catholiques de l'empire allemand, trouveront dans les cœurs et dans les actes de Nos fidèles enfants l'écho qui doit répondre à la tendre sollicitude du Père commun. S'il est une chose que Nous implorons du Seigneur avec une ardeur singulière, c'est bien celle-ci : que Nos paroles parviennent aussi à l'oreille et au cœur, qu'elles éveillent les réflexions de ceux qui ont déjà commencé à se laisser prendre aux appâts et aux menaces des adversaires du Christ et de son saint Evangile.

Nous avons pesé chacun des mots de Cette lettre à la balance de la vérité, et de l'amour aussi. Nous ne voulions, ni par un silence inopportun devenir complice de l'équivoque, ni par trop de sévérité exposer à l'endurcissement le cœur d'aucun de ceux qui vivent sous Notre responsabilité de Pasteur et auxquels Notre amour de Pasteur ne s'applique pas moins du fait que, pour l'heure, ils se fourvoient dans les chemins de l'erreur et de l'infidélité. Et quand bien même beaucoup d'entre eux, s'adaptant à la mentalité de leur nouvel entourage, n'auraient plus pour la maison paternelle abandonnée par eux et pour le Père lui-même que des paroles de défiance, d'ingratitude, ou même d'insulte, quand ils oublieraient tout ce qu'ils ont rejeté, le jour viendra où l'angoisse de l'éloignement de Dieu et du désarroi de leur âme s'abattra sur ces fils aujourd'hui perdus, où la nostalgie les ramènera " au Dieu qui réjouissait leur jeunesse ", à l'Église dont la main paternelle leur avait enseigné le chemin qui conduit au Père des cieux. Hâter cette heure, c'est l'objet de Notre continuelle prière.

Comme d'autres époques de l'histoire de l'Église, celle-ci sera le prélude d'une nouvelle ascension et d'une purification intérieure, à la seule condition que les fidèles se montrent assez fiers dans la confession de leur foi au Christ, assez généreux en face de la souffrance pour opposer à la force matérielle des oppresseurs de l'Église l'intrépidité d'une foi profonde, la fermeté inébranlable d'une espérance sûre de l'éternité, l'irrésistible puissance d'une charité agissante. Que le saint temps du Carême et de Pâques, qui prêche le

renouvellement intérieur et la pénitence, qui plus que d'ordinaire dirige le regard du chrétien vers la croix, mais aussi vers la gloire du Ressuscité, soit pour tous et pour chacun de vous une occasion joyeusement saluée, ardemment exploitée, de vous emplir le cœur et l'âme de cet esprit d'héroïsme, de .patience, de victoire qui rayonne de la croix de Jésus-Christ.

Alors, Nous en sommes certain, les ennemis de l'Église, qui s'imaginent que leur heure est venue, reconnaîtront bientôt qu'ils s'étaient réjouis trop vite et qu'ils avaient trop tôt pris en main la bêche du fossoyeur. Alors le jour luira où, succédant aux hymnes de triomphe prématurés des ennemis du Christ, s'élèvera vers le ciel, du coeur et des lèvres des fidèles, le Te Deum de la délivrance : un Te Deum de reconnaissance envers le Très-Haut, un Te Deum d'allégresse à la vue du peuple allemand tout entier, même avec ses membres aujourd'hui fourvoyés, revenant à la religion, et, dans une foi purifiée par la souffrance, ployant de nouveau le genou devant le Roi des temps et de l'éternité, Jésus-Christ, se disposant enfin, dans la lutte contre ceux qui nient Dieu et ruinent l'Occident chrétien, à reprendre, en harmonie avec tous les hommes de bonne volonté de tous les peuples, la mission que les plans de l'Éternel lui ont assignée.

Celui qui sonde les cœurs et les reins (Ps. VII, 10) Nous est témoin que Nous n'avons pas de plus intime désir que le rétablissement en Allemagne d'une paix véritable entre l'Église et l'État. Mais si - sans Notre faute - cette paix ne doit pas s'établir, alors l'Église de Dieu défendra ses droits et ses libertés au nom du Tout-Puissant dont le bras, même aujourd'hui, n'est pas raccourci. Confiant en Lui, " Nous ne cessons de prier et d'implorer " (Col., I, 9) pour vous, enfants de l'Église, afin que soient abrégés les jours de la tribulation et que vous soyez trouvés fidèles au jour du jugement ; pour les persécuteurs aussi et les oppresseurs : afin que le Père de toute lumière et de toute miséricorde daigne les éclairer, comme Saul sur le chemin de Damas, eux et tous ceux, si nombreux, qui à leur suite se sont égarés et demeurent dans l'erreur.

Avec cette supplication dans le cœur et sur les lèvres, Nous vous accordons, comme gage du secours divin, comme soutien de vos résolutions difficiles et lourdes de responsabilité, comme réconfort dans le combat, comme consolation dans la souffrance, à Vous, évêques et pasteurs du peuple fidèle, aux prêtres, aux religieux, aux apôtres laïques de l'Action catholique, et à tous, oui, à tous vos diocésains - mais spécialement aux malades et aux prisonniers, - dans un paternel amour, la Bénédiction apostolique.

Du Vatican, le dimanche de la Passion, 14 mars 1937.

PIE XI

Non abbiamo bisogno

Aux Patriarches, Primats, Archevêques Évêques et autres Ordinaires en paix et communion avec le Siège apostolique :

Nous n'avons pas à vous apprendre, Vénérables Frères, les événements qui, en ces derniers temps, se sont accomplis en cette ville de Rome, Notre Siège épiscopal, et dans toute l'Italie, c'est-à-dire précisément dans Notre circonscription primatiale, événements qui ont eu une si ample et si profonde répercussion dans le monde entier et, plus particulièrement dans tous et dans chacun des diocèses de l'Italie et du monde catholique. Ils se résument en ces brèves et tristes paroles : on a tenté de frapper à mort tout ce qui était et ce qui sera toujours le plus cher à Notre cœur de Père et de Pasteur des âmes, et Nous pouvons bien, Nous devons même ajouter : “et la manière même Nous offense”.

C'est en présence et sous la pression de ces événements que Nous sentons le besoin et le devoir de Nous adresser à vous et, pour ainsi dire, de visiter en esprit chacun de vous, Vénérables Frères, en premier lieu, pour remplir un devoir de fraternelle reconnaissance, devoir grave et qui devient urgent ; en deuxième lieu, pour satisfaire à un non moins grave et non moins urgent devoir de défendre la vérité et la justice en une matière qui, regardant les intérêts et les droits vitaux de la sainte Église, vous regarde aussi tous et chacun de vous en particulier, partout où l'Esprit Saint vous a placés pour la gouverner en union avec Nous ; en troisième lieu, Nous voulons vous exposer les conclusions et réflexions que les événements semblent imposer ; en quatrième lieu, Nous voulons vous confier Nos préoccupations pour l'avenir ; et finalement, Nous vous inviterons à partager Nos espérances et à prier avec Nous et avec le monde catholique pour leur accomplissement.

I. La paix intérieure, cette paix qui vient de la pleine et claire conscience que l'on a d'être du côté de la vérité et de la justice et de combattre et de souffrir pour elles, cette paix que seul le Roi divin sait donner, et que le monde est aussi incapable d'ôter que de donner, cette paix bénie et bienfaisante ne Nous a, grâce à la bonté et à la miséricorde de Dieu, jamais abandonné ; et, Nous en avons la pleine confiance, elle ne Nous abandonnera jamais quoiqu'il arrive ; mais cette paix, vous le savez très bien, Vénérables Frères, laisse libre accès aux amertumes les plus douloureuses : il en fut ainsi pour le coeur de Jésus durant la Passion, il en va de même dans les coeurs de ses fidèles serviteurs, et Nous avons, Nous aussi, expérimenté la vérité de cette mystérieuse parole : “voici que ma suprême amertume se change en paix” (Is 38, 17).

Votre intervention rapide, large, affectueuse, qui se prolonge encore, Vénérables Frères, vos sentiments fraternels et filiaux et, par-dessus tout, ce sentiment de haute, de surnaturelle solidarité, d'intime union de pensées et de volontés que respirent vos communications pleines d'amour, Nous ont rempli l'âme d'indicibles consolations et ont bien des fois fait monter de Notre coeur à Nos lèvres les paroles du psaume : “dans l'excès des soucis qui m'envahissent, tes consolations délectent mon âme”. (Ps 93, 19).

De toutes ces consolations, après Dieu, c'est vous que Nous remercions du fond du coeur, Vénérables Frères, vous à qui Nous pouvons redire le mot de Jésus aux apôtres, vos prédécesseurs : " Vous êtes, vous, ceux qui sont demeurés constamment avec moi dans mes épreuves ". (Lc 22, 28)

Nous sentons aussi et Nous voulons aussi accomplir le devoir très doux à Notre coeur paternel, de remercier avec vous, Vénérables Frères, tant de vos bons et dignes fils qui, individuellement et collectivement en leur nom personnel et de la part des diverses organisations et associations dévouées au bien, et plus largement de la part des associations d'Action Catholique et de jeunesse Catholique, Nous ont envoyé tant et de si filialement affectueuses expressions de condoléances, de dévouement et de généreuse et agissante

conformité à Nos désirs. Ce fut pour Nous un spectacle singulièrement beau et consolant de voir les Actions catholiques de tous les pays, depuis les plus proches jusqu'aux plus lointains, se trouver rassemblées autour du Père commun, animées et comme portées par un unique esprit de foi, de piété filiale, de propos généreux où s'exprime unanimement la pénible surprise de voir persécutée et frappée l'Action catholique au centre de l'apostolat hiérarchique, là où elle a le plus sa raison d'être, elle qui, en Italie comme en toutes les parties du monde, suivant son authentique et essentielle définition et suivant Nos vigilantes et assidues directives, si généreusement secondées par vous, Vénérables Frères, ne veut et ne peut être rien d'autre que la participation et la collaboration du laïcat à l'apostolat hiérarchique.

Vous porterez, Vénérables Frères, l'expression de Notre paternelle reconnaissance à tous vos fils et Nos fils en Jésus Christ, qui se sont montrés si bien formés à votre école, si bons et si pieux envers leur Père commun, au point de Nous faire dire : " Je surabonde de joie dans toutes nos tribulations " (2 Co 7,4).

Quant à vous, évêques des diocèses, de cette chère Italie, à tous ensemble et à chacun en particulier, Nous ne devons pas seulement l'expression de Notre reconnaissance pour les consolations qu'avec une si noble et si sainte émulation vous Nous avez prodiguées par vos lettres, durant tout le mois dernier et spécialement le jour même des saints apôtres, par vos affectueux et éloquents télégrammes ; mais Nous devons aussi vous adresser à Notre tour des condoléances pour ce que chacun de vous a souffert et en voyant soudain s'abattre la tempête dévastatrice sur les parterres déjà richement fleuris et pleins de promesses de vos jardins spirituels que l'Esprit Saint a confiés à vos sollicitudes et que vous cultivez avec tant de zèle et un si grand bien pour les âmes. Votre coeur, Vénérables Frères, s'est tout de suite tourné vers le Nôtre pour compatir à Notre peine dans laquelle vous sentiez converger, comme en leur centre, se rencontrer et se multiplier toutes les vôtres : vous Nous en avez fourni la plus claire et la plus affectueuse démonstration, et Nous vous en remercions de tout coeur. Nous vous sommes particulièrement reconnaissants de l'unanime et vraiment imposant témoignage que vous avez rendu à l'Action catholique italienne et spécialement aux associations de jeunesse, d'être restées dociles et fidèles à Nos directives et aux vôtres qui excluent toute activité politique de parti. En même temps que vous, Nous remercions aussi tous vos prêtres et fidèles, vos religieux et religieuses qui se sont unis à vous avec un si grand élan de foi et de piété filiale. Nous remercions spécialement vos Associations d'Action catholique et en tout premier lieu, les associations de jeunesse, de toutes les catégories jusqu'aux plus petites benjamines et aux plus petits enfants qui Nous sont d'autant plus chers qu'ils sont plus petits, dans les prières desquels Nous avons surtout confiance et espoir.

Vous avez senti, Vénérables Frères, que Notre coeur était et qu'il est avec vous, avec chacun de vous, souffrant avec vous, priant pour vous et avec vous pour que Dieu, en son infinie miséricorde, Nous vienne en aide et que, de ce grand mal même, déchaîné par l'antique ennemi du bien, il fasse sortir une nouvelle floraison de bien, et d'un grand bien.

II. Stigmatisation des faux reproches et des mesures injustes prises par le gouvernement italien ; lutte des fascistes contre l'Église et plus spécialement contre l'Action catholique ; état des faits ; l'Action catholique, organisation ecclésiale et non catholique.

Après avoir satisfait à Notre dette de reconnaissance pour les consolations que Nous avons reçues en une si grande douleur, Nous devons satisfaire aux obligations que le ministère apostolique Nous impose vis-à-vis de la vérité et de la justice.

Déjà, à plusieurs reprises, Vénérables Frères, de la façon la plus explicite, et en assumant toute la responsabilité de ce que Nous disions, Nous Nous sommes exprimés et Nous avons protesté contre la campagne de fausses et injustes accusations qui précéda la dissolution des associations d'universitaires dépendant de l'Action catholique. Dissolution exécutée par des voies de fait et par des procédés qui donnèrent l'impression que c'était une vaste et périlleuse association de criminels que l'on poursuivait ; ils

s'agissait de jeunes gens et d'enfants qui sont certainement les meilleurs parmi les bons et auxquels Nous sommes heureux et paternellement fiers de pouvoir, une fois de plus, rendre ce témoignage. Les exécuteurs de ces procédés (pas tous, tant s'en faut, mais nombre d'entre eux) eurent eux-mêmes cette impression et ils ne la cachèrent pas : ils cherchaient à tempérer l'accomplissement de leur consigne par des paroles et par des égards par lesquels ils semblaient présenter des excuses et vouloir obtenir leur pardon pour ce qu'on les contraignait à faire ; Nous en avons tenu compte en leur réservant de particulières bénédictions.

Mais, par une douloureuse compensation, que de brutalités et de violences allant jusqu'aux coups et jusqu'au sang, que d'irrévérences de presse, de paroles et d'actes, contre les choses et contre les personnes, y compris la Nôtre, ont précédé, accompagné et suivi l'exécution de l'inopinée mesure de police, et celle-ci, souvent, a été étendue par l'ignorance ou un zèle malveillant à des associations et à des institutions qui n'étaient pas même visées par les ordres supérieurs, jusqu'aux patronages des tout petits et aux pieuses Congrégations des Enfants de Marie.

Et tout ce lamentable accompagnement d'irrévérences et de violences devait s'accomplir avec une telle intervention de membres du parti en uniforme, avec une telle condescendance des autorités et des forces de la Sûreté publique, qu'il fallait nécessairement penser à des décisions venues d'en haut. Il Nous est très facile d'admettre et il n'était pas moins facile de prévoir, que ces décisions pourraient, voire qu'elles devraient nécessairement être dépassées. Nous avons dû rappeler ces choses antipathiques et pénibles, parce que la tentative n'a pas manqué de faire croire au grand public et au monde que la déplorable dissolution des Associations qui Nous sont si chères, s'était accomplie sans incidents et presque comme une chose normale.

Mais on a attenté en une bien autre et plus vaste mesure à la vérité et à la justice. Quoi que toutes les inventions, tous les mensonges et toutes les véritables calomnies répandus par la presse adverse de parti, la seule libre et habituée quasi par ordre à tout dire et à tout oser, n'aient pas été recueillis dans un message, non officiel sans doute (prudent qualificatif), la plupart l'y ont été, et livrés au public par les plus puissants moyens de diffusion que l'heure présente connaisse. L'histoire des documents rédigés non pour servir la vérité et la justice, mais pour les offenser, est une longue et triste histoire ; mais Nous devons dire, avec la plus profonde amertume que, dans les nombreuses années de Notre vie et de Notre activité de bibliothécaire, Nous avons rarement trouvé sur Notre chemin un document si tendancieux et si contraire à la vérité et à la justice, par rapport au Saint Siège, à l'Action catholique italienne et plus particulièrement aux Associations catholiques si durement frappées. Si Nous Nous taisions, si Nous laissions passer, c'est-à-dire si Nous laissions croire, Nous en deviendrions plus indigne encore que Nous ne le sommes d'occuper cet auguste Siège apostolique, indigne du filial et généreux dévouement par lequel Nous ont toujours consolé, et Nous consolent aujourd'hui plus que jamais Nos chers fils de l'Action catholique ; Nous pensons surtout à ceux de Nos fils et de Nos filles, si nombreux grâce à Dieu, qui, pour leur religieuse fidélité à Nos appels et directives, ont tant souffert et souffrent tant, honorant d'autant plus l'école où ils ont été formés, et le divin Maître et son indigne Vicaire, qu'ils démontrent plus lumineusement par leur chrétienne attitude, même en face des menaces et des violences, de quel côté se trouvent la vraie dignité de caractère, la vraie force d'âme, le vrai courage, la civilisation elle-même.

Nous Nous efforcerons d'être très bref, en rectifiant les faciles affirmations du message dont Nous venons de parler, Nous disons " faciles ", pour ne pas les appeler audacieuses, affirmations que le grand public, on le savait, se trouverait dans la quasi impossibilité de contrôler d'aucune façon. Nous serons bref, d'autant plus que plusieurs fois déjà, surtout en ces derniers temps, Nous avons parlé des sujets qui se représentent aujourd'hui, et que Notre parole, Vénérables Frères, a pu arriver jusqu'à vous, et par vous, à Nos chers fils en Jésus Christ de la jeunesse catholique et Nous espérons qu'il en ira de même pour la présente lettre.

Le message en question disait notamment que les révélations de la presse adverse de parti auraient été, dans leur presque totalité confirmées, dans leur substance tout au moins et précisément par l'Osservatore Romano. La vérité est que l'Osservatore Romano a, cas par cas, démontré que les prétendues révélations étaient autant d'inventions, ou en tout et pour tout, ou tout au moins dans l'interprétation donnée aux faits. Il suffit de lire sans mauvaise foi et avec la plus minime capacité de compréhension.

Le message disait encore que c'était une tentative ridicule que de faire passer le Saint-Siège comme une victime dans son pays où des milliers de voyageurs peuvent rendre témoignage du respect dont y sont l'objet les prêtres, les prélats, l'Église et les cérémonies religieuses. Oui, Vénérables Frères, ce serait là, malheureusement, une tentative ridicule, comme il serait ridicule de vouloir enfoncer une porte ouverte ; car les milliers de voyageurs étrangers qui ne font jamais défaut en Italie et à Rome ont pu constater personnellement les irrévérences, souvent impies et blasphématoires, les violences, les outrages, les vandalismes commis contre des lieux, des choses et des personnes, dans tout le pays, et en cette même ville, Notre Siège épiscopal, toutes choses déplorées par Nous à plusieurs reprises, à la suite d'informations certaines et précises.

Le message dénonce la " noire ingratitude " des prêtres qui se mettent contre le parti qui a été (dit-il), pour toute l'Italie, la garantie de la liberté religieuse. Le clergé, l'épiscopat et le Saint-Siège même n'ont jamais méconnu l'importance de ce qui a été fait en toutes ces années au bénéfice et à l'avantage de la religion ; ils en ont même fréquemment exprimé une vive et sincère reconnaissance. Mais, avec Nous, l'épiscopat et le clergé et tous les fidèles, voire tous les citoyens soucieux de l'ordre et de la paix, se sont mis et se mettent en peine et en préoccupation, en face d'attentats systématiques, trop vite inaugurés, contre les plus légitimes et les plus précieuses libertés de la religion et des consciences : savoir tous les attentats contre l'Action catholique et ses diverses associations, principalement de jeunesse, attentats et mesures qui font sérieusement se demander si les premières attitudes bienveillantes et bienfaisantes provenaient uniquement d'un sincère amour et d'un zèle sincère pour la religion.

Que si l'on veut parler d'ingratitude, l'ingratitude a été et reste, à l'égard du Saint-Siège, le fait d'un parti et d'un régime qui, au jugement du monde entier, ont tiré de leurs rapports amicaux avec le Saint-Siège, dans le pays et au dehors, une augmentation de prestige et de crédit qui, à certains en Italie et à l'étranger, parut excessive, comme leur parurent trop larges la faveur et la confiance de Notre part.

Lorsqu'eurent été consommées les mesures de police et consommées, avec cet accompagnement et cette suite de violences, d'irrévérences et aussi, hélas ! d'acquiescements et de connivence des autorités de Sûreté publique, Nous avons suspendu l'envoi d'un cardinal légat aux fêtes centenaires de Padoue, et, en même temps, les processions solennelles à Rome et en Italie. Nous avions évidemment qualité pour prendre cette décision ; Nous en voyions des motifs si graves et si urgents, qu'ils Nous en créaient le devoir ; tout en ignorant point les graves sacrifices que, par là, Nous imposions aux bons fidèles et malgré la chagrin que Nous en ressentions plus que personne. Comment, en effet, ces joyeuses solennités auraient-elles pu garder leur cours habituel parmi le deuil et la peine où avaient été plongé le coeur du Père commun de tous les fidèles et le coeur maternel de Notre sainte Mère l'Église, à Rome, en Italie, voire dans tout le monde catholique, comme l'a tout de suite prouvé la sympathie universelle et vraiment mondiale de tous Nos fils, et vous à leur tête, Vénérables Frères ? Comment pouvions-Nous aussi ne point craindre pour le respect et la sécurité même des personnes et des choses les plus sacrées, étant donné l'attitude des autorités et des forces publiques, en face de tant d'irrévérences et de violences ?

Partout où Nos décisions ont pu être connues, les bons prêtres et les bons fidèles eurent les mêmes impressions et les mêmes sentiments ; et là où ils ne furent point intimidés, menacés ou pire encore, ils en donnèrent des preuves magnifiques et très consolantes pour Nous, en remplaçant les célébrations

solennelles par des heures de prières, d'adoration et de réparation, en union de peine et d'intention avec le Saint Père et avec un merveilleux concours de peuple.

Nous savons comment les choses se sont passées là où Nos instructions ne purent arriver à temps, et avec quelle intervention des autorités, que souligne le message, de ces mêmes autorités qui déjà avaient assisté ou qui, peu après, auraient assisté, muettes et passives, à l'accomplissement d'actes nettement anticatholiques et antireligieux : chose que le message ne dit point. Il dit, au contraire, qu'il y eut des autorités ecclésiastiques locales qui se crurent en état " de ne point prendre acte " de Notre prohibition. Nous ne connaissons pas une seule autorité ecclésiastique locale qui ait mérité l'affront et l'offense impliqués en de pareilles paroles. Nous savons, au contraire, et Nous déplorons vivement les prescriptions, souvent menaçantes et violentes, qui ont été infligées et qu'on a laissé infliger aux autorités ecclésiastiques locales; Nous avons en connaissance d'impies parodies de chants sacrés et de cortèges religieux, tolérées au profond chagrin de tous les vrais fidèles et à la stupeur de tous les citoyens amis de la paix et de l'ordre, qui voyaient la paix et l'ordre non défendus et, pire encore, justement par ceux qui ont le très grave devoir de les défendre et qui ont, à remplir ce devoir, un intérêt vital.

Le message renouvelle la comparaison, si souvent énoncée, entre l'Italie et d'autres États, dans lesquels l'Église est réellement persécutée et contre lesquels on n'a pas entendu prononcer des paroles pareilles à celles qui l'ont été contre l'Italie, où (dit-on) la religion a été restaurée. Nous avons déjà dit que Nous gardons et que Nous garderons une reconnaissance impérissable pour tout ce qui a été fait en Italie, au bénéfice de la religion, encore que le bénéfice réciproque n'en ait pas été moins grand, que même il ait été peut-être plus considérable pour le parti et le régime. Nous avons dit et répété qu'il n'est pas nécessaire (ce serait fort nuisible au but poursuivi) de faire entendre et de faire savoir à tout le monde ce que Nous et le Saint-Siège, par le moyen de Nos représentants, de Nos frères dans l'épiscopat, Nous devons dire et les remontrances que Nous présentons partout où les intérêts de la religion le réclament, et dans la mesure que Nous jugeons qu'ils réclament, surtout là où l'Église est réellement persécutée.

C'est avec une douleur indicible que Nous voyons une vraie et réelle persécution se déchaîner en Notre Italie et dans Notre Rome même contre ce que l'Église et son chef ont de plus précieux et de plus cher en fait de liberté et de droits, liberté et droits qui sont aussi ceux des âmes et plus particulièrement des âmes de jeunes gens plus spécialement confiées à l'Église par le divin Créateur et Rédempteur.

Comme il est notoire, Nous avons, à plusieurs reprises et solennellement, affirmé et protesté que l'Action catholique tant par sa nature et par son essence même (participation et collaboration du laïcat à l'apostolat hiérarchique) que par Nos précises et catégoriques directives et prescriptions, est en dehors et au-dessus de toute politique de parti. Nous avons en même temps affirmé et protesté que Nous savions de science certaine que Nos directives et prescriptions ont été en Italie fidèlement obéis et suivies.

Le message prononce : que l'affirmation que l'Action catholique n'a pas eu un vrai caractère politique, est complètement fausse. Nous ne voulons pas relever tout ce qu'il y a d'irrespectueux en cette affirmation ; aussi bien, les motifs que le message allègue en démontrent toute la fausseté et toute la légèreté, que Nous taxerions de ridicules si le cas n'était si lamentable.

L'Action catholique avait, en réalité, dit le message, des étendards, des insignes, des cartes d'adhérents et toutes les autres formes extérieures d'un parti politique. Comme si des étendards, des insignes, des cartes d'adhérents et de pareilles formes extérieures n'étaient pas aujourd'hui communs, dans tous les pays du monde, aux associations les plus diverses et à des activités qui n'ont et ne veulent avoir rien de commun avec la politique : sportives et professionnelles, civiles et militaires, commerciales et industrielles, scolaires de la première enfance, religieuses, du caractère religieux le plus pieux, le plus dévot, et presque enfantin, comme les petits Croisés du Saint Sacrement.

Le message a senti toute la faiblesse et toute la vanité du motif allégué et comme pour sauver son argumentation, il produit aussitôt trois autres raisons.

La première serait que les chefs de l'Action catholique étaient presque tous membres ou chefs du parti populaire, lequel a été un des plus forts adversaires de fascisme. Cette accusation a été plus d'une fois lancée contre l'Action catholique, mais toujours d'une façon générale et sans formuler aucun nom. Chaque fois, Nous avons réclamé des précisions et des noms, mais en vain. C'est seulement un peu avant les mesures de police infligées à 1' Action catholique, et dans le but évident de les préparer, que la presse adverse, utilisant non moins évidemment des rapports de police, a publié quelques séries de faits et de noms : les prétendues révélations auxquelles fait allusion le message dans son préambule et que l'Osservatore Romano a dûment démenties et rectifiées et non point confirmées, comme l'affirme le grand message, mystifiant ainsi et trompant le grand public.

Quant à Nous, Vénérables Frères, outre les informations déjà réunies depuis longtemps et les enquêtes personnelles déjà faites auparavant, Nous avons estimé qu'il était de Notre devoir de Nous procurer de nouvelles informations et de procéder à de nouvelles enquêtes : en voici, Vénérables Frères, les résultats positifs. Tout d'abord, Nous avons constaté que, au temps où le parti populaire subsistait encore et où le nouveau parti ne s'était pas encore affirmé, des dispositions publiées en 1919 interdisaient à quiconque avait rempli des charges de direction dans le parti populaire d'occuper en même temps des fonctions de direction dans l'Action catholique.

Nous avons en outre constaté, Vénérables Frères, que les cas d'ex dirigeants locaux laïcs du parti populaire devenus ensuite dirigeants locaux de l'Action catholique, parmi ceux signalés comme Nous 1' avons dit plus haut par la presse adverse, se réduisent à quatre. Nous disons quatre, et ce nombre infime porte sur 250 fédérations diocésaines, 4000 sections d'hommes catholiques et plus de 5000 cercles de Jeunesse catholique masculine.

Et Nous devons ajouter que dans les quatre cas en question, il s'agit d'individualités qui ne donnèrent jamais lieu à aucune difficulté et dont quelques une sont même des sympathisants à l'égard du régime et du parti, où elles sont vues d'un bon oeil.

Et Nous ne voulons pas omettre cette autre garantie de religiosité apolitique de l'Action catholique que vous connaissez bien, Vénérables Frères, évêques d'Italie, qui a consisté, qui consiste et qui consistera toujours dans le fait que l'Action catholique dépend de l'épiscopat, de vous-mêmes, à qui a toujours appartenu le choix des prêtres " assistants " et la nomination des " présidents des fédérations diocésaines " ; par où il est clair qu'en remettant entre vos mains et en vous recommandant, Vénérables Frères, les Associations frappées, Nous n'avons rien ordonné et disposé de substantiellement nouveau. Après la dissolution et la disparition du parti populaire, ceux qui appartenaient déjà à l'Action catholique continuèrent à y appartenir, se soumettant avec une parfaite discipline à la loi fondamentale de l'Action catholique, c'est-à-dire en s'abstenant de toute activité politique et c'est ce que firent aussi ceux qui demandèrent alors d'y être admis.

Avec quelle justice et quelle charité d'ailleurs les aurait-on exclus ou aurait-on refusé de les recevoir, lorsque, présentant les qualités requises, ils se soumettaient à cette loi ! Le régime et le parti, qui semblent attribuer une force si redoutable et si redoutée aux membres du parti populaire, sur le terrain politique devraient se montrer reconnaissants à l'Action catholique, qui, justement, les a retirés de ce terrain et qui leur a fait prendre l'engagement formel de n'exercer aucune action politique, mais d'exercer seulement une action religieuse.

Mais Nous, au contraire, Nous, Église, religion, catholiques fidèles (et pas Nous seulement), Nous ne pouvons être reconnaissants de ce qu'après avoir mis dehors le socialisme et la maçonnerie, nos ennemis déclarés (et pas seulement nos ennemis à nous), on les ait si largement réintroduits, comme tout le monde le voit et le

déplore ; ils sont même devenus d'autant plus forts et plus dangereux qu'ils sont plus dissimulés et, en même temps, favorisés par le nouvel uniforme.

Il a été souvent parlé d'infractions à l'engagement pris : Nous avons toujours réclamé des noms et des faits concrets, toujours décidé à intervenir et à prendre des mesures; jamais il n'a été fait de réponse à Notre demande.

Le message dénonce qu'une partie considérable des actes portant sur l'organisation étaient particulièrement de nature politique et qu'ils n'avaient rien à faire avec l'" éducation religieuse et la propagation de la foi ". Sans Nous attarder autrement à la façon incompétente et confuse dont semblent indiquées ici les objections de l'Action catholique, notons simplement avec tous ceux qui connaissent et qui vivent la vie d'aujourd'hui, qu'il n'est pas d'initiative et d'activité, depuis les plus spirituelles et les plus scientifiques jusqu'aux plus matérielles et les plus mécaniques, qui n'aient besoin d'organisation et d'actes visant à l'organisation, et que, ni ceux-ci, ni ceux-là ne s'identifient avec les finalités des diverses initiatives et activités, mais ne sont que des moyens pour mieux atteindre les fins que chacun se propose.

Toutefois (continue le message), l'argument le plus fort qui peut être employé pour justifier la destruction des cercles catholiques de jeunesse, est la défense de l'État, laquelle est plus qu'un simple devoir pour n'importe quel gouvernement. Aucun doute sur la solennité et sur l'importance vital d'un tel devoir et d'un tel droit, ajoutons-Nous Nous-même, puisque Nous estimons et voulons mettre en pratique cette conviction, d'accord avec tous les gens honnêtes et sensés, que le premier droit est celui de faire son devoir. Mais tous ceux qui auront reçu le message et qui l'auront lu, n'auraient pu réprimer un sourire d'incrédulité ou se défendre d'une vraie stupeur si le message avait ajouté que sur les cercles catholiques de jeunes frappés, 10 000 étaient et sont toujours des cercles de Jeunesse féminine, avec un total de 500 000 jeunes femmes et jeunes filles ; qui peut y voir un péril sérieux ou une menace réelle pour la sécurité de l'Etat ?

Et il faut considérer que 220000 seulement sont des membres effectifs, plus de 100000, de petites " aspirantes ", plus de 150000, des " benjamines " encore plus petites.

Restent les cercles de Jeunesse catholique masculine, cette même Jeunesse catholique qui, dans les publications de jeunesse du parti et dans les discours, et dans les circulaires des dirigeants, sont représentés et signalés au mépris et aux outrages (avec quel sens des responsabilités pédagogiques, chacun peut en juger), comme un ramassis de poltrons et d'individus capables seulement de porter des cierges et de réciter des rosaires dans les processions ; peut-être est-ce pour ce motif qu'ils ont été en ces derniers temps, si souvent et avec un si peu noble courage, assaillis et maltraités jusqu'au sang, abandonnés sans défense par ceux qui devaient et pouvaient les protéger et les défendre, ne fût-ce que parce que, désarmés et paisibles, ils étaient assaillis par des gens violents et souvent armés.

Si c'est là qu'il faut trouver l'argument le plus fort pour justifier la " destruction " (le mot ne laisse en vérité aucun doute, sur les intentions) de Nos chères et héroïques Associations de jeunes de l'Action catholique, vous voyez, Vénérables Frères, que Nous pourrions et que Nous devrions Nous réjouir, tant l'argument se montre, à l'évidence, incroyable et inconsistant. Mais Nous devons, hélas ! répéter que " l'iniquité s'est contredite elle-même " (Ps 26, 12), et que l'argument le plus fort en faveur de la destruction que l'on a voulue doit se chercher sur un autre terrain : la bataille qui est en cours aujourd'hui n'est pas politique, elle est morale et religieuse : spécifiquement morale et religieuse.

Il faut fermer les yeux à cette vérité, il faut apercevoir ou, pour mieux dire, inventer de la politique là où il n'y a que religion et morale, pour conclure, comme fait le message, que s'était créée la situation absurde d'une forte organisation aux ordres d'un pouvoir " étranger ", le "Vatican", chose qu'aucun gouvernement de ce monde n'aurait permise.

On a séquestré en masse les documents dans tous les sièges de l'Action catholique italienne : on continue (on en est arrivé à ce point) à intercepter et à séquestrer toute correspondance que l''on peut supposer avoir quelque rapport avec les associations frappées et même avec celles qui ne le sont pas : les patronages.

Qu'on Nous dise donc, à Nous, au pays, au monde, quels sont et combien sont les documents relatifs à la politique mise en branle et tramée par l'Action catholique au péril de l'État. Nous osons dire qu'on en trouvera point, à moins de lire et d'interpréter suivant des idées préconçues, injustes et en pleine contradiction avec les faits et avec l'évidence de preuves et de témoignages sans nombre. Que si l'on en découvrait d'authentiques et dignes de considération, Nous serions les premiers à les reconnaître et à en tenir compte. Mais qui voudra, par exemple, incriminer de politique et de politique périlleuse pour l'État, quelques indications et quelques désapprobations touchant les odieux traitements si souvent infligés déjà, et en tant de lieux, même avant les derniers faits, à l'Action catholique ? Qui donc pourrait se fier à des déclarations dictées ou extorquées, comme cela s'est produit à Notre connaissance en quelques endroits ?

On trouvera, au contraire, parmi les documents séquestrés, les preuves et témoignages sans nombre du profond et constant esprit de religion et de la religieuse activité de toute l'Action catholique et, tout particulièrement, des Associations de jeunes et d'universitaires. Il suffira de savoir lire et apprécier, comme Nous l'avons fait Nous-même un nombre incalculable de fois, les programmes, les comptes rendus, les procès-verbaux de congrès, de semaines d'études religieuses et de prières, de retraites spirituelles, de fréquentations de sacrements, de conférences apologétiques, d'études et d'activité catéchistique, de coopération aux initiatives de vraie et Pure charité chrétienne dans les Conférences de Saint Vincent et en d'autres formes d'activité et de coopération missionnaire.

C' est en présence de tels faits et d'une telle documentation, donc avec l'oeil et la main sur la réalité, que Nous avons toujours dit et que Nous disons encore qu'accuser l'Action catholique italienne de faire de la politique, c'était et c'est une véritable et pure calomnie. Les faits ont démontré à quoi l'on visait de la sorte, et ce que l'on préparait : rarement et en des proportions si grandes, s'est vérifiée la fable du loup et de l'agneau, et l'histoire ne pourra que s'en souvenir.

Pour Nous, certain jusqu'à l'évidence d'être et de Nous maintenir sur le terrain religieux, Nous n'avons jamais cru que Nous puissions être considéré comme un " pouvoir étranger ", surtout par des catholiques et par des catholiques italiens.

C'est en raison du pouvoir apostolique qui Nous est confié par Dieu en dépit de Notre indignité, que les bons catholiques du monde entier (vous le savez fort bien, Vénérables Frères), considèrent Rome comme la seconde patrie de tous et de chacun d'eux. Il n'y a pas si longtemps, un homme d'État qui restera certainement parmi les plus célèbres, non catholique ni ami du catholicisme, déclarait en pleine assemblée politique, qu'il ne pouvait considérer comme un pouvoir étranger, celui auquel obéissaient vingt millions d'Allemands.

Pour dire ensuite qu'aucun gouvernement du monde n'aurait laissé subsister la situation créée en Italie par l'Action catholique, il faut absolument ignorer ou bien oublier que l'Action catholique subsiste, vit et travaille dans tous les États du monde et jusqu'en Chine ; qu'elle y imite souvent dans les grandes lignes et jusque dans les détails, l'Action catholique italienne et que, souvent aussi, elle y présente des formes d'organisation encore plus accentuées qu'en Italie. En aucun État du monde, l'Action catholique n'a jamais été considérée comme un péril pour l'État ; en aucun État du monde, l'Action catholique n'a été aussi odieusement persécutée (Nous ne voyons pas quel autre mot pourrait répondre à la réalité des faits) comme en Notre Italie et en Notre Siège épiscopal de Rome : et c'est là en vérité, une situation absurde qui n'a pas été créée par Nous mais contre Nous.

Nous Nous sommes imposé, Vénérables Frères, un grave et pénible devoir ; pour Nous, c'était un devoir précis de charité et de justice paternelle: et c'est dans cet esprit que Nous l'avons accompli afin de remettre dans la juste lumière les faits et la vérité que certains de Nos fils ont, peut-être avec une certaine inconscience, mis dans une fausse lumière, au détriment d'autres de Nos fils.

III. Origine de ces mesures : monopolisation de la vie spirituelle de la société et plus spécialement de la jeunesse.

Une première réflexion et conclusion : de tout ce que Nous avons exposé et plus encore, des événements mêmes, tels qu'ils se sont déroulés, il résulte que l'activité politique de l'Action catholique, l'hostilité ouverte ou sournoise de certaines de ses sections contre le régime et le parti, comme aussi le refuge éventuel que l'Action catholique constitueraient pour les adversaires du parti jusqu'ici épargnés (cf. Communiqué du Directoire du 4 juin 1931), tout cela n'est que prétexte ou une accumulation de prétextes ; l'Action catholique elle-même, Nous osons le dire, est un prétexte ; ce que l'on a voulu et ce que l'on a tenté de faire, ce fut d'arracher à l'Action catholique et par elle à l'Église, la jeunesse, toute la jeunesse. C'est si vrai, qu'après avoir tant parlé de l'Action catholique, on s'est attaqué aux Associations de jeunesse et l'on ne s'en est pas tenu aux Associations de Jeunesse d'Action catholique, mais on a porté tumultuairement la main sur des Associations et des oeuvres de pure piété et de première instruction religieuse comme les Congrégations d'Enfants de Marie et les patronages, si tumultuairement qu'il a fallu souvent reconnaître 1' erreur grossière.

Ce point essentiel est largement confirmé par ailleurs. Il est confirmé surtout par les nombreuses affirmations antérieures d'éléments plus ou moins responsables, et aussi par celles des éléments les plus représentatifs du régime et du parti ; à ces affirmations, les derniers événements ont apporté le plus concluant et le plus significatif des commentaires.

La confirmation a été encore plus explicite et plus catégorique, Nous allions dire plus solennelle tout ensemble et plus violente de la part de quelqu'un qui, non seulement représente tout, mais qui peut tout, dans une publication officielle ou peu s'en faut, dédiée à la jeunesse, et dans les entretiens destinés à être publiés à l'étranger avant de l'être dans le pays et aussi, à la dernière heure, dans des messages et des communications aux représentants de la presse.

Une autre réflexion ou conclusion s'impose tout de suite et inévitablement. On n'a donc tenu aucun compte de Nos assurances et de Nos protestations répétées, on n'a tenu aucun compte de vos protestations et de vos assurances, Vénérables Frères, évêques d'Italie, sur la nature et sur l'activité véritable et réelle de l'Action catholique et sur les droits sacrés et inviolables des âmes et de l'Église qui sont représentés et incorporés en elle.

Nous disons, Vénérables Frères, " les droits sacrés et inviolables des âmes et de l'Église ", et c'est cette réflexion et conclusion qui s'imposent, comme elles sont d'ailleurs, de toutes, les plus graves. Déjà, à plusieurs reprises, comme il est notoire, Nous avons exprimé Notre pensée ou mieux, la pensée de l'Église, sur des sujets aussi importants et aussi essentiels et ce n'est pas à vous, Vénérables Frères, maîtres fidèles en Israël, qu'il convient de la développer davantage ; mais Nous ne pouvons Nous empêcher d'ajouter quelque chose pour ces chères populations qui vous entourent, que vous paissez et gouvernez par mandat divin et qui, désormais, ne peuvent plus guère connaître que par vous la pensée du Père commun de leurs âmes.

Nous avons dit : " les droits sacrés et inviolables des âmes et de l'Église ". Il s'agit du droit qu'ont les âmes de se procurer le plus grand bien spirituel sous le magistère et l'oeuvre éducative de l'Église, divinement constituée unique mandataire de ce magistère et de cette oeuvre, en cet ordre surnaturel fondé dans le sang du Dieu Rédempteur, nécessaire et obligatoire pour tous, afin de participer à la divine Rédemption. Il s'agit

du droit des âmes ainsi formées à communiquer les trésors de la Rédemption à d'autres âmes, en collaborant à l'activité de l'apostolat hiérarchique.

C'est en considération de ce double droit des âmes que Nous Nous disions récemment heureux et fier de combattre le bon combat pour la liberté des consciences, non pas (comme certains, par inadvertance peut-être, Nous l'ont fait dire) pour la liberté de conscience, manière de parler équivoque et trop souvent utilisée pour signifier l'absolue indépendance de la conscience, chose absurde en une âme créée et rachetée par Dieu.

Il s'agit, en outre, du droit non moins inviolable pour l'Église, de remplir le divin mandat impératif que lui a assigné son divin Fondateur de porter aux âmes, à toutes les âmes, tous les trésors de vérité et de bien, doctrinaux et pratiques, qu'il avait lui-même ménagés au monde. " Allez donc, de toutes les nations faites des disciples... leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit " (Mt 28,19-20). Mais quelle place devaient tenir le premier âge et la jeunesse en cette absolue universalité et totalité du mandat, le divin Maître, Créateur et Rédempteur des âmes, le montre lui-même par son exemple et par ces paroles particulièrement mémorables et aussi particulièrement formidables : " Laissez les petits venir à moi et gardez-vous de les en empêcher... Ces petits qui (comme par un instinct divin) croient en moi; auxquels est réservé le Royaume des Cieux ; dont les anges gardiens, leurs défenseurs, voient toujours la face du Père céleste ; malheur à l'homme qui aura scandalisé un de ces petits ". " Laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi ; car c'est à eux.., qui croient en moi.., et à leurs pareils qu'appartient le Royaume des Cieux ; leurs anges aux Cieux se tiennent constamment en présence de mon Père qui est aux Cieux ; malheur à l'homme qui doit scandaliser l'un de ces petits " (Mt 19, 13-15 ; 18, 1-10). Or, Nous voici en présence de tout un ensemble d'authentiques affirmations et de faits non moins authentiques, qui mettent hors de doute le propos, déjà exécuté en si grande partie, de monopoliser entièrement la jeunesse, depuis la toute première enfance jusqu'à 1' âge adulte, pour le plein et exclusif avantage d'un parti, d'un régime, sur la base d'une idéologie qui, explicitement, se résout en une vraie et propre statolâtrie païenne, en plein conflit tout autant avec les droits naturels de la famille qu'avec les droits surnaturels de l'Église. Se proposer et promouvoir un tel monopole ; persécuter avec une telle intention, comme on est venu à le faire depuis quelque temps, plus ou moins dissimulée, l'Action catholique ; frapper dans ce but, comme on l'a fait récemment, ses Associations de Jeunesse, cela équivaut, au pied de la lettre, à empêcher qu'elle n'aille à Jésus Christ, puisque c'est empêcher qu'elle n'aille à l'Église, et que, là où est l'Église, là aussi est Jésus Christ. Et l'on est arrivé au point de l'arracher d'un geste violent, cette jeunesse, du sein de 1' une et de l'autre.

L'Église de Jésus Christ n'a jamais contesté les droits et les devoirs de l'État touchant l'éducation des citoyens : Nous les avons proclamés Nous-même dans Notre récente Lettre encyclique sur l'éducation chrétienne de la jeunesse ; ces droits et ces devoirs sont incontestables aussi longtemps qu'ils restent dans les limites de la compétence propre de l'État qui est, à son tour, fixée clairement par les finalités de l'État, lesquelles ne sont pas seulement, certes, corporelles et matérielles, mais sont, en soi, nécessairement contenues dans les frontières du naturel, du terrestre, du temporel. Le divin mandat universel dont l'Église de Jésus Christ a été, par Jésus Christ lui-même, investie, d'une façon incommunicable et exclusive, s'étend à l'éternel, au céleste, au surnaturel, ordre de choses qui, d'une part, est étroitement obligatoire pour toute créature raisonnable, et qui, d'autre part, requiert que tout le reste lui soit subordonné et soit coordonné avec lui.

L'Église de Jésus Christ est certainement dans les limites de son mandat, non seulement quand elle dépose dans les âmes les premiers principes indispensables de la vie surnaturelle, mais encore quand elle éveille cette vie, quand elle la développe suivant les opportunités et les capacités, et avec les modes et moyens qu'elle juge appropriés, même dans l'intention de préparer à l'apostolat hiérarchique des coopérations éclairées et vaillantes. Elle est de Jésus Christ, la solennelle déclaration qu'il est venu précisément afin que les âmes n'aient pas seulement un certain commencement ou quelques éléments de vie surnaturelle, mais

afin qu'elles les aient en plus grande abondance : " Moi je suis venu pour que les brebis aient la vie et l'aient en abondance " (Jn 10, 10). Et Jésus lui-même a posé les bases de l'Action catholique en choisissant et formant, dans ses apôtres et dans ses disciples, les collaborateurs de son divin apostolat, exemple immédiatement imité par les premiers saints apôtres, comme le texte sacré en fait foi.

C'est, en conséquence, une prétention injustifiable et inconciliable avec le nom et la profession de catholiques, que celle de simples fidèles qui viennent enseigner à l'Église et à son Chef ce qui suffit et doit suffire pour l'éducation et la formation chrétienne des âmes, et pour sauver, pour faire fructifier dans la société, principalement dans la jeunesse, les principes de la foi et leur pleine efficacité dans la vie.

À l'injustifiable prétention s'associe la très claire révélation de l'absolue incompétence et de la complète ignorance des matières en question.

Les derniers événements doivent, à tous, avoir ouvert les yeux : ils ont, en effet, démontré jusqu'à l'évidence ce qu'on a réussi en quelques années, non point à sauver, mais à défaire et à détruire, en fait de vraie religiosité, d'éducation chrétienne et civile. Vous savez, Vénérables Frères, évêques d'Italie, par votre expérience pastorale, quelle grave, quelle funeste erreur c'est de croire et de faire croire que l'oeuvre accomplie par l'Église dans l'Action catholique et par le moyen de l'Action catholique a été remplacée et rendue superflue par l'instruction religieuse dans les écoles et par la présence d'aumôniers dans les Associations de Jeunesse du parti et du régime. L'une et l'autre sont très certainement nécessaires ; sans elles, l'école et les Associations en question deviendraient inévitablement, et bien vite, par fatale nécessité logique et psychologique, des choses païennes.

Nécessaires donc, mais non suffisantes : en effet, par cette instruction religieuse et cette action des aumôniers, l'Église ne peut réaliser qu'un minimum de son efficacité spirituelle et surnaturelle, et cela sur un terrain et dans un milieu qui ne dépendent pas d'elle, où l'on est préoccupé par nombre d'autres matières d'enseignement et par de tout autres exercices, où commandent immédiatement des autorités qui, souvent, sont peu ou point favorables et dont il n'est pas rare que l'influence s'exerce en sens contraire par leur parole et par l'exemple de leur vie.

Nous disions que les derniers événements ont achevé de démontrer sans laisser de possibilité de doute ce qu'en peu d'années on a pu, non point sauver, mais perdre et détruire, en fait de véritable religiosité et d'éducation, Nous ne disons pas chrétienne, mais simplement morale et civique.

Nous avons, en effet, vu en action une religiosité qui se rebelle contre les dispositions des autorités religieuses supérieures et qui en impose ou en encourage l'inobservation; une religiosité qui devient persécution et qui tente de détruire ce que le Chef suprême de la religion apprécie notoirement le plus et a le plus à cœur ; une religiosité qui se permet et qui laisse se produire des insultes de paroles et d'action contre la personne du Père de tous les fidèles, jusqu'à lancer contre lui les cris de " À bas " et " À mort ", véritable apprentissage du parricide. Pareille religiosité ne peut en aucune façon se concilier avec la doctrine et la pratique catholiques, elle est plutôt ce qu'on peut concevoir de plus contraire à l'une et à l'autre.

L'opposition est plus grave en elle-même et plus funeste en ses effets quand elle ne se traduit pas seulement dans des faits extérieurement préparés et consommés, mais aussi quand elle consiste en des principes et en des maximes proclamés comme constituant un programme et comme fondamentaux.

Une conception qui fait appartenir à l'État, les jeunes générations, entièrement et sans exception, depuis le premier âge jusqu'à l'âge adulte, n'est pas conciliable pour un catholique avec la doctrine catholique ; elle n'est pas même conciliable avec le droit naturel de la famille. Ce n'est pas, pour un catholique, chose conciliable avec la doctrine catholique, que de prétendre que l'Église, le Pape, doivent se limiter aux

pratiques extérieures de la religion (la messe et les sacrements) et que le reste de l'éducation appartient totalement à l'État.

Les doctrines erronées et fausses que Nous venons de signaler et de déplorer, se sont déjà présentées plus d'une fois durant les dernières années et, comme il est notoire, Nous n'avons jamais, avec l'aide de Dieu, failli à Notre devoir apostolique de les relever et d'y opposer les justes rappels aux vrais doctrines catholiques et aux inviolables droits de l'Église de Jésus Christ et des âmes rachetées par son Sang divin.

Mais nonobstant les jugements, les prévisions et les suggestions qui, de diverses parties, même très dignes de considération, Nous parvenaient, Nous Nous sommes toujours abstenu d'en venir à des condamnations formelles et explicites ; Nous avons même été jusqu'à croire possibles et à favoriser, de Notre part, des compatibilités et des coopérations qui, à d'autres, semblèrent inadmissibles. Ainsi avons-Nous fait parce que Nous pensions, ou plutôt parce que Nous désirions que restât toujours la possibilité de pouvoir au moins douter que Nous avions à faire à des affirmations et à des actions exagérées, sporadiques, d'éléments insuffisamment représentatifs, en somme, à des affirmations et à des actions imputables, dans leurs parties censurables, plutôt aux personnes et aux circonstances que vraiment et proprement à un programme.

Les derniers événements et les affirmations qui les ont préparés, accompagnés et commentés, Nous ôtent la possibilité que Nous avions désirée, et Nous devons dire, Nous disons que l'on est catholique seulement par le baptême et par le nom, en contradiction avec les exigences du nom et les promesses même du baptême, quand on adopte et quand on développe un programme qui fait siennes des doctrines et des maximes si contraires aux droits de l'Église de Jésus Christ et des âmes, qui méconnaît, combat et persécute l'Action catholique, c'est-à-dire tout ce que l'Église et son Chef ont notoirement de plus cher et de plus précieux. Vous Nous demandez, Vénérables Frères, ce qui reste à penser, à la lumière de ce qui précède, d'une formule de serment qui impose aux enfants eux-mêmes, l'obligation d'exécuter sans discuter des ordres qui, Nous l'avons vu, peuvent commander, contre toute vérité et contre toute justice, la violation des droits de l'Église et des âmes, déjà par eux-mêmes sacrés et inviolables, et de servir avec toutes ses forces, jusqu'au sang, la cause d'une révolution qui arrache à l'Église et à Jésus Christ, la jeunesse, qui inculque à ses jeunes forces la haine, les violences, les irrévérences, sans en exclure la personne même du Pape, comme les derniers faits l'ont surabondamment démontrés.

Quand la demande doit se poser en ces termes, la réponse du point de vue catholique, et même purement humain, est inévitablement unique, et Nous ne faisons, Vénérables Frères, que confirmer la réponse que, déjà, vous vous êtes donnée : un pareil serment, tel qu'il est, n'est pas licite.

IV. Sombres perspectives d'avenir. Et Nous voici en face de préoccupations, de très graves préoccupations qui, Nous le sentons, sont les vôtres, Vénérables Frères, les vôtres spécialement évêques d'Italie. Nous Nous préoccupons tout de suite par dessus tout, d'un si grand nombre de Nos fils, jeunes gens et jeunes filles inscrits comme membres effectifs et qui ont prêté ce serment. Nous compatissons profondément à tant de consciences tourmentées par des doutes (tourments et doutes dont arrivent jusqu'à Nous d'indubitables témoignages), précisément à raison de ce tourment, spécialement après les faits qui viennent de se produire.

Connaissant les multiples difficultés de l'heure présente et sachant que l'inscription au parti et le serment sont, pour un très grand nombre, la condition même de leur carrière, de leur pain, de leur subsistance, Nous avons cherché un moyen qui rendît la paix aux consciences, en réduisant au minimum possible les difficultés extérieures. Et il Nous semble que ce moyen, pour ceux qui sont déjà inscrits au parti, pourrait être de faire devant Dieu et devant leur propre conscience la réserve : " sauf les lois de Dieu et de l'Église ", ou encore : " sauf les devoirs de bon chrétien ", avec le ferme propos de déclarer extérieurement cette réserve si la nécessité s'en présentait.

Nous voudrions ensuite faire arriver Notre prière là d'où partent les dispositions et les ordres, la prière d'un Père qui veut pourvoir aux consciences d'un si grand nombre de ses fils en Jésus Christ, savoir que cette réserve soit introduite dans la formule du serment, à moins que l'on ne veuille faire mieux, beaucoup mieux, c'est-à-dire omettre le serment qui est toujours un acte de religion et qui n'est certainement pas à sa place sur la carte d'adhérent à un parti.

Nous avons veillé à parler avec calme et sérénité et, en même temps, avec une totale clarté ; Nous ne pouvons pas cependant ne point Nous préoccuper des incompréhensions possibles, Nous ne disons pas de votre part, Vénérables Frères, et aujourd'hui plus que jamais, unis à Nous par les pensées et les sentiments, mais de la part du grand public. Et c'est pourquoi Nous ajoutons comme conclusion de tout ce que Nous venons de dire : Nous n'avons pas voulu condamner le parti et le régime comme tel.

Nous avons entendu signaler et condamner tout ce que, dans le programme et l'action du parti, Nous avons vu et constaté de contraire à la doctrine et à la pratique catholiques et, par suite, d'inconciliable avec le nom et la profession de catholique. Ce faisant, Nous avons accompli un devoir précis du ministère apostolique envers tous ceux de Nos fils qui appartiennent au parti, afin qu'ils puissent se mettre en règle avec leur conscience de catholiques.

Nous croyons d'ailleurs que Nous avons en même temps fait oeuvre utile au parti lui-même et au régime. Quel intérêt peuvent, en effet, avoir le parti et le régime, dans un pays catholique comme l'Italie, à garder dans leur programme des idées, des maximes et des pratiques inconciliables avec la conscience catholique ? La conscience des peuples, comme celle des individus, finit toujours par revenir à elle-même et à rechercher les voies perdues de vue un moment et abandonnées depuis un temps plus ou moins long.

Et que l'on ne dise pas que l'Italie est catholique, mais anticléricale. Nous l'entendons même seulement dans une mesure digne d'une particulière attention. Vous qui, Vénérables Frères, vivez dans les grands et les petits diocèses d'Italie en continuel contact avec les bonnes populations de tout le pays, vous savez et vous voyez chaque jour combien, si on ne les trompe pas et si on ne les égare pas, elles sont loin de tout anticléricalisme.

Quiconque connaît un peu intimement l'histoire du pays sait que l'anticléricalisme a eu en Italie l'importance et la force que lui conférèrent la maçonnerie et le libéralisme qui la gouvernaient.

De nos jours, du reste, l'enthousiasme unanime qui unit et qui a transporté de joie, à un point qui ne s'était jamais vérifié, tout le pays aux jours des Conventions de Latran, n'aurait pas laissé à l'anticléricalisme le moyen de relever la tête si, au lendemain de ces mêmes Conventions, on ne l'avait pas évoqué et encouragé.

Dans les derniers événements, des dispositions et des ordres l'ont fait entrer en action et l'ont fait cesser, comme tous ont pu le voir et le constater. Et sans aucun doute, il aurait suffi et il suffira toujours pour le maintenir à sa place de la centième ou de la millième partie des mesures longuement infligées à l'Action catholique et couronnées récemment de la façon que tout le monde sait.

L'avenir prochain Nous inspire d'autres et de bien plus graves préoccupations. Dans une assemblée officielle et solennelle au premier chef, on a, aussitôt après les derniers faits très douloureux pour Nous et pour les catholiques de toute l'Italie et du monde enfler, fait entendre cette protestation : " Respect inaltéré envers la religion, son Chef suprême ", etc. Respect " inaltéré ", dans ce même respect, sans changement, que Nous avons expérimenté ; donc, ce respect qui s'exprimait par des mesures de police aussi amples qu'odieuses, préparées dans un silence profond comme une surprise inamicale et foudroyante justement à la veille de Notre anniversaire de naissance, occasion de grandes manifestations sympathiques de la part du monde catholique et aussi du monde non catholique : donc ce même respect qui se traduisait par des violences et des irrévérences qu'on laissait se perpétrer sans encombre. Que pouvons-Nous donc espérer, ou mieux, à

quoi ne devons-Nous pas Nous attendre ? Certains se sont demandés si cette étrange façon de parler, d'écrire en de telles circonstances, dans le voisinage si proche de pareils faits, a été tout à fait exempte d'ironie, d'une bien triste ironie, mais pour ce qui Nous regarde, Nous aimons exclure cette hypothèse.

Dans le même contexte et en immédiate relation avec le " respect inaltéré " (donc aux mêmes adresses), on faisait allusion à des " refuges et protections " accordés au reste des opposants au parti, et on " ordonnait aux dirigeants des neuf mille faisceaux d'Italie " de s'inspirer pour leur action de ces directives. Plus d'un d'entre vous, Vénérables Frères et évêques d'Italie, a déjà expérimenté, en Nous en donnant aussi des nouvelles affligées, l'effet de pareilles insinuations et de pareils ordres, dans une reprise d'odieuses surveillances, de délations, d'intimidations et de vexations. Que Nous prépare donc l'avenir ? À quoi ne devons-Nous pas Nous attendre (Ne disons pas craindre, parce que la crainte de Dieu élimine la crainte des hommes) si, comme Nous avons des motifs de le croire, on a le dessein de ne point permettre que Nos jeunes catholiques se réunissent même silencieusement, sous peine de sanctions sévères pour les dirigeants ?

Que Nous prépare donc ou de quoi Nous menace l'avenir ? Nous demandons-Nous de nouveau.

V. Motifs d'espérer. Et c'est précisément à cette extrémité de doutes et de prévision à laquelle les hommes Nous ont réduit que toute préoccupation, Vénérables Frères, s'évanouit, disparaît, et que Notre esprit s'ouvre aux plus confiantes, aux plus consolantes espérances, parce que l'avenir est dans les mains de Dieu, et que Dieu est avec nous, et ... " Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous " ? (Rm 8, 31).

Un signe et une preuve sensible de l'assistance et de la faveur divines, Nous les voyons déjà et Nous les goûtons dans votre assistance et votre coopération, Vénérables Frères. Si Nous sommes bien informé, on a dit récemment que maintenant que l'Action catholique est aux mains des évêques, il n'y a plus rien à craindre. Et jusqu'ici, tout va bien, très bien, sauf ce " plus rien ", comme si auparavant il y avait eu quelque chose à craindre, et sauf ce " maintenant " comme si, auparavant et dès le principe, l'Action catholique n'avait pas toujours été essentiellement diocésaine et dépendante des évêques (comme Nous l'avons aussi indiqué plus haut), et c'est aussi pour cela, principalement pour cela, que Nous avons toujours nourri la plus entière confiance que Nos directives étaient suivies et secondées. Pour ce motif, outre la promesse de l'immanquable secours divin, Nous demeurons et demeurerons toujours dans la plus confiante tranquillité, même si la tribulation, disons le vrai mot, la persécution, doit continuer et s'intensifier. Nous savons que vous êtes, et que vous savez que vous êtes Nos Frères dans l'épiscopat et dans l'apostolat, Nous savons et vous savez Vénérables Frères, que vous êtes les successeurs des apôtres que saint Paul appelait en des termes d'une vertigineuse sublimité, " la gloire du Christ " (2 Co, 8, 23), vous savez que ce n'est pas un homme mortel, fût-il Chef d'État ou de gouvernement, mais l'Esprit Saint qui vous a placés dans la portion du troupeau que Pierre vous assigne pour régir l'Église de Dieu. Ces saintes et sublimes choses et tant d'autres qui vous regardent, Vénérables Frères, il les ignore évidemment ou les oublie celui qui vous croit et vous appelle vous, évêques d'Italie, " officiers de l'État ", car vous êtes clairement distingués et séparés des officiers de l'État par la formule même du serment qu'il vous faut prêter au monarque et qui précise préalablement : " Comme il convient à un évêque catholique ".

C'est aussi pour Nous un grand, un infini motif d'espérance que l'immense choeur de prières que l'Église de Jésus Christ élève de tous les points du monde vers son divin Fondateur et vers sa très Sainte Mère, pour son Chef visible, le successeur de Pierre exactement comme lorsque, voici vingt siècles, la persécution frappait la personne même de Pierre, prières des pasteurs et des peuples, du clergé et des fidèles, des religieux et des religieuses, des adultes et des jeunes gens, des jeunes garçons et des petites filles ; prières sous les formes les plus parfaites et les plus efficaces, de saints sacrifices et de communions eucharistiques, de supplications, d'adorations et de réparations, d'immolations spontanées et de souffrances chrétiennement supportées ; prières dont tous ces jours-ci et aussitôt après les tristes événements, Nous arrivaient de toutes parts les

échos très consolants, jamais aussi consolants qu'en ce jour sacré et solennel dédié à la mémoire des princes des apôtres et où la divine bonté a voulu que Nous puissions achever cette Lettre Encyclique.

À la prière tout est divinement promis : si elle ne nous obtient pas la sérénité et la tranquillité de l'ordre rétabli, elle obtiendra pour tous la patience chrétienne, le saint courage, la joie ineffable de souffrir quelque chose avec Jésus et pour Jésus, avec la jeunesse et pour la jeunesse qui lui est si chère, jusqu'à l'heure cachée dans le mystère du coeur divin infailliblement la plus opportune pour la cause de la vérité et du bien.

Et puisque de tant de prières Nous devons tout espérer et puisque tout est possible à ce Dieu qui a tout promis à la prière, Nous avons la confiante espérance qu'il voudra éclairer les esprits par la lumière de la vérité et tourner les volontés vers le bien ; et ainsi, à l'Église de Dieu, qui ne dispute à l'État rien de ce qui revient à l'État, on cessera de contester ce qui lui revient à elle, l'éducation et la formation chrétiennes de la jeunesse, ce qui lui revient non par un bon plaisir humain, mais par mandat divin, et qu'en conséquence, elle doit toujours réclamer et réclamera toujours, avec une insistance et une intransigeance qui ne peuvent cesser ni fléchir parce qu'elles ne proviennent pas du bon plaisir, qu'elles ne proviennent pas d'une vue humaine ou d'un calcul humain ou d'humaines idéologies changeantes d'après les temps et les lieux, mais s'inspirent d'un inviolable vouloir divin.

Ce qui Nous inspire aussi confiance, c'est le bien qui, incontestablement, proviendrait de la reconnaissance de cette vérité et de ce droit. Père de tous les hommes rachetés, le Vicaire de ce Rédempteur qui, après avoir enseigné et commandé à tous l'amour des ennemis, mourait pardonnant à ceux qui le crucifiaient, n'est pas et ne sera jamais ennemi de personne; ainsi feront tous ses bons et véritables fils, les catholiques qui veulent rester dignes d'un si grand nom : mais ils ne pourront jamais partager, adopter ou favoriser des maximes et des règles de pensée et d'action contraires aux droits de l'Église et au bien des âmes et par le fait même contraires aux droits de Dieu.

Prière et bénédiction.

Combien serait préférable à cette irréductible division des esprits et des volontés, la pacifique et tranquille union des pensées et des sentiments ! Elle ne pourrait manquer de se traduire en une féconde coopération de tous pour le vrai bien commun à tous ; elle serait accueillie par l'applaudissement sympathique des catholiques du monde entier, au lieu de leur blâme et de leur mécontentement universel comme il arrive aujourd'hui. Nous prions le Dieu de toutes les miséricordes par l'intercession de sa sainte Mère qui, tout récemment, nous souriait parmi les splendeurs de ses commémorations plusieurs fois centenaires et par celle des saints apôtres Pierre et Paul, Nous le prions de nous accorder à tous de voir ce qu'il convient de faire et de donner à tous la force de l'exécuter.

Que Notre bénédiction apostolique, auspice et gage de toutes les bénédictions divines, descende sur vous, Vénérables Frères, sur vos clergés, sur vos peuples, et qu'elle y demeure toujours.

Rome, du Vatican, en la solennité des saints apôtres Pierre et Paul, 29 juin 1931.

PIE XI

NOTES

[1] Adolf Hitler, Mein Kampf, Tome 1, Chapitre 3 « Considérations politiques générales touchant mon séjour à vienne »
[2] Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Tome 2, Chapitre 5 « Conception philosophique et organisation »
[3] Adolf Hitler, Mein Kampf, Tome 2, Chapitre 2 « L'État »
[4] Adolf Hitler, Mein Kampf, Tome 2, Chapitre 2 « L'État »
[5] Joseph Mérel est un écrivain catholique se revendiquant fasciste. Le passage sur le péché originel se trouve dans son ouvrage *Fascisme & Monarchie : Essai de conciliation du point de vue catholique*.
[6] Hitler sortant d'une église, la Marinekirche dans le port de Willhelmshaven (aujourd'hui Chirstus und Garnisonskirche). Après la première guerre mondiale, différents pavillons et armes y furent exposés, en hommage aux marins allemands tombés au combat. C'est bien un édifice militairement marqué qu'a visité Hitler. Hoffman, le photographe, dans ses mémoires dira bien qu'il s'agit d'une visite pour des motifs « artistiques ». Le commentaire de l'album dit ceci : « Une coïncidence photographique devient un symbole. Adolf Hitler, le prétendu 'hérétique' »
[7] Adolf Hitler, Mein Kampf, Tome 2, Chapitre 5 « Conception philosophique et organisation »
[8] Ibid
[9] Ibid
[10] Adolf Hitler, Libres Propos, Tome 2, « 9 avril 1942, pendant le dîner »
[11] Adolf Hitler, cité dans Journal de Goebbels, « 18 décembre 1941 »
[12] Adolf Hitler, Discours du 13 août 1920 à Munich, cité in Hitler, François Delpla
[13] Ranuccio Bianchi Bandinelli, Quelques jours avec Hitler et Mussolini, p. 31
[14] Joseph Goebbels, Journal de Joseph Goebbels 1939-1942, « 8 avril 1941 », Éditions Tallandier, 2009
[15] Durant son séjour en à Nuremberg, Alfred Rosenberg rédige ses mémoires. Malheureusement, elles ne sont disponibles en français. La version anglaise est trouvable sur archive.org
[16] Leni Riefenstahl, *Mémoires,* Grasset, 1997, p. 239
[17] Adolf Hitler, *Libres propos,* Tome 2, « 18 mai 1944, le soir »
[18] Christia Schroeder, Douze ans auprès d'Hitler, p. 43-44)
[19] Joseph Goebbels*,* Journal*,* « 1939 »
[20] Joseph Goebbels, Journal, « 29 décembre 1939 »
[21] Joseph Goebbels, Journal, « 8 avril 1941 »
[22] Joseph Goebbels, Journal, « 29 avril 1941 »
[23] Alfred Rosenberg, Journal, « 19 janvier 1940 »
[24] Alfred Rosenberg, Journal, « 11 septembre 1940 »
[25] Albert Speer, Au cœur du Troisième Reich, Chapitre 7 « Obersalzberg »
[26] Adolf Hitler, Libres Propos, Tome 2, « 9 avril 1942, pendant le dîner »
[27] Joseph Goebbels, Journal, 1939
[28] Alfred Rosenberg, Journal, « 28 juin 1934 »
[29] Joseph Goebbels, Journal, « 4 mars 1944 »
[30] Albert Speer, Au cœur du Troisième Reich, Chapitre 7 « Obersalzberg »
[31] Joseph Goebbels, Journal, « 9 mars 1943 »
[32] Nous citons ici l'article « Qu'est-ce que le paganisme ? » publié par notre camarade Matamoro.
[33] Alfred Rosenberg, Journal, « 28 juin 1934 »
[34] Adolf Hitler, Propos privés, 14 octobre 1941, cités dans Adolf Hitler Monologe im Führerhauptquartier 1941-1944
[35] Voir la partie sur ce mouvement dans le chapitre Autres
[36] Rudolf Viergutz, Über Grundfragen der Religion zugleich Voraussetzungen werdender deutscher Volksreligion, Leipzig, Klein, 1944
[37] Ibid
[38] Ibid *p. 62*
[39] Ibid *p.61*

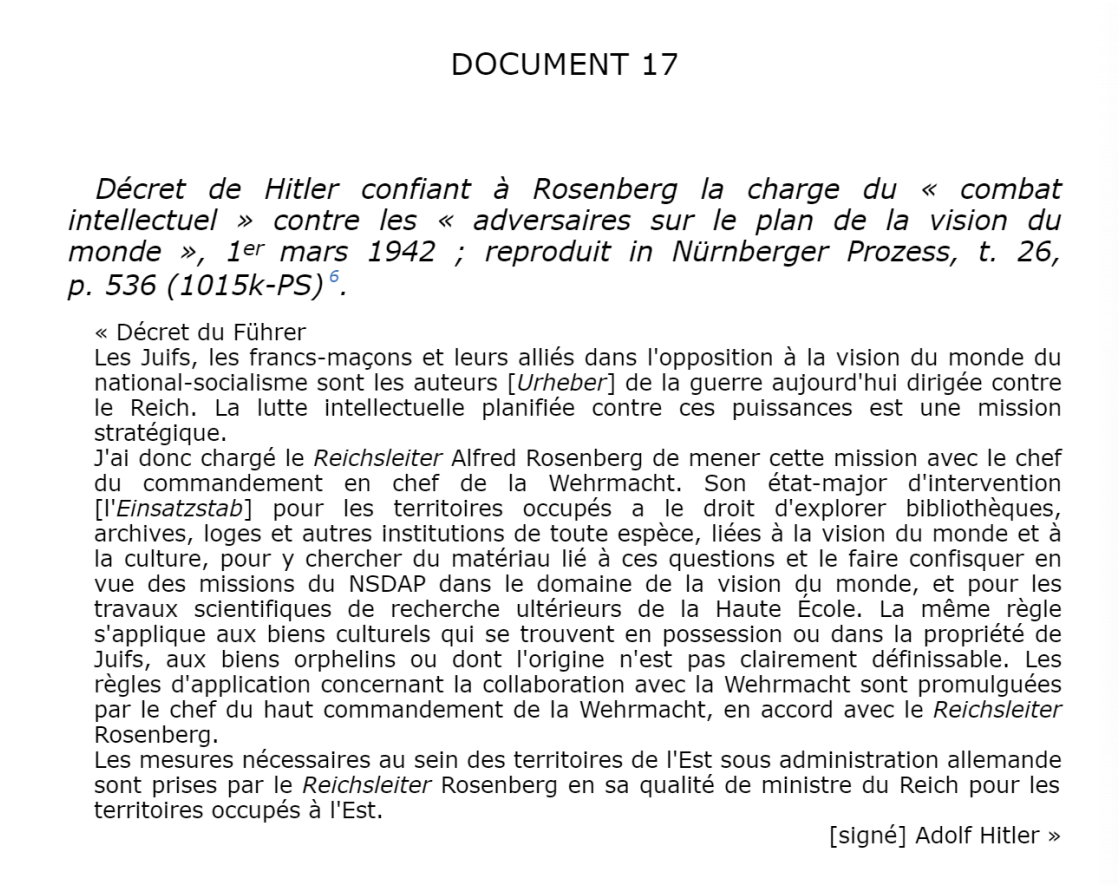
[40] M. Domarus, The Essential Hitler, p. 152
[41] Albert Speer, Au cœur du Troisième Reich, Chapitre 7 « Obersalzberg »
[42] cité dans Ian Kershaw, *Le Mythe Hitler*
[43] Adolf Hitler, Mein Kampf, Tome 1, Chapitre 3 « Considérations politiques générales touchant mon séjour à Vienne »
[44] Joseph Goebbels, Journal, « 16 octobre 1928 »
[45] Alfred Rosenberg, Journal, « 17 septembre 1936 »
[46] Albert Speer, Journal de Spandau, p. 28
[47] Albert Speer, Au cœur du Troisième Reich, Chapitre 11 « Le globe terrestre »
[48] Albert Speer, Journal de Spandau, p. 308-309
[49] Ibid
[50] Ibid
[51] Ibid
[52] Adolf Hitler, Discours prononcé au Sportpalast de Berlin le 10 février 1933, reproduit dans Reden und Proklamationen, 1932-1945, p. 205
[53] Adolf Hitler, cité in Rainer Bucher, Hitlers Theologie, Würzburg, Echter Verlag, 2009, p. 228
[54] Adolf Hitler, Discours prononcé à Berlin le 15 février 1942, reproduit dans Es spricht der Führer : 7 exemplarische Hitler-Reden
[55] Robert A. Plois, La religion de la nature et le national-socialisme, p. 33
[56] Adolf Hitler, Discours d'ouverture de la Grande Exposition de l'art allemand (Grosse Deutsche Kunstausstellung) de 1937, Munich, 18 juillet 1937
[57] Adolf Hitler, Discours de clôture au Congrès du Parti à Nuremberg en 1935, cité dans La Religion d'Hitler, Arnaud De La Croix, p. 53
[58] Traudl Junge, *Dans la tanière du loup*, p. 151-152
[59] Charles Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, p.144-145
[60] Christia Schroeder, *Douze ans auprès d'Hitler*, p. 211-212
[61]Adolf Hitler, Libres propos, volume 1, p. 60-62
[62] Henry Picker, Hitler cet inconnu, p. 166
[63] Philip Bouhler, « Der Führer und die nationalsozialistische Bewegung », cité dans *Adolf Hitler: Bilder Aus Dem Leben des Führers*, 1936, p. 117
[64] Ibid
[65] Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, p. 277
[66] Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, p. 277
[67] Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, p. 277
[68] Joseph Goebbels, *Journal, « 4 septembre 1933 »*
[69] Baldur von Schirach, J'ai cru en Hitler, Librairie Plon, 1968, p.38
[70] Jay W. Baird, To Die for Germany, p. 58-59
[71] Ibid *p. 41*
[72] Ibid *p. 69*
[73] *Principes d'action, p. 109-135*
[74] Johann Gottlieb Fichte, *Discours à la nation allemande*, p. 217-218
[75] Adolf Hitler, *Libres propos*, volume 1, p. 142
[76] Christia Schroeder, *Douze ans auprès d'Hitle*r, p. 215
[77] Christia Schroeder, *Douze ans auprès d'Hitler, p. 215*
[78] Adolf Hitler, *Libres propos, volume 1, p. 59*
[79] Ibid *p. 60*
[80] Ibid *p. 61*
[81] Ibid
[82] Ibid
[83] Ibid p. 143
[84] Alfred Rosenberg, *Journal, « 14 décembre 1941 »*
[85] Nous avons montré qu'Hitler avait une grande estime pour le philosophe Schopenhauer et qu'il en avait été influencé sur le plan politique. Voici comment ce dernier légitime le mensonge :

« [...] Puisque je peux, sans injustice donc de plein droit, repousser la violence par la violence, je peux de même, si la force me fait défaut, ou ne me semble pas aussi bien de mise, recourir à la ruse. Donc, dans le cas où j'ai le droit d'en appeler à la force, j'ai le droit d'en appeler au mensonge également : ainsi contre des brigands, contre des malfaiteurs de n'importe quelle espèce ; et de les attirer ainsi dans un piège. [...] Mais en réalité le droit de mentir (souligné par l'auteur) va plus loin encore : ce droit m'appartient contre toute question que je n'ai pas autorisée, et qui concerne ma personne ou celle des miens : une telle question est indiscrète ; ce n'est pas seulement en y répondant, c'est même en l'écartant avec un « je n'ai rien à dire », formule déjà suffisante pour éveiller le soupçon, que je m'exposerais à un danger. Le mensonge dans de tels cas est l'arme défensive légitime, contre une curiosité dont les motifs d'ordinaire ne sont pas bienveillants. Car si j'ai le droit, quand je devine chez autrui des intentions méchantes, un projet de m'attaquer par la force, de me prémunir d'avance, et aux risques et périls de l'agresseur, par la force ; si j'ai le droit, par mesure préventive, de garnir de pointes aiguës le mur de mon jardin, de lâcher la nuit dans ma cour des chiens méchants, même à l'occasion d'y disposer des chausse-trappes et des fusils qui partent seuls, sans que le malfaiteur qui entre ait à s'en prendre qu'à lui-même des suites funestes de ces mesures ; de même aussi ai-je le droit de tenir secret par tous les moyens ce qui, connu, donnerait prise à autrui sur moi ; et j'en ai d'autant plus de raison que je dois m'attendre plus à la malveillance des autres [...]. Je peux donc sans injustice, pourvu que je m'attende à être attaqué par ruse, opposer la ruse à la ruse »
Schopenhauer, Le fondement de la morale, III, 17, p. 168-175

[86] Albert Speer, Au cœur du Troisième Reich, Chapitre 7 « Obersalzberg »
[87] Otto Dietrich, The Hitler I Knew: Memoirs of the Third Reich's Press Chief
[88] Mein Kampf, Tome, 2, Chapitre 8 « Le fort est plus fort quand il reste seul »
[89] Cliquez pour accéder à l'article en question : « Le fascisme et l'homme nouveau »
[90] *H. Himmler, « Der Reichsführer-SS vor den Oberabschnittsführern und Hauptamtchefs im Haus der Flieger in Berlin am 9. Juni 1942 », BABL NS/19/4009, f° 65 (p. 18)*
[91] *Discours prononcé par Himmler devant les généraux et les chefs de services de la SS et de la police au foyer des aviateurs de Berlin, le 9 juin 1942, Discours secrets, édition Gallimard, 1978*
[92] Richard Walther Darré, Neuordnung unseres Denkens , Goslar, Verlag Blut und Boden, 1940, p. 54
[93] *Geheimreden 1933 bis 1945 und andere Ansprachen, p.103*
[94] *« Weltanschauliche Schulung », 28 juin 1937, cité dans Ackermann Josef, Heinrich Himmler als Ideologe, p.257*
[95] *Discours prononcé à Dachau le 8 novembre 1936, cité dans Ackermann Josef, Heinrich Himmler als Ideologe, p. 246-247*
[96] Heinrich Himmler, Discours prononcé devant les Reichsleiter et les Gauleiter à Posen, le 6 octobre 1943
[97] Heinrich Himmler, Discours prononcé le jour de la Fête des paysans du Reich à Goslar, le 12 novembre 1939
[98] Heinz Grapuner, *Das naturgesetzliche Weltbild der Gegenwart, « Die Einheit alles Lebendigen », Berlin, 1941*
[99] *H. Himmler, « Der Reichsführer-SS vor den Oberabschnittsführern und Hauptamtchefs im Haus der Flieger in Berlin am 9. Juni 1942 », BABL NS/19/4009, f° 65 (p. 18)*
[100] Heinrich Himmler, Discours secrets, Paris, Gallimard, 1978
[101] *Discours prononcé par Himmler devant les Jeunesses Hitlériennes, le 22 mai 1936, Discours secrets, édition Gallimard, 1978*
[102] *« Plan des Persönlichen Stabs Reichsführer- SS », 1937, cité in Josef Ackermann, Heinrich Himmler als Ideologe*
[103] *Discours prononcé à Dachau le 8 novembre 1936, cité dans Ackermann Josef, Heinrich Himmler als Ideologe, p. 246-247*
[104] *Geheimreden 1933 bis 1945 und andere Ansprachen, p.102*
[105] Journal SS Das Schwarze Korps (« Le Corps Noir »), article intitulé « Trouble dans le sang – Ici-bas et au-delà », Verwirrung im Blut, IV, 1939
[106] Das Schwarze Korps , « Ist das Nackkultur ? », 1935

[107] *Ibid*
[108] « Anstössig ? », Das Schwarze Korps , 16 avril 1936, p. 13
[109] *Ibid*
[110] *Das Schwarze Korps, « Verwirrung im Blut, II, Artfremde Moral », 1939, p. 13*
[111] Schulungs-Leitheft für SS-Führeranwärter der Sicherheitspolizei und des SD, Berlin, Document Center Library Collection, p. 84
[112] *Cahier de la SS n°6, 1942, « Corps et âme » cité dans Edwige Thibaut, L'ordre SS*
[113] Das Schwarze Korps, « Verwirrung im Blut, IV », 1939
[114] Ibid
[115] *SS-Leitheft, « Der Sinn unseres Lebens », 1939, p. 28*
[116] *Ibid*
[117] *SS-Leitheft, « Adam, Eva und Methusalem », 1942, p. 20-21*
[118] *SS-Leitheft, « Woran sterben Völker ? », 1939, p. 15*
[119] *SS-Leitheft, « Woran sterben Völker ? », 1939, p. 19*
[120] Cahier de la SS n°2, 1943, « L'Ordre des clans », cité dans Edwige Thibaut, L'ordre SS
[121] *SS-Leitheft, 3, no 2, 22 avril 1936, « Warum wird über das Judentum geschult ? », 1936, p. 10*
[122] SS-Leitheft, n° 3, 1939, *« Woran sterben Völker ? », p. 21*
[123] *Weitzel Fritz, Die Gestaltung der Feste im Jahres- und Lebenslauf in der SS-Familie , Wuppertal, Völkischer Verlag, 1940*
[124] *Discours prononcé à la SS Junkerschule de Bad Tölz le 23 novembre 1942, cité dans Johann Chapoutot, La loi du sang. Penser et agir en nazi*
[125] Melita Maschmann, Ma jeunesse au service du nazisme, p. 70
[126] Discours prononcé par Himmler devant les généraux et les chefs de services de la SS et de la police au foyer des aviateurs de Berlin, le 9 juin 1942
[127] Discours de Himmler prononcé devant un public inconnu en 1938
[128] *Schulungs-Leitheft für SS-Führeranwärter der Sicherheitspolizei und des SD, Berlin, Document Center Library Collection, pp. 92-93*
[129] Cité in Josef Ackermann, Heinrich Himmler als Ideologe
[130] Joseph Goebbels, Journal de Goebbels, « 14 décembre 1941 »
[131] Ernst Hanfstaengl, Hitler, les années obscures, p. 129
[132] H. A. Turner, Hitler. Memoirs of a Confidant, p. 213
[133] *Alfred Rosenberg, « Von der Auffassung über nationalsozialistische Erziehung », discours cité, in Alfred Rosenberg, Gestaltung der Idee, op. cit., p. 47-58*
[134] Alfred Rosenberg, Le Mythe du Vingtième Siècle, p. 105
[135] Alfred Rosenberg, Journal, « 22 novembre 1936 »

[136] Capture d'écran du Journal de Rosenberg :



DOCUMENT 17

Décret de Hitler confiant à Rosenberg la charge du « combat intellectuel » contre les « adversaires sur le plan de la vision du monde », 1er mars 1942 ; reproduit in Nürnberger Prozess, t. 26, p. 536 (1015k-PS) [6].

« Décret du Führer
Les Juifs, les francs-maçons et leurs alliés dans l'opposition à la vision du monde du national-socialisme sont les auteurs [*Urheber*] de la guerre aujourd'hui dirigée contre le Reich. La lutte intellectuelle planifiée contre ces puissances est une mission stratégique.
J'ai donc chargé le *Reichsleiter* Alfred Rosenberg de mener cette mission avec le chef du commandement en chef de la Wehrmacht. Son état-major d'intervention [l'*Einsatzstab*] pour les territoires occupés a le droit d'explorer bibliothèques, archives, loges et autres institutions de toute espèce, liées à la vision du monde et à la culture, pour y chercher du matériau lié à ces questions et le faire confisquer en vue des missions du NSDAP dans le domaine de la vision du monde, et pour les travaux scientifiques de recherche ultérieurs de la Haute École. La même règle s'applique aux biens culturels qui se trouvent en possession ou dans la propriété de Juifs, aux biens orphelins ou dont l'origine n'est pas clairement définissable. Les règles d'application concernant la collaboration avec la Wehrmacht sont promulguées par le chef du haut commandement de la Wehrmacht, en accord avec le *Reichsleiter* Rosenberg.
Les mesures nécessaires au sein des territoires de l'Est sous administration allemande sont prises par le *Reichsleiter* Rosenberg en sa qualité de ministre du Reich pour les territoires occupés à l'Est.

[signé] Adolf Hitler »

[137] Martin Bormann, Circulaire confidentielle du 9 juin 1941 adressée aux Gauleiters
[138] Alfred Rosenberg, Journal, « 14 décembre 1941 »
[139] Was ist ein Volk ? Der biologische Volksbegriff. Eine kulturbiologische Untersuchung seiner Definition und seiner Bedeutung für Wissenschaft, Weltanschauung und Politik, Erfurt, Stenger, 1943
[140] *Ibid*
[141] *Astel Karl, Die Aufgabe. Rede zur Eröffnung des Winter-Semesters 1936-1937 anlässlich der neu nach Jena einberufenen Dozenten Bernhard Kummer und Johann von Leers, Iéna, Fischer, 1937)*
[142] *Günther, Frömmigkeit nordischer Artung, 1934 p.12-13*
[143] *Günther, Frömmigkeit nordischer Artung, 1934 p.12-13*
[144] *Günther, « Die Auflösung der germanischen Rassenpflege durch das mittelalterliche Christentum », Germanien, 1935, n°2, p.36*
[145] *Stengel von Rutkowski, Das Reich dieser Welt. Lieder und Verse eines Heiden, 1937, p. 8*
[146] « Natur », Der Neue Brockhaus, 1938
[147] *Georg Mehlis, Führer und Volksgemeinschaft , Berlin, Junker & Dünnhaupt, 1941, p. 116*
[148] « Mitteilungsblätter für die weltanschauliche Schulung der Ordnungspolizei », 1943
[149] *Ferdinand Rossner, Rasse und Religion, 1942, p. 50*
[150] Louis Hagen, A l'ombre du Führer : 9 Allemands parlent
[151] Louis Hagen, A l'ombre du Führer : 9 Allemands parlent
[152] *Melita Maschmann, Ma jeunesse sous le nazisme, p. 71*
[153] *Discours de Robert Ley du 10 février 1937, cité in Edouard Conte et Cornelia Essner, La Quête de la race, p. 21*
[154] Alfred Rosenberg, Journal, « 18 janvier 1937 »
[155] Albert Speer, Au cœur du Troisième Reich, Chapitre 9 « Une journée à la Chancellerie »
[156] Journal de Goebbels, « 24 mai 1942 »
[157] Hjalmar Schacht, My first seventy-six years, Trad. Diana Pyke, Londres, 1955, p. 358
[158] G Lewy, L'Église catholique et l'Allemagne nazie, p. 24
[159] Saul Friedländer, Pie XII et le IIIe Reich, p. 173-174

[160] Georges PASSELECQ et Bernard SUCHECKY, L'encyclique cachée de Pie XI : Une occasion manquée de l'Église face à l'antisémitisme, p.180
[161] *Kathleen Harvill-Burton, Le Nazisme comme religion. Quatre théologiens déchiffrent le code religieux nazi, p. 121*
[162] *Paul Tillich, Écrits contre les nazis, traduction de Lucien Pelletier*
[163] *« Ansprache des Herrn Reichsministers des Innern Dr Frick », Volk und Rasse, 1933, p. 139*
[164] *Ibid*
[165] *Wagner, Reden und Aufrufe. Gerhard Wagner, 1888-1939, éd. Leonardo Conti, Berlin, Reichsgesundheitsverlag, 1943, p.43*
[166] *Das Schwarze Korps, « Gnadentod », 1937, p. 4*
[167] *Eugen Stähle, 4 décembre 1940, cité dans Ernst Klee, Die Euthanasie im NS-Staat. Die « Vernichtung lebensunwerten Lebens », Francfort, Fischer, 1983., p. 16*
[168] *Alain Decaux, C'était le XXe siècle. Tome 2*
[169] Ibid
[170] Cité in Hubert Wolf, Le pape et le diable, Paris, éditions du CNRS, 2007, p. 236
[171] *H. Heiber, Himmler aux cent visages. 387 lettres du et au Reichsführer SS, p. 161*
[172] Baldur von Schirach, J'ai cru en Hitler, Paris, Librairie Plon, 1968, p. 176
[173] Baldur von Schirach, J'ai cru en Hitler, Paris, Librairie Plon, 1968, p. 178
[174] Albert Speer, Au cœur du Troisième Reich, Chapitre 7 « Obersalzberg »
[175] Discours prononcé par Mussolini le 21 avril 1922. Cité par G. Pini, D. et E. Susmel, Mussolini. L'Uomo e l'opera, t. II, Florence, La Fenice, 1954, p. 178
[176] Stéphanie Lanfranchi et Élise Varcin, Mussolini socialiste : littérature et religion, I. Anthologie de textes, 1900-1918, p. 103
[177] Emil Ludwig, Entretiens avec Mussolini p.96-97
[178] Benito Mussolini, La Doctrine du Fascisme, 1932
[179] Benito Mussolini, Il faut naviguer, dans le Popolo d'Italia, 1er janvier 1922, et dans Diuturna, p. 223
[180] Ibid
[181] Galeazzo Ciano, Journal, « 8 août 1938 »
[182] Giuseppe Bottai, Diario, p. 173 et 220
[183] Cité in Emilio Gentile, Pour ou contre César ?, p. 80
[184] Article premier, Accords entre le Saint-Siège et le Royaume d'Italie du 11 février 1929
[185] Frédéric Le Moal, Histoire du Fascisme, Chapitre 6 « Le fascisme aux commandes », $4 « Le PNF de Starace »
[186] Julius Evola, Le Fascisme vu de Droite, p. 41
[187] Voir annexe
[188] Benito Mussolini, cité dans Giuseppe Bottai, Diario, p. 187
[189] Benito Mussolini, cité in Peter Reichel, La fascination du nazisme, chapitre 5 « Magie politique et pouvoir militaire »
[190] Emilio Gentile, La Religion fasciste
[191] Benito Mussolini, cité dans Frédéric Le Moal, Histoire du Fascisme
[192] Emilio Gentile, La Religion fasciste
[193] Cité in Didier Musiedlak, Mussolini, p. 271
[194] Voir Emilio Gentile, La Religion fasciste, p. 114
[195] Cité in Giuseppe Pardini, Roberto Farinacci, p. 158
[196] Cité in Paolo Buchignani, La Rivoluzione in camicia nera, p. 244-245
[197] Frédéric Le Moal, Histoire du Fascisme, Chapitre 2 « A l'assaut ! », $1 « l'aristocratie des tranchées ».
[198] Andrea Masseroni, « Dal "culto della patria" alla "religione fascista". Momenti del processo di auto-rappresentazione religiosa del fascismo » in Nuova Storia contemporanea, 2014/5, p. 15-16
[199] Partito nazionale fascista, Mostra della Rivoluzione fascista. Guida storica, p. 2
[200] Marie-Anne Matard-Bonucci, Totalitarisme fasciste
[201] Ibid